ΨΥΧΗΣ ΤΑΤΡΕΙΟΝ

632

ŒCONOMIE

RURALE.

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeconomierurale01vani

ŒCONOMIE
RURALE,
TRADUCTION DU POEME
DU P. VANIERE,
INTITULÉ
PRÆDIUM RUSTICUM.

Par M. BERLAND.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LVI.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

S
515
V354
t.1

LIBRARY
OCT -4 1966
UNIVERSITY OF TORONTO

1130139

A MONSEIGNEUR

D'ALBERT D'ALLY,

DUC DE CHAULNES,

PAIR DE FRANCE,

BARON DE PÉQUIGNY, &c.

LIEUTENANT-GENERAL

DES ARMÉES DU ROY,

MONSEIGNEUR,

Votre attachement pour les Lettres, votre Nom, vos Digni-

tés juſtifieroient les plus grands Éloges : ce n'eſt cependant point à ces titres, c'eſt à votre Cœur, à vos Vertus que je rends hommage. Si l'admiration faiſoit naître le talent, je peindrois ce zéle ardent qui vous anime pour le bien de la Patrie dans les divers Commandemens que vous confie Sa Majeſté, ce dévouement, cette fidélité héréditaires dans votre Maiſon à la Perſonne du Prince & aux intérêts de l'État. Je vous repréſenterois avec cette affabilité naturelle, cette vérité dans le caractére, & cette bonté officieuſe qui vous

gagnent les cœurs. Enfin, que ne dirois-je point de l'étendue de vos connoiſſances, & du digne emploi que vous en faites ? Ce n'eſt point à des Arts frivoles que vous ſacrifiez vos loiſirs : l'utilité publique eſt le ſeul objet de vos recherches, de vos libéralités, & de vos travaux. L'Homme de Lettres n'a de droit ſur votre Eſtime que lorſque ſes Écrits caractériſent l'honnête-Homme & le Citoyen. Frappé de l'éclat d'un Mérite auſſi rare, pouvois-je faire paroître cet Ouvrage ſous de plus heureux Auſpices ? Je me félicite chaque jour

de la permiſſion que vous m'avez donnée de vous l'offrir, & je me croirai autoriſé à m'en applaudir ſi vous l'honorez de votre ſuffrage.

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

BERLAND.

PREFACE.

AVANT que j'euſſe ſongé à traduire le Poëme du Pere Vanniere, il me paroiſſoit ſurprenant que nous n'eneuſſions point encore de verſion dans notre langue : je ne pouvois me perſuader que la difficulté de réuſſir, fût une raiſon ſuffiſante pour détourner des gens de Lettres de l'entreprendre. J'imaginois que la célébrité de l'Auteur, les éloges que lui ont donnés les Maîtres de l'Art, l'utilité de l'Ouvrage, & le plaiſir qu'il fait à la lecture, devoient balancer les difficultés, & même les ſurmonter. Mais

lorſque je les ai vû naître à chaque page, & ſe multiplier ſous ma plume à meſure que j'avançois dans cette traduction, j'ai loué la prudence de ceux qui n'avoient pas oſé entrer dans cette carriére, & ma ſurpriſe a changé d'objet; c'eſt ma hardieſſe, ou plutôt ma préſomption qui m'a étonné.

Tous les motifs qui peuvent déconcerter un Traducteur ſe ſont préſentés en foule pour me faire abandonner mon projet: difficulté de faire paſſer d'une langue dans une autre les beautés, l'eſprit, & les images de tout Poëte en général; d'allier la fidélité dans la copie avec l'expreſſion, les graces & le coloris de l'original; de ſaiſir en maître les teintes les plus légéres, les dégradations des couleurs, & les ombres de tout ce

qui fait tableau : défaut de ſecours en traduiſant un Poëme qui n'avoit jamais été traduit, ni même commenté : raiſon de découragement priſe d'un injuſte préjugé, mais néanmoins exiſtant, qui range les Traducteurs dans la derniére claſſe des gens de Lettres : difficulté de parler en François des travaux de la campagne ſans choquer des oreilles Françoiſes, d'annoblir par le choix des termes les détails champêtres, de rendre ſupportable, quelquefois même agréable, la ſéchereſſe des préceptes qu'entraîne néceſſairement avec ſoi tout ouvrage didactique. En un mot, difficulté de faire gouter des leçons ſur l'Œconomie Rurale à une Nation, dont une partie croyoit il n'y a pas encore long-tems,

que la terre devoit ſervir nos beſoins ſans culture.

Nous ne ſommes plus dans ces tems heureux où les Princes, les Généraux d'Armées, les Dictateurs même cultivoient la terre. L'agriculture étoit alors honorée comme le premier & le plus utile de tous les Arts. Les Souverains & les Grands ne ſe contentoient pas d'encourager les Peuples par leur exemple, ils les éclairoient encore par leurs écrits. Salomon qui depuis le Cédre juſqu'à l'Hiſſope connoiſſoit tous les arbres & toutes les plantes, ſe faiſoit un plaiſir * de cultiver des jardins, d'y planter toute ſorte d'arbres, & de mettre au jour ſes obſervations. Différens Rois ont écrit

* Magnificavi opera mea, feci hortos & pomaria, & conſevi ea cuncti generis arboribus. *Eccl. c.* 22.

ſur l'Agriculture, & Magon Général Carthaginois a laiſſé ſur cette matiére vingt-huit volumes, qui ont été traduits en Grec & en Latin.

En Aſſyrie, en Perſe, en Egypte, on récompenſoit les gens dont les terres étoient bien cultivées, & l'on puniſſoit ceux qui négligeoient ce ſoin. Numa Pompilius & Ancus Martius, tous deux Rois de Rome, avoient la même attention. Dans les premiers tems de la République Romaine on alloit ſouvent chercher des laboureurs à la charrue, pour leur donner le commandement des Armées, & leur confier le gouvernement des affaires : les Curius Dentatus, les Camilles, les Fabricius, les Catons faiſoient leurs délices des travaux de la campagne, paſſoient ſucceſſivement de la

Chaiſe Curule à la charrue, ſavoient manier également l'épée & le hoyau, enſemencer les terres & les conquérir, & dépoſant les faiſceaux revenoient tout couverts de gloire & de lauriers habiter leurs toits ruſtiques.

Il n'eſt point étonnant que dans ces tems reculés il y ait eû tant d'Auteurs qui ayent écrit ſur l'Agriculture, puiſqu'elle étoit en crédit & en vénération; ils étoient ſûrs de trouver des lecteurs en traitant une matiére dont tous les honnêtes gens faiſoient leur principale affaire. Héſiode, Poëte d'Aſcra en Beotie, & à peu près contemporain d'Homére à ce qu'on croit, eſt le premier qui ait fait un Poëme ſur la campagne; il eſt intitulé *les ouvrages & les jours*. Varron Auteur latin, qui a écrit auſſi

ſur l'Agriculture, compte juſqu'à cinquante Auteurs parmi les Grecs ſur le même ſujet. Nicandre Poëte de Colophon, qui ſelon Suidas vivoit du tems d'Attale Roi de Pergame, & duquel Quintilien dit que Virgile a emprunté beaucoup de choſes dans ſes Géorgiques, a mis en vers les plaiſirs & les travaux de la campagne : Caton & Palladius ſont venus enſuite ; & dans des tems poſtérieurs, Pline & Columelle ſont entrés dans de très-grands détails ſur la culture des terres, la nourriture des beſtiaux, les occupations des Fermiers, & ſur toute l'Œconomie Rurale. Le plus beau génie de l'antiquité, Virgile lui-même n'a pas dédaigné de faire des Géorgiques, & c'eſt de l'aveu des connoiſſeurs, le plus beau & le plus fini de ſes ouvrages.

Quoique l'Agriculture du tems des Empereurs fût tombée dans une ſorte de mépris, on conſervoit encore de l'eſtime & de la vénération pour ces anciens perſonnages de la République, qui pouvant tenir les premiers rangs & paſſer une vie brillante au ſein de la volupté, avoient préféré le ſéjour de la campagne à la pompe des Villes, des mœurs ſimples, une table frugale, une vie retirée & laborieuſe, & tous les attributs de la modeſtie & d'une fortune médiocre à l'éclat des richeſſes & aux douces flateries des Courtiſans.

On aimoit à ſe ſouvenir que ces grands hommes quand on venoit les chercher pour commander les armées, loin d'être enchantés de cette diſtinction ne quittoient leurs travaux domeſtiques qu'avec regret; que

c'étoit par soumission aux ordres de la République, & non pour leur intérêt particulier, qu'ils recevoient la commission de Général, & qu'il n'y avoit qu'un dévouement entier au bien de l'Etat & de la Patrie, qui pût leur faire supporter l'éloignement de leurs foyers rustiques: aussi lisoit-on encore Columelle avec plaisir, quoiqu'il reprochât aux Romains le peu de cas que de son tems ils faisoient de l'Agriculture.

» Je vois à Rome, dit cet Au-
» teur, des Ecoles de Philoso-
» phes, de Rhéteurs, de Géome-
» tres, de Musiciens, & ce qui
» est bien plus étonnant de gens
» occupés uniquement, les uns
» à préparer des mets propres à
» piquer le goût & à irriter la
» gourmandise, les autres à
» orner la tête par des frisures

» artificielles, & je n'en vois
» aucune pour l'Agriculture :
» cependant on peut ſe paſſer
» de tout le reſte, & la Répu-
» blique a été longtems floriſſan-
» te ſans tous ces Arts frivoles ;
» mais il n'eſt pas poſſible de ſe
» paſſer du labour de la terre,
» puiſque la vie en dépend....
» Oſeroit-on comparer aux au-
» tres Arts la ſage & innocente
» Agriculture que le ſeul déran-
» gement de nos mœurs a pû ren-
» dre mépriſable, & par une
» ſuite néceſſaire preſque ſtérile
» & ſans fruit ?

Ne pourroit-on pas appliquer à notre ſiécle ce que dit Columelle du ſien ? & notre goût pour les Arts frivoles, pour le luxe & les plaiſirs, n'a-t-il pas aſſez de rapport aux mœurs du tems de Tibere, ſous le régne duquel vivoit cet Auteur ? Cette

application a déja été faite dans un livre moderne [a] ; l'Auteur étend les réflexions de Columelle, & ſe plaint qu'il n'y ait point en France d'Académie pour l'Agriculture & le Commerce : » On n'a point, dit-il, » imaginé des prix pour multi- » plier les Artiſtes, les Manu- » facturiers, les Agriculteurs ; » aucun fonds public ni parti- » culier n'eſt deſtiné à encoura- » ger les découvertes utiles à la » ſociété. Un [b] Citoyen zélé » s'éleve & rend publiques des » obſervations ſur l'Agriculture, » fruit d'une expérience longue

a Il a pour titre Remarques ſur les avantages & les déſavantages de la France & de la Grande Bretagne, &c.

b C'eſt M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Londres, qui a donné un Traité ſur la culture des terres, & un autre ſur la conſervation des bleds.

» & couteuſe. Peu de gens feront
» les mêmes eſſais, faute de
» moyens, ou de crainte de per-
» dre s'ils ne réuſſiſſent pas: lui-
» même, faute de ſecours, ſera
» forcé d'abandonner une étude
» à laquelle le travail & les facul-
» tés d'un ſeul Citoyen ne peu-
» vent ſuffire: enfin, c'eſt preſ-
» que un phénoméne entre les
» ſujets des prix des Académies
» de France, que celui de l'A-
» cadémie d'Amiens qui propoſe
» pour l'année 1753, des queſ-
»tions relatives au commerce; on
»n'a preſque rien écrit ſur l'Agri-
» culture, ni ſur le commerce en
» général, encore moins ſur les
» détails de ces objets, & ſur
» ceux qui y ont rapport; on a
» même négligé les ſecours que
» les Etrangers pourroient offrir
» ſur ces matiéres. On ne trouve
» dans aucune Bibliothéque pu-

» blique ni particuliere, de col-
» lection des ouvrages qui exis-
» tent sur le Commerce & l'A-
» griculture: on a enrichi avec
» soin la langue Françoise des
» Poësies & des Romans de
» toutes les Nations, on a tra-
» duit quelques-uns de nos Poë-
» tes & de nos Romanciers
» bons & mauvais. Nos Auteurs
» sur le Commerce & sur l'A-
» griculture seront les derniers
» connus.

L'Auteur a bien senti que la cause de notre répugnance pour l'Agriculture, provient des principes d'éducation qu'on reçoit en France, mais il n'a parlé que du peu de goût que nous avons pour les voyages, qui selon lui sont la meilleure école, & il n'a point contredit ces principes. Cependant il auroit été important de faire connoître en quoi péchoit

cette éducation, puiſqu'elle eſt la ſource de nos dégoûts & de notre mépris pour tous les Arts utiles. En effet quand nous aurions autant de paſſion que les Anglois pour les voyages, de quel avantage nous ſeroient-ils? que rapporterions-nous après avoir couru le monde? des ridicules, des vices de plus, & fort peu de mémoires intéreſſans pour la ſociété. Nous en voyons l'expérience tous les jours. Parmi le petit nombre de jeunes gens qui vont en Angleterre, il n'y en a aucun qui revienne meilleur ou plus inſtruit; il n'eſt mention dans leur Journal que des ſingularités Angloiſes, de quelques particularités ſur les ſpectacles & les actrices, ſur les promenades & le jeu. On y parle auſſi d'avantures galantes vraies ou fauſſes: c'eſt même le plus

gros chapitre du journal ; mais il n'eſt pas dit un mot du Gouvernement, de la Police, du Commerce & de l'Agriculture. Pour voyager avec fruit, il faut ſavoir autre choſe que chanter, monter à cheval, faire des armes & aligner des vers. Il faut avoir au moins un commencement de ſageſſe, un deſir ardent de ſe perfectionner, dans la vûe de ſe rendre utile à ſa Patrie, une notiongénérale des Arts, un eſprit docile & le cœur libre : il faut enviſager le bien public comme l'objet principal d'un Citoyen ; n'exiger l'eſtime de perſonne, qu'après avoir ſervi l'humanité ; & ſe croire, quand on ne contribue pas au bonheur de la ſociété, indigne de jouir des avantages qu'elle procure. Qu'avec ces préliminaires on va loin, & que les progrès dans les Arts ſont

rapides! On reconnoit alors que la terre porte à regret un homme qui ſe croit né uniquement pour lui-même, & qu'au contraire le particulier, fût-il artiſan, qui par ſon travail ou ſes conſeils, ſoulage, enrichit, éclaire ſa Patrie, mérite autant d'honneur, & de reſpect qu'un Héros qui la défend.

Mais y a-t-il rien de plus oppoſé à ces maximes que les principes de notre éducation? Nous ſommes aſſaillis pendant notre jeuneſſe par un tas de Maîtres; qui preſque tous ne nous enſeignent que des frivolités: on façonne le corps, on polit l'eſprit ſuperficiellement, & on néglige le cœur, la partie eſſentielle de l'homme. On crieroit à l'extravagance, ſi un Peintre s'aviſoit de donner à ſes figures des attitudes, des graces, & une draperie

rie avant d'avoir fait la tête, & l'on n'a pas de honte de faire de nous des pagodes & des *Pantins* avant que de nous rendre hommes: quand on nous a chargé la mémoire de Grec & de Latin, & qu'on nous a débité dans les Colléges, ou chez nos Parens, quelques vieilles hiſtoires, qui n'ont point de trait à nos mœurs, on nous croit des modéles de perfection, & on nous introduit dans le grand monde comme des Etres capables & propres à tout, mais à tout ce qui n'eſt point néceſſaire. Les riches ſont élevés dans le mépris de tous les gens qui ſont obligés de travailler pour vivre; ils traitent l'artiſan, le laboureur, le commerçant comme des eſclaves, & ne ſouffrent ces eſpeces dans la ſociété que comme des ombres propres à faire ſortir leur éclat.

Si par hazard le Gouverneur ou les Parens d'un enfant de qualité ont assez de courage & de bon sens pour l'instruire des devoirs de l'homme relativement à ses différens points de vûe, & pour lui apprendre que la vertu, l'honneur & les solides occupations composent le vrai citoyen, que la noblesse & la fortune n'en sont tout au plus que le vernis, que les Arts de pur agrément ne sont que l'accessoire & non l'essentiel de l'éducation, & qu'on est obligé d'être bon, bienfaisant, zélé pour l'intérêt public, plus indispensablement que d'être joli homme : ce jeune Seigneur est tout étonné quand on le livre à sa propre conduite, & qu'il fréquente les gens *du bel air* & *du bon ton*, d'entendre prêcher la controverse de tout ce qu'on lui a enseigné, & de voir que le plus

fêté des cercles & des assemblées, est celui qui a le ton le plus avantageux, & qui a le mieux peroré sur les colifichets : s'il ouvre la bouche, & qu'il s'avise de raisonner avec justesse sur des matiéres intéressantes, on se demande tout bas s'il est François, & on ne lui répond que par une pirouette, ou un morceau d'Opéra. Les jeunes gens le persiflent, & il se voit la fable de tout le monde, parce qu'il ne ressemble pas au général; ainsi défolé de ce ridicule, le plus terrible fléau de l'amour propre, il maudit ses Parens & son Gouverneur, par qui il croit avoir été trompé, abjure leurs principes, s'en défait comme d'une crasse de Collége, devient fat, libertin, petit maître, & perd en un mois par le mauvais exemple, le fruit de l'éducation

la plus raiſonnable & la plus ſoignée.

Il n'eſt donc pas avantageux de faire voyager un jeune homme, à moins qu'on n'ait verſé dans ſon cœur les ſemences des qualités ſociales & patriotiques; ce n'eſt pas même aſſez qu'il les ait reçues, s'il eſt l'unique ou du moins preſque le ſeul à les avoir, le mauvais exemple les étouffera bientôt & les empêchera de fructifier. Il faudroit avant toutes choſes réformer la façon de penſer de la Nation: mais comment y parvenir? ce ne ſera point par les préceptes, ils ſont inutiles; quand il s'agit de corriger toute une Nation, la voye la plus courte eſt l'exemple *. Et à qui appartient-il de montrer l'exem-

* Longum eſt iter per præcepta, breve per empla. *Sen.*

ple, & de faire cette réforme ? C'eſt aux Chefs de l'Etat, aux gens en place, aux principaux membres de la Société, c'eſt à eux à donner le ton, en témoignant du goût pour le Commerce & l'Agriculture, à creuſer ces deux ſources inépuiſables de richeſſes & de bonheur, par leurs réflexions & leurs travaux, à protéger, récompenſer & honorer ceux qui cultivent ces Arts avec ſuccès & diſtinction, & à rejetter ſur les occupations frivoles tout le mépris qu'on attache aux profeſſions utiles : car tandis qu'il n'y aura qu'un petit nombre de particuliers à faire des obſervations, pour étendre le commerce ou le rectifier, ou pour multiplier les productions de la terre, le général de la Nation ne ſe modélera point ſur ces gens ſans qualité, dont on ne fait aucun

cas, & les Auteurs patriotes & bien intentionnés, auront beau écrire contre la dépravation des mœurs & le vice de l'éducation françoise, il n'en réſultera aucune réforme, & on ne les regardera que comme des déclamateurs ou des Philoſophes faſtidieux.

Un ſeul homme a réformé nos idées ſur la Philoſophie, & ſon nom vivra toujours, parce qu'il a été le premier à nous donner des principes sûrs pour entrer dans les ſentiers de la vérité ; un ſeul homme a changé la face du Commerce, & quoique cette partie n'ait été qu'ébauchée par le grand Colbert, il s'eſt immortaliſé : un ſeul homme ne pourroit-il pas réformer les abus de notre éducation, détruire nos préjugés honteux ſur l'Agriculture, & ne ſeroit-il pas auſſi glo-

rieux pour un Miniſtre d'en être appellé, comme [a] Magon, le pere & le reſtaurateur, & de ſubjuguer l'eſprit des François en le tournant au ſolide, que d'étendre les limites du Royaume par la guerre & la dépopulation?

Horace, après avoir déploré dans une de ſes plus belles Odes la corruption des mœurs de ſon ſiécle, & prouvé que les pertes des Romains pendant la guerre provenoient de la molleſſe de leur éducation, de leur goût pour les plaiſirs & la débauche, & du mépris qu'ils avoient pour l'utile, s'écrie avec éloquence: » Ce * ne ſont pas des Romains

[a] Veruntamen Carthaginenſem Magonem vel ruſticationis parentem veneremur. *Colum.*

* *Non his juventus orta parentibus*
Infecit æquor ſanguine Punico,

» ſemblables à ceux d'aujour-
» d'hui, qui ont teint la mer du
» ſang des Carthaginois, & qui
» ont fait tomber ſous leurs
» coups le puiſſant Antiochus,
» Pyrrhus, & Annibal notre plus
» fatal ennemi : c'étoit une race
» d'hommes robuſtes & ruſti-
» ques, exercés à manier la
» houe, à rompre les guérets, &
» à couper du bois, dont ils por-
» toient des fardeaux ſelon l'or-
» dre qu'ils en recevoient d'une
» mere rigide.

Les mêmes raiſons ſubſiſtent

Pyrrhumque & ingentem cecidit
Antiochum, Annibalemque dirum.

Sed ruſticorum maſcula militum
Proles ſabellis docta ligonibus
Verſare glebas & ſeveræ
Matris ad arbitrium reciſos

Portare fuſtes, &c.
L. 3. Od. 6.

parmi

parmi nous. Notre penchant pour le luxe, pour l'oiſiveté, la molleſſe, & les riens, nous détourne, & nous détournera toujours, tandis qu'il durera, des occupations honnêtes & avantageuſes. Si je ne craignois de paſſer les bornes de mon ſujet, que j'ai peut-être déja franchies, il ne me ſeroit pas difficile de faire voir que la volupté gagne juſqu'aux troupes, que la plupart des ſoldats ſont énervés par la débauche, & qu'en tems de guerre les Hôpitaux d'armée ſont preſque pleins de malades, avant même qu'on ait combattu. Le petit nombre des laboureurs ſuffiſant à peine pour les travaux de la campagne, on ne peut plus tirer de la charrue qu'une médiocre quantité de ces hommes robuſtes pour en faire des ſoldats, à moins qu'on ne veuille laiſſer les

terres incultes; on eſt donc obligé pour recruter les troupes de ramaſſer dans les villes l'excrément du peuple, des fainéans, des cadavres vivans, qui s'engagent pour déſerter, ou pour ſe faire traiter de leurs maladies dans les Hôpitaux: d'où il arrive que le fond effectif d'une armée ſe trouve réduit à la moitié quand il eſt queſtion d'une bataille.

Il eſt aiſé d'après ces différentes obſervations de comprendre combien j'ai eu beſoin d'encouragement dans la traduction d'un Poëme qui embraſſe tous les travaux ruſtiques, & combien en même tems j'ai eu de difficultés à vaincre pour la mettre en état d'être lue par des François: car ils étendent le mépris qu'ils ont pour les détails champêtres juſqu'aux noms qui les expriment; il nous a plû d'at-

tacher des idées basses à une infinité de choses que l'oreille ne peut entendre nommer dans un Ouvrage poëtiques, sans être révoltée. Les Grecs & les Romains pensoient différemment; non-seulement ils avoient annobli tous les termes qui concernent les Arts mécaniques, mais la fécondité de leur langue leur offroit dix expressions pour une; la nôtre, au contraire, n'a souvent qu'un mot pour signifier une chose, & ce mot précisément est une expression basse, que le bel usage a proscrite, & releguée dans le stile burlesque, ou comique: & tel est, dit l'Abbé des Fontaines, le genre de notre langue, que si nous voulons substituer aux mots vulgaires, un langage détourné, une périphrase neuve pour exprimer de petites choses, ces tours paroissent singuliers, &

quelquefois même ridicules. Le Pere Vanniere a bien ſenti la pauvreté & le caprice de notre langue à cet égard : auſſi s'eſt-il bien donné de garde de faire ſon Poëme en François. Les Anglois qui veulent être libres en tout, ſe ſont affranchis de cette délicateſſe comme d'une ſervitude : ils ſe ſervent ſans ſcrupule des termes les plus communs, pourvû qu'ils déſignent clairement leurs idées ; & dans la crainte de bleſſer l'oreille, ils ne perdent point à choiſir des mots, un tems qu'ils employent plus utilement à penſer & à approfondir.

Malgré ces difficultés je me ſuis ſoumis à l'uſage, & j'ai reſpecté la délicateſſe de notre langue, parce que ce n'eſt point à un ſimple particulier à réformer un préjugé national ; j'ai donc fait tous mes efforts, pour ban-

nir de mon ſtile les termes bas & vulgaires, ſurtout dans les deſcriptions, qui plus ſuſceptibles d'élégance & d'agrémens, exigent un langage plus noble & plus relevé. Mais comme tout Poëme didactique ſuppoſe des préceptes, & que pour les donner il faut entrer dans des détails qui n'offrent que des images groſſiéres & communes, lorſque l'Auteur a pour objet des Arts mécaniques comme les travaux de la campagne, il ne m'a pas été poſſible de rendre ces endroits avec élégance. Il ſeroit injuſte dans ces morceaux d'exiger autre choſe d'un traducteur que de la clarté, de l'exactitude & de la préciſion, & il doit être diſpenſé du coloris & des graces, puiſque notre langue n'en a point pour ces objets.

Il n'eſt pas moins difficile de

faire paſſer d'une langue dans une autre les images & les beautés d'un Poëme : car quoique la nôtre ait aſſez de fécondité, d'élégance & d'harmonie, dans les ſujets nobles & ſpirituels, on n'ignore pas que chaque langue a ſon génie particulier, & que les images qui plaiſent dans une ſeroient inſoutenables dans une autre, ſi on les copioit littéralement. Les beautés d'une langue étrangére reſſemblent, pour la plupart, aux plantes rares qu'on nous apporte d'une région éloignée pour enrichir nos jardins : l'art le plus induſtrieux, les arroſemens les plus ſages, les ſoins les plus vigilans, ont bien de la peine à les ſauver : tout cela ne rachette point la température de l'air, la qualité de la terre & le dégré de chaleur; elles perdent de leur agrément à être

ainſi tranſplantées, meurent ſouvent, & dégénérent toujours pour les propriétés. Un Traducteur a les mêmes inconvéniens à craindre : ce n'eſt qu'à force de méditations ſur ſon original, de corrections & d'avis, qu'on rend ſupportable la traduction d'un Poëme, & que l'on en conſerve une partie des beautés. On eſt même obligé quelquefois de rejetter les images, ou bien de les remplacer par quelque choſe d'équivalent, parce que notre langue, délicate & ſcrupuleuſe, n'admet point les figures fortes, les métaphores hardies, les conſtructions neuves. La moindre licence contre la Grammaire nous bleſſe : dès qu'on veut prendre l'eſſor par des routes inconnues, la critique ſurveillante eſt aux barriéres, & nous arrête. Ainſi pour être lû & goûté par les

connoiſſeurs, il faut ſe renfermer dans le cercle des tours & des expreſſions adoptés par l'uſage, de façon cependant que l'on paroiſſe * riche & varié, même dans ſa médiocrité, & que ſi les mêmes termes reviennent, ce ſoit de loin à loin, & ſous des jours différens. Pour cela le grand point eſt de bien connoître le fond de ſa langue, de faire valoir, & d'étaler artiſtement ce qu'elle a de riche, à l'imitation de l'Optique, dont l'ingénieuſe magie multiplie, quand elle veut, les mêmes objets.

* Voulez-vous du Public mériter les amours,
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours ;
Un ſtile trop égal & toujours uniforme
En vain plaît à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
Boil. art Poët.

Mais s'il eſt mal aiſé de traduire, même en proſe, un Poëme qui a pour objet un Art mécanique, il l'eſt encore davantage, pour ne pas dire impoſſible, de le faire en vers; parce que notre langue encore plus rigide pour la Poëſie, ne pardonne rien, & que d'ailleurs la rime & le mécaniſme de notre verſification ne peuvent s'accorder avec la fidélité qui eſt le principal mérite d'une traduction: » on omet, ou l'on ajoûte néceſſairement, & dès-lors » on ceſſe d'être Traducteur, » proprement dit; on n'eſt qu'un » imitateur ou un paraphraſte. C'eſt le ſentiment *de l'Abbé des Fontaines;* il l'a ſoutenu dans lafeuille 477. des *Obſervations ſur les écrits modernes*, contre l'opinion de M. le Préſident Bouhier; & l'a encore fortifié

par de nouvelles raiſons dans ſon *Diſcours ſur la Traduction des Poëtes*. Le Pere Sanadon dans la Préface qui eſt à la tête de ſa traduction des Oeuvres d'Homére, avoit penſé de la même façon avant l'Abbé des Fontaines. Pour ne pas m'étendre davantage ſur cette matiére, je renvoye le Lecteur aux Ouvrages que je viens de citer; je releverai ſeulement la contradiction où l'Abbé des Fontaines eſt tombé, en parlant de notre verſification. Voici comme il s'exprime dans ſon *Diſcours ſur la traduction des Poëtes* : » Pour ce » qui eſt de la rime qui caracté» riſe particulierement nos vers, » on me permettra de compter » pour rien ce prétendu agré» ment qui n'eſt point naturel, » & qui eſt incapable de faire par » lui-même d'autre impreſſion

» ſur notre ame, que celle du » dégoût, & de l'ennui. « Il ſoutient la même choſe dans ſon *Diſcours ſur les Géorgiques :* » Que ne pourroit-on pas dire » ici (ce ſont ſes termes) des » inconvéniens de notre verſi- » fication, & du vice radical de » nos vers, ſurtout de nos vers » Alexandrins, dont l'hémiſti- » che périodique, en les cou- » pant avec une inſipide égalité, » produit néceſſairement une » uniformité ennuyeuſe dans des » ouvrages de longue haleine, » & endort le lecteur, ſur qui » la rime ſeule ſuffiroit d'ailleurs » pour produire cet effet.

Selon ces deux citations l'Abbé des Fontaines penſe qu'il eſt impoſſible de faire en vers François quelque choſe de ſupportable, ſi l'ouvrage eſt de longue haleine. Cependant il aſſure

dans ſon même *Diſcours ſur les Georgiques* : » Que Deſpréaux, » dans ſon Art Poëtique, a en- » fanté un Ouvrage ſi accompli, » que ceux qui ſe donnent les » airs de le mépriſer en ſentent » eux-mêmes la perfection : que » M. l'Abbé Dureſnel a réuſſi » dans ſa traduction en vers des » deux Poëmes de Pope, ſur la » Critique & ſur l'Homme *, & » qu'enfin nous pourrions pro- » duire d'excellens Poëmes ſur » la Muſique, ſur la Peinture, » ſur la Navigation, ſur l'Art de » la guerre.

Comment tout cela ſe peut-il, ſi la rime & le mécaniſme de nos vers *produiſent néceſſairement une uniformité ennuyeuſe* ; & ſi, ſelon l'Abbé des Fontaines,

* Autre contradiction, puiſque ſelon lui toute traduction en vers eſt infidéle.

» on peut ſoutenir ſans air de pa-
» radoxe, qu'il n'y a plus dans le
» monde que de la proſe, & que
» tous les vers en langue vulgaire
» chez toutes les Nations moder-
» nes, ne ſont que des phraſes
» coupées, dont les mots ſont
» comptés avec une marque au
» bout de chaque ligne, inventée
» pour la diſtinguer de la ſuivan-
» te, & appellée *rime* ?

Je ne crois pas que le judicieux Auteur qui nous a donné *l'eſprit du Pere Maſſillon*, & qui nous fait eſpérer celui de l'Abbé des Fontaines, mette cette contradiction dans la collection qu'il fait de ſes traits d'eſprit & de juſteſſe.

L'Abbé des Fontaines a outré ſa propoſition : il devoit ſe borner à dire qu'on ne peut pas faire en vers une traduction fidéle d'un Poëme de longue ha-

leine. M. l'Abbé Dureſnel n'a point réuſſi comme Traducteur, c'eſt comme imitateur, & quelquefois même comme créateur. Les François qui ont lû le Poëme de Pope en Anglois ſoutiennent que M. l'Abbé Dureſnel différe de ſon original, preſqu'autant pour les images & les penſées, que pour la langue & la verſification. On aſſure que le célébre Auteur de la Tragédie de Didon a achevé la traduction en vers des Géorgiques; ſi cela eſt, on peut prédire, ſans faire tort à M. le Franc, que ce ſera une imitation heureuſe, un portrait bien deſſiné, dont l'expreſſion ſera léchée autant que le ſujet le permet, qui aura quelques traits de Virgile, & auquel il ne manquera pour être parfait que plus de reſſemblance avec l'original.

Si je n'avois consulté que mon inclination, j'aurois traduit en vers le Pere Vanniere ; mais quelques charmes qu'ait pour moi la Poësie, les barriéres insurmontables qu'opposent constamment la rime & la mesure aux efforts d'un Traducteur, partisan de la fidélité, m'ont fait donner la préférence à la prose. C'est bien assez d'être assujetti à prendre le caractére & le génie de son Auteur, à saisir les tours qui lui sont propres, à s'élever & à descendre avec lui, à le suivre dans ses écarts même, comme une ombre attachée à ses traces; en un mot à le rendre trait pour trait, selon le génie de la langue qui l'interprête, sans s'asservir aux régles d'une versification tyrannique, qui dispute sans cesse le pas à l'exactitude, & souvent au bon

ſens. Un Traducteur n'a donc pas trop, même en proſe, de toute ſon attention, & de tout ſon art, ſur tout ſi l'original n'a point encore été traduit ni commenté. Or le Poëme du Pere Vanniére eſt dans ce cas ; perſonne avant moi n'a entrepris cet ouvrage, aucun guide ne m'a montré le chemin, aucun commentaire pour l'éclairciſſement du texte, ne m'a applani les difficultés : j'ai quelquefois traduit le même endroit de dix façons différentes, avant de trouver le vrai ſens ; il m'a fallu me remplir des expreſſions & des tours propres à mon Auteur, afin de pouvoir par la comparaiſon des paſſages intelligibles, tirer des lumiéres pour ceux qui ne l'étoient pas, & démêler leur faux jour. Ceux qui traduiſent les Poëtes anciens ont vingt guides

au

au lieu d'un ; preſque toutes les difficultés ſont levées ; les ſecours des commentateurs, qu'on appelle communément *variorum*, autrement des différens Scholiaſtes, vous mettent en état de choiſir le ſens le plus raiſonnable, & qui eſt le mieux appuyé : vous n'avez point la crainte de donner à gauche dans les endroits ſuſceptibles de pluſieurs interprétations différentes, parce que l'obſcurité de ces paſſages, & l'éloignement des tems ne permettant pas de connoître clairement la penſée de l'Auteur, on peut rarement vous contredire avec certitude : mais quand on a traduit un Poëme moderne, quelques gens de Lettres contemporains de l'Auteur, dont l'âge n'eſt pas reculé, peuvent vous montrer évidemment vos erreurs, & vous combattre avec

des armes sûres, s'il leur a transmis des éclairciſſemens ſur les endroits difficiles. Il faut donc des recherches pénibles, des corrections ſans nombre, & une attention plus ſcrupuleuſe pour réuſſir dans la premiére traduction d'un Poëme moderne, qu'il n'en faut dans la verſion des Poëmes anciens. On peut à la vérité conſulter quelques gens de goût; mais ce qu'un Traducteur n'entend point après une forte application, eſt ordinairement plus obſcur encore pour celui que l'on conſulte, à moins que la difficulté ne roule ſur quelque régle d'Art, & que celui à qui vous vous adreſſez ne ſoit un Artiſte intelligent.

Quelque conſtance, quelque peine qu'exige une traduction d'un long Poëme; il n'eſt point peut-être de travail plus ingrat,

& auſſi peu flateur pour l'amour propre. Les Lecteurs, pour la plûpart ignorans, confondent la verſion d'un Poëme avec celle d'un ouvrage ſec & purement dogmatique, où il n'eſt queſtion ni de goût, ni d'eſprit, ni de penſées ſublimes ou délicates, ni de comparaiſons brillantes, ni de graces, ni d'harmonie; ils ne tiennent point compte de cette perpétuelle contenſion d'eſprit où il faut être, pour ne pas perdre de vûe ſon modéle, & ne pas ſe livrer à ſa propre imagination, de votre pénétration à ſaiſir les rapports des deux langues, à appercevoir toutes les beautés, & à les placer dans leur jour avec la même entente, le même deſſein, & ſans autre différence que celle du langage; ils ne font point cas du diſcernement qu'on doit avoir, pour

apprécier les figures & leur ſubſtituer des ornemens équivalens, quand le génie de la langue le demande. On ne remarque point les différens ſtiles qu'un Traducteur eſt obligé de prendre, ſelon les ſujets que traite ſon Auteur, parce que bien des gens ne ſe doutent pas que la proſe ſoit ſuſceptible de différens nombres. Comment donc vous loueroit-on du ſoin que vous avez pris de rendre votre ſtyle tantôt coulant & léger, comme un ruiſſeau qui ſerpente; tantôt plein & majeſtueux comme un fleuve qui roule ſes eaux avec dignité; tantôt vif, précis, ſaillant & ſerré comme un jet d'eau qui s'élance dans les airs à perte de vûe; tantôt harmonieux & meſuré comme une caſcade qui charme à la fois les oreilles & les yeux? Tout cela eſt moins que

rien, vous dit-on, dès qu'on ſait deux langues; rien n'eſt ſi aiſé: on vous ravale même au point de vous comparer à un Graveur, qui tire l'eſtampe d'un tableau. Comme l'Abbé des Fontaines a fait voir le peu de juſteſſe de cette comparaiſon humiliante, je vais rapporter ſes termes: » L'eſtampe, dit-il, ne repré-» ſente que le ſimple deſſein; » mais une traduction fidéle & » élégante, n'exprime-t'elle que » le fond de la penſée du Poëte? » n'en a-t-elle pas tout le colo-» ris, c'eſt-à-dire les images, » les agrémens, la vivacité, l'har-» monie? Tout au plus ſon co-» loris eſt moins vif par le défaut » du métre: une traduction en » proſe n'eſt donc point à un ori-» ginal en vers, ce que le burin eſt » au pinceau. Si on vouloit com-» parer une bonne traduction à

» une bonne copie de tableau, la
» comparaiſon dans un ſens
» pourroit ſembler plus juſte ;
» cependant elle eſt encore im-
» parfaite, en ce que le Peintre
» copiſte ne fait aucun uſage de
» ſon génie, & n'a d'autre em-
» ploi que de choiſir ſes couleurs
» ſur ſa palette, & de les appli-
» quer ſuivant ſon modéle : le
» Traducteur au contraire doit
» pour ainſi dire, créer lui-mê-
» me ſes couleurs ; il faut que
» ſon génie les cherche, les trou-
» ve, les aſſortiſſe, & les appli-
» que avec goût, &c.

Malgré ces raiſons, le commun des lecteurs ne donne qu'à regret le nom d'Auteur à quelqu'un qui traduit un Poëte, & s'il réuſſit, on ne lui accorde d'autre talent que celui de ſavoir bien deux langues ; il n'y a que des Traducteurs mê-

mes, ou des gens conſommés dans la belle Littérature, qui puiſſent eſtimer la valeur d'une bonne traduction de Poëme, & quand on peut obtenir leurs ſuffrages, on eſt peu touché de n'être pas goûté des autres Lecteurs. Les bons Traducteurs ſont plus rares que les bons Hiſtoriens, que les bons Orateurs, & que les bons Poëtes. C'eſt une preuve qui gît en fait : retranchez deux ou trois Traducteurs François, le reſte eſt miſérable : les Poëtes Grecs & Latins ſont pour ainſi dire deshonorés dans les verſions qu'on en a faites ; nous avons eu au contraire dans tous les genres pluſieurs écrivains créateurs qui ont réuſſi. La meilleure traduction que nous ayons de Virgile eſt ſans contredit celle de l'Abbé des Fontaines ; cependant quoiqu'il

ait eu le ſecours des autres Traducteurs & des Scholiaſtes, combien de fautes n'y pourroit-on pas reprendre? Dira-t-on que cet Auteur ignoroit le latin, ne ſavoit pas écrire, & ne connoiſſoit pas les régles? non ſans doute; il ne manquoit ni d'eſprit, ni de connoiſſances, ni d'art, c'étoit le précepteur du bon goût, & il avoit plus d'une fois fait ſes preuves de Littérateur éclairé, & de bon Ecrivain. Ses fautes viennent donc du grand nombre de difficultés qui ſe préſentent dans une longue traduction, & de ce que le cerveau le mieux conſtitué n'eſt que rarement capable d'une attention aſſez forte & aſſez conſtante, pour arriver à la perfection dans un pareil ouvrage.

Quelle raiſon, malgré tant d'écueils, a donc pû m'engager

à

à traduire le Pere Vanniere? c'eſt le cas que les connoiſſeurs font de ſon Poëme; c'eſt l'agrément des deſcriptions, la nouveauté de pluſieurs ſujets qui n'avoient point été traités, comme les légumes, les oiſeaux de la baſſe-cour, les pigeons & les parcs; c'eſt l'honneur que j'eſpérois me faire, ſi je ſurmontois les obſtacles; c'eſt enfin l'envie d'affoiblir le dégoût qu'on a pour l'agriculture & la vie champêtre, en mettant à la portée d'un plus grand nombre de perſonnes les préceptes & les beautés du *Prædium ruſticum*.

Quand un Orateur Evangélique a le bonheur de ramener au bercail une brebis égarée, il ne regrette plus ſes travaux apoſtoliques, ſon zéle eſt payé par le ſalut d'une ſeule ame. Je n'ambitionnerois également, pour

fruit de ma traduction, que de rendre agriculteur un seul François ; mais je voudrois que ce fût un homme en place que je pusse convertir, afin que par son exemple & son autorité, il fît des prosélites qui travaillassent à leur tour à la propagation de l'agriculture. Quelle satisfaction pour moi si je voyois un jour la Nation aussi curieuse des travaux & des plaisirs champêtres, qu'elle est aujourd'hui passionnée pour des amusemens frivoles !

Il est tems de passer aux défauts que la critique a repris dans le Poëme du Pere Vanniere. Quelque partisan que je sois de cet Auteur, son mérite ne me fait point illusion, & je ne veux point suivre la folle manie de la plupart des traducteurs, qui relevent comme des beautés les

taches mêmes de leur original, au lieu de se borner à les couvrir : c'est une petitesse de [a] jurer par un Auteur & d'en être idolâtre au point d'encenser ses erreurs. Ami du vrai en tout, je ne puis dissimuler que le Pere Vanniere n'a pas toujours été guidé par un goût sûr ; il a indiscrétement embrassé tout ce qui concerne la maison rustique, comme si un Poëme étoit un Traité ; il est entré dans des détails petits ou inutiles ; il s'est appesanti sur des sujets qu'il ne falloit qu'effleurer, & ne s'est pas trop soucié de soulager l'attention du Lecteur par des fictions agréables ; il est d'autant moins excusable de s'être livré à son penchant pour les minuties, que lui-même

a *Nullius addictus jurare in verba magistri.* Hor.

se reproche ce défaut dans son XIIe livre, où il dit à l'article des poulets:

Dum moror & nimio per singula versor amore.

Il auroit dû se souvenir du précepte d'Horace qui veut [a] qu'on supprime tous les détails qui ne sont pas susceptibles d'agrément, & imiter le Prince des Poëtes, qui au jugement de Pline n'a pris que la fleur de son sujet. D'ailleurs le Poëme du Pere Vanniere, quoique d'une grande étendue, puisqu'il contient environ 12000 vers, n'a que bien peu de morceaux sublimes, & les digressions qui terminent la plupart des livres de ce Poëme plaisent moins par le fond que

a *Et qua*
Desperat tractata nitescere posse relinquit.
Art. p.

par l'élégance du ſtile, & par l'harmonie. Virgile au contraire fait voir dans les Epiſodes des Géorgiques toute la beauté de ſon génie; il s'éleve *avec ces aîles de feu qui raviſſent une ame au céleſte ſéjour.* (Rouſſeau.)

J'ai dit que le Pere Vanniere n'avoit pas mis aſſez de fictions dans ſon Poëme; car à l'exception de trois ou quatre livres qu'il a ſemés de fables & de métamorphoſes, il n'y en a point dans les autres pour délaſſer le lecteur: cependant tout Poëme doit être nourri de fictions, la Fable eſt même l'ame de la Poëſie; & un ouvrage didactique en exige plus qu'un autre, à cauſe de la ſéchereſſe des préceptes, à moins qu'on n'ait l'art de les mettre en deſcriptions, & de les relever par des comparaiſons ingénieuſes, & des images fré-

quentes, comme a fait Horace dans ſon Art Poëtique. Les plus grands Maîtres ont jugé la fable néceſſaire dans un Poëme, pour peu qu'il ſoit long; & la raiſon en eſt priſe dans la nature. Tout Poëme en général doit avoir pour objet ou de corriger nos mœurs, ou de multiplier nos connoiſſances en nous amuſant; mais comme les régles d'art exigent une grande contention d'eſprit, & que les principes de morale mortifient nos ſens, on y trouve toujours quelque choſe d'auſtére, de ſec & de rebutant. Le bon Poëte a donc l'adreſſe de coudre ſa morale & ſes préceptes à * une fiction agréable, afin de les faire goûter: il ſait qu'il

* Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait paſſer le précepte avec lui.
La Font. Fab. du Lion & du Chaſſeur.

faut traiter le commun des hommes comme des enfans, & emmieller les bords de la coupe qui contient le reméde propre à leur guériſon; il joint à l'action principale des épiſodes intéreſſans, dans leſquels ſont fondues pour ainſi dire, les vérités morales dont il veut imbiber notre ame; il nous montre nos vices dans ceux des autres, & nous en inſpire de l'horreur par les couleurs dont il les peint: les préceptes tout nuds échappent, ou révoltent; mais quand ils tiennent à une action elle leur donne de la conſiſtance & de l'agrément; ils ſont alors ſur l'eſprit la même impreſſion qu'un beau tableau ſur les yeux, le précepte s'empreint avec la fable dans la mémoire. Inſtruiſez en action, dit Rouſſeau dans une de ſes Epîtres: pourquoi cela? ſi ce n'eſt

pour attacher le lecteur, & faire passer l'instruction à la faveur d'un récit séduisant; en un mot on ne lit des vers que par délassement, & parce qu'on espere y trouver des choses amusantes, qui demandent peu d'application pour être entendues. Un Poëte ne doit donc qu'entamer les régles d'un art, moins pour l'enseigner que pour faire naître l'envie de l'apprendre par l'heureux choix qu'il fait d'un petit nombre de préceptes encadrés dans des fables, ou de belles descriptions : l'utile doit être enveloppé, on ne veut voir paroître que le plaisir & les graces, autrement un Poëme manque son effet, qui doit être de nous disposer par le charme de la fiction & de l'harmonie, à une étude plus sérieuse, de ce qu'on n'a fait qu'ébaucher.

Comment donc le Pere Vanniere dans une remarque, pag. 273. a-t-il pû traiter la fable de sottises & de contes de vieilles ? Saint Grégoire de Nazianze a adopté dans ses Poësies quelques fables reçûes, & en a inventé d'autres. Synésius, Evêque de Ptolemaïde, jugeoit la fable nécessaire dans un Poëme. Le Pere Rapin, & tous les bons Poëtes doivent en partie leur célébrité aux fables qu'ils ont eû le génie d'inventer & l'adresse d'insérer à propos dans leurs Poëmes.

Quoi qu'il en soit, le Pere Vanniere a ses épisodes, mais dans un autre genre que ceux de Virgile, & du Pere Rapin : ce sont des écarts Poëtiques qui lui sont propres ; d'ailleurs sa fécondité dans l'expression, l'harmonie & la douceur de ses vers, la multitude & l'aménité de ses descriptions semblent

dédommager des agrémens de la fable. On trouve par-tout des payſages charmans; ſes tableaux des mœurs & des plaiſirs champêtres ont un ſi beau coloris, qu'on eſt tenté de renoncer au ſéjour des villes. Quelques galliciſmes déparent un peu ſon ſtile; il n'eſt pas auſſi pur que celui du Pere Rapin, mais il eſt auſſi élégant & plus varié; ſon vers n'eſt pas Virgilien, c'eſt un mode qui affecte pourtant l'oreille avec plaiſir: il eſt même d'une harmonie trop ſoutenue. L'Auteur a marqué trop d'éloignement pour les éliſions, ſes vers en deviennent trop ſonores. Il eſt de certaines duretés qui préparent utilement l'oreille à ſentir tout le mérite des beaux ſons qui ſuivent. C'eſt ainſi que les diſſonances en muſique, quand elles ſont habilement ſauvées, produi-

ſent une harmonie qui flate davantage. Virgile a excellé dans cette partie, comme dans les autres, c'eſt partout un grand Maître. Cependant on peut dire que ſi le Poëme de Vanniere eſt au-deſſous des Géorgiques pour les épiſodes & le ſtile, il eſt au-deſſus pour la variété des ſujets & pour le choix des détails dans les endroits où il ne s'eſt pas arrêté à des minuties.

Comme il n'y a point de vers François ſans rime, & conſéquemment qu'un vers n'en eſt un qu'autant qu'il rime avec un autre qui le ſuit, je ne me ſuis point aſſujetti à cette régle qui défend de mettre douze ſyllabes meſurées dans un ouvrage de proſe. J'ai évité les rimes autant que je l'ai pû ; mais quand douze ſyllabes ſe ſont préſentées par hazard dans la forme d'un vers

Alexandrin ou dissylabe, je n'ai point cru devoir rompre cette mesure. M. de la Motte & l'Abbé des Fontaines ont mépriſé avec raiſon cette fauſſe délicateſſe, puiſqu'il n'y a point d'unité dans nos vers, & qu'ils doivent marcher pour ainſi dire accouplés.

A l'égard des épithétes j'en ai retranché quelques-uns qui auroient paru oiſifs, & j'en ai ſubſtitué d'autres à certains qui auroient été puériles ou approchans du pléonaſme: la langue latine en admet beaucoup qui n'auroient point de grace en François, c'eſt au Traducteur à les bannir quand il a du goût. Je me ſuis permis en récompenſe quelques légéres additions pour l'éclairciſſement de certains paſſages, ou pour rendre la phraſe

plus coulante; mais ce n'a été que dans des cas indiſpenſables, & rarement ai-je ajouté plus d'un ou de deux mots.

Pour ce qui eſt des remarques au lieu de les hériſſer de diſcuſſions grammaticales dont on eſt revenu aujourd'hui, & qui pour l'ordinaire ſont peu ſatisfaiſantes, j'ai cité pluſieurs morceaux pris de différens Auteurs tant anciens que modernes, qui avoient quelque rapport au ſujet, & aux penſées du Pere Vanniere: perſuadé qu'il y avoit plus à gagner pour la jeuneſſe dans la comparaiſon qu'elle ſeroit à portée de faire de ces morceaux avec ceux qui leur reſſemblent dans le *Prædium ruſticum*, que dans des minuties de Grammaire. J'ai penſé d'ailleurs qu'elle

s'orneroit volontiers la mémoire de ces imitations, en voyant l'utilité qu'en retirent les bons Auteurs, quand ils ſavent ſe les approprier, comme le Pere Vanniere, par des applications heureuſes.

V I E

DU PERE VANNIERE

TIRE'E

DU SUPPLEMENT

AU DICTIONNAIRE

DE MORERI.

JACQUES VANNIERE, Jeſuite, Poëte Latin, & l'un des meilleurs entre les modernes, étoit né le 9. Mars 1664, à Cauſſes, Bourg du Diocéſe de Béziers, en Languedoc, comme il le dit lui-même à la fin du cinquiéme livre de ſon *Prædium ruſticum*. On voit par le même endroit que ſon Pere aimoit beaucoup les occupations de la campagne, & que ce fut ſous lui qu'il commença a s'inſtruire de ces occupations qu'il a ſi bien décrites dans l'ouvrage que l'on vient de nommer.

Le jeune Vanniere fit ſes études à Béziers au collége des Jéſuites, & après ſa Rhétori-

que, il entra dans la Société, en 1680, à l'âge de seize ans & demi. Lorsqu'il eut fini ses deux années de noviciat, il alla faire sa Philosophie au collége de Tours, où son talent rare & singulier pour la Poësie latine ne tarda pas à se déclarer; car dès la première année de sa régence, il s'annonça par le Poëme intitulé, *Stagna*. L'année suivante, appellé à Toulouse pour y continuer sa régence, il donna dans cette ville son Poëme des *Colombes*, qui fit dire au célébre *Santeuil*, parlant de l'Auteur, que ce nouveau-venu avoit dérangé tous les Poëtes Latins modernes sur le Parnasse. Le Pere Vanniere donna encore le Poëme sur la *Vigne*; & celui qui a pour titre *Olus*, parut peu après à Montpellier, où l'Auteur étoit Professeur de Philosophie. La connoissance qu'il eut l'avantage de faire de M. de Lamoignon de Basville, Intendant de Languedoc, & de M. Flechier, Evêque de Nimes, lui fut d'une grande utilité pour perfectionner son goût & ses talens: il en reçut des avis utiles, & il se fit un devoir de les suivre. Rappellé à Toulouse par ses Supérieurs, il fut mis à la tête de la Maison des Pensionnaires, & après avoir rempli ce poste durant six années, on lui accorda la place d'Ecrivain dans le collége de Toulouse, ce qui lui convenoit d'autant plus, qu'il pouvoit vaquer à la composition avec plus de liberté. Quoiqu'il parût tout occupé de son *Prædium*

dium ruſticum, il ne laiſſa pas de s'eſſayer ſur plus d'un genre de Poëſie : il commença entr'autres un Poëme ſur ſaint François Xavier; mais en ayant communiqué le plan au Pere de la Rue, celui-ci le détourna de l'exécution. Dans la ſuite il fut Recteur du Collége d'Auch où il ne reſta que trois ans. Revenu à Toulouſe, il fut envoyé à Paris en 1730. pour y pourſuivre un procès intenté au ſujet du legs que M. de la Berchere, Archevêque de Narbonne, avoit fait de ſa Bibliothéque aux Jéſuites de Toulouſe. Le Pere Vanniere fut accueilli à Paris comme il le méritoit; tous les gens de lettres voulurent le voir & le connoître. L'événement du procès qui l'avoit fait venir à Paris, n'ayant pas été tel qu'il le ſouhaitoit, il retourna à Toulouſe, où il eſt mort le 22. Août 1739 dans la ſoixante-ſeiziéme année de ſon âge.

Les dix premiers Poëmes ou chants de ſon *Prædium ruſticum*, avoient paru réunis en un ſeul volume *in*-12. l'an 1710. à Paris. Depuis l'Auteur revit cet ouvrage, & l'augmenta de ſix autres chants. Ainſi il y en a ſeize dans l'édition faite à Toulouſe en 1730. *in*-12. & dans celle qui a paru en 1746 *in*-12. à Paris, chez Bordelet, & que l'on aſſure être augmentée & revue avec un nouveau ſoin. Cette derniere édition eſt ornée de pluſieurs vignettes gravées par Brunet, & toutes aſſorties aux différens ſujets qui ſont décrits

dans l'ouvrage. Ces seize livres comprennent sous le titre de *Prædium rusticum*, tout ce qui a rapport aux travaux & à la vie de la campagne, comme le dit l'Auteur lui-même dans sa préface, ou épitre dédicatoire en prose à M. de Lamoignon de Basville. C'est peut-être l'ouvrage qui approche le plus de Virgile, & de la perfection en ce genre. L'auteur si judicieux *du Spectacle de la Nature* en fait un grand éloge dans le tome deuxiéme de son ouvrage, au commencement du cinquiéme entretien, & tous les connoisseurs en ont toujours parlé aussi avantageusement. » Les personnes de goût qui possédent la lan-» gue latine, dit M. Titon du Tillet, admi-» rent non-seulement la beauté & la fécon-» dité du génie du Pere Vanniere, la justesse » & le naturel avec lesquels il peint tous les » sujets qu'il traite, mais encore l'élégance » & la pureté de son style, dignes du régne » d'Auguste; en quoi il l'emporte presque sur » tous nos Poëtes Latins, au jugement des » meilleurs connoisseurs. Depuis l'édition de Toulouse on a réimprimé cet ouvrage en Hollande & encore depuis à Toulouse; cette derniere édition, est, dit-on, très-belle. On n'est point surpris de cet empressement pour un livre qui sera lu & estimé tant qu'il restera du goût parmi les hommes, & quelque soin de cultiver les belles lettres. On n'estime pas moins, & avec raison, les autres

œuvres poëtiques du Pere Vanniere, imprimées *in*-12. à Paris, chez Simon en 1730 sous ce titre : *Jacobi Vanierii è Societate Jesu opuscula.* Outre neuf éclogues sur l'amitié, son essence, ses caractéres, ses devoirs, ses effets ; on trouve dans ce recueil, des lettres, quelques odes, des épigrammes, des hymnes, des épitaphes. M. Titon du Tillet a fait aussi imprimer à la fin de son *Parnasse françois*, *in-folio*, une piéce qui est dans ce recueil, & qui est à la louange du Parnasse, que M. Titon lui-même a fait exécuter en bronze. Elle est adressée à M. de Caulet, Président à Mortier au Parlement de Toulouse, qui est mort depuis, & M. Titon y a joint la traduction ou imitation en prose & en vers, que le Pere Brumoy en a faite. Le Pere Vanniere, homme fort laborieux, & qui pendant plus de 50 ans a travaillé, dit-on, 13 & 14 heures chaque jour, ne s'est pas borné à exercer ses talens sur la Poësie. Tout le monde connoît son Dictionnaire poëtique imprimé à Lyon chez Briasson en 1710 *in*-40. C'est assurément le meilleur ouvrage en ce genre, & il étoit presque impossible qu'un Auteur qui connoissoit si bien les poëtes, & qui étoit lui-même un poëte excellent, ne fit pas en ce genre quelque chose de fort bon. Il y a un abregé de ce Dictionnaire pour la commodité des jeunes étudians ; mais le grand ouvrage du Pere Vanniere est un Dic-

tionnaire françois-latin, auquel il travailloit depuis 20 ans, plus étendu, plus complet, & sans doute plus parfait que tout ce que nous avons en ce genre. Le Pere Théodore Lombard est chargé de le continuer, & c'est dans ce dessein qu'on a accordé à cet habile Jesuite la pension que Sa Majesté donnoit à son illustre confrere. M. Titon du Tillet profitant du voyage que le Pere Vanniere fit à Paris en 1730, & dont celui-ci rend compte dans une de ses lettres à la fin de ses opuscules, fit exécuter en son honneur un beau médaillon, où sont représentés sur le revers plusieurs sujets des travaux & des plaisirs de la campagne, avec ces mots pour legende : *Delicia & ruris opes.* Cette marque d'estime étoit dûe à un homme qui dans ses poésies s'est fait un devoir de témoigner la sienne à tous ceux qui s'étoient distingués dans les lettres, & avec qui il avoit eu quelque liaison, ou à qui il croyoit devoir de la reconnoissance. Le Pere Vanniere étant entré un jour dans la cour du Collége de Louis le Grand, le Pere Porée se trouva à la porte de la Classe de Rhétorique qu'il régentoit, il fut au-devant de lui, le complimenta, & l'ayant conduit jusqu'à la porte de sa Classe, éleva sa voix en disant; *Rhétoriciens, sortez, & venez voir le plus grand Poëte de nos jours*; il fut promptement obéi par les écoliers qui ne sont pas fâchés de prendre l'air, & qui entourérent en même

tems une perſonne dont leur Régent faiſoit tant de cas. M. des Forges Maillard, connu par ſes Poëſies françoiſes, a honoré la mémoire de cet habile Jeſuite par une Ode françoiſe, adreſſée à M. Titon du Tillet, & imprimée dans le *Mercure de France*, deuxiéme volume du mois de Décembre 1739, & dans le *Supplement de la deſcription du Parnaſſe françois*. Il y a dans la vingt-ſeptiéme ſtrophe de cette Ode une penſée ſingulière, qui fait honneur au Pere Vanniere, mais qui paroît outrée. Le Poëte dit que le Pere Rapin conſola Euterpe de la mort de Virgile, & que le Pere Vanniere l'avoit conſolé de la mort du Pere Rapin. Cette ſeconde partie eſt juſte : mais la premiére l'eſt-elle ? Depuis Virgile juſqu'au P. Rapin n'avons-nous donc eu aucun Poëte Latin digne d'eſtime, & capable de conſoler Euterpe ? Cette muſe a-t-elle été dans les larmes durant ce nombre de ſiécles qui ſe ſont écoulés depuis la mort de Virgile juſqu'au Pere Rapin ? M. des Forges Maillard a un peu, ce ſemble, abuſé de la liberté que les Poëtes ont de feindre. Sans faire ici l'énumération de tous les Poëtes qui ont excellé dans le même genre qui a acquis tant de gloire aux PP. Rapin & Vanniere, nous renvoyons M. Maillard aux *Mémoires de Trevoux*, où il trouvera cette énumération faite avec équité dans les mémoires de Juin 1703 article 104 pages 1042 & ſuivantes. En

1743, le sieur Petit, graveur, a fait le portrait du Pere Vanniere, au bas duquel on lit ces vers latins de Mr. Vanniere, neveu du célébre Jesuite.

Aspice quem Gallis alium natura Maronem,
Ingeniumque dabant, nec non labor omnia vincens.
Dum pietas, mores, vultus virtutis amorem
Spirabant, flemus qui flebilis occidit orbi,
Abstulit hunc oculis, animis non invida tollet
Sors, vivet dum vivet amor, dum rura manebunt.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE PREMIER.

Quelles précautions l'on doit prendre dans l'achat d'une Terre, & pour ſon amélioration.

L'AMOUR de la Gloire me tranſporte, je veux entrer auſſi dans les ſentiers gliſſans du Parnaſſe. Je ne puis réſiſter à l'ardeur qui m'anime, le nom de Poëte ni ſes veilles ne me rebutent point. Nom ſi reſpecté jadis, je veux vous mériter ; (1) quoiqu'aujourd'hui l'on montre malignement au doigt ceux qui vous portent, & que mon ombre ne puiſſe pas jouir de la réputa-

tion tardive que je laiſſerai après ma mort.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Je me garderai bien cependant de traiter un ſujet au-deſſus de mes forces, & peu convenable à mon caractére. LOUIS, vainqueur de l'Univers, offre à l'eſprit un beau champ pour ſe ſignaler : mais qui n'a pas couru cette carriére ? Et d'ailleurs les Poëtes ne pourroient jamais rendre dans leurs fictions (quoiqu'elles (2) ne leur coutent rien) tout ce que ce grand Prince a fait de mémorable. Les exploits de nos jours ſurpaſſent ceux des tems fabuleux. Eblouie de tant de hauts faits, la Renommée n'a plus de voix ; & les grandes actions ſont ſi familiéres à notre ſiécle, qu'on les voit ſans les admirer.

Mon goût n'eſt pas non plus de chauſſer le Brodequin ou le Cothurne, pour exciter les ris ou pour arracher des larmes ; je ne veux pas auſſi prendre le ton de la plaintive Elégie, & me livrer ſans ſujet à la douleur. Encore moins trémperai-je ma plume dans le fiel, pour le diſtiler, comme un Cinique, ſur tout le genre humain.

Epris d'une paſſion ſecrette pour les charmes de la vie champêtre, je me ſuis amuſé à peindre les objets qui m'ont agréablement flaté. (3) Le travail ne coute point quand le ſujet plait; (4) & le plaiſir & la nature me rendront Poëte, ſi je n'en ai pas le génie.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

DIVINITÉS chimériques, Cérès, & vous Bacchus, ce n'eſt point vous que j'invoque. Le Dieu des Chrétiens, ſeul véritable, eſt le ſeul qui féconde nos champs par le ſoufle de ſa puiſſance. Pere & conſervateur de la race humaine, vous créâtes autrefois l'homme ſous de meilleurs auſpices, pour qu'il vécût exempt de maladies & des terreurs de la mort : il auroit paſſé des jours heureux, ſans crime, au milieu des richeſſes de la campagne, juſqu'à ce qu'ennuyé de la vie, il eût rompu le fil de ſes jours, & quitté la terre pour habiter vos céleſtes lambris. Mais le crime d'un ſeul nous a tous fait déchoir de notre premiére grandeur : la Pomme fatale, mangée

Invocation.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

malgré votre défense, a privé tous les arbres de leurs ornemens ; l'or des épis, & la pourpre des raisins ne parent plus nos campagnes, si elles ne sont cultivées ; la terre ne produit plus d'elle-même que de stériles chardons, & des herbes inutiles : il semble qu'elle se plaise à venger les outrages faits à votre puissance. Nous cédons au destin, & nous subissons volontiers la peine du crime de notre premier pere : nous ne demandons point, Grand Dieu ! que la terre nous fasse gratuitement des largesses, ni que vous renouvelliez votre antique Alliance avec nous. Mais nous vous prions de bénir le travail que vous nous imposez ; afin qu'il puisse nous rendre ce qu'autrefois la nature produisoit sans peine dans des tems plus heureux.

Sommaire de tout l'Ouvrage.

DIEU PUISSANT ! je vais sous vos auspices examiner la nature des différens terreins. Je donnerai des Laboureurs expérimentés pour cultiver le fond qu'on aura acheté ; j'enseignerai à soigner les troupeaux, à for-

mer le bœuf aux travaux ruſtiques qu'il partage avec le Laboureur, & à couvrir une campagne d'arbres ſauvages & cultivés. Enſuite, après avoir traité des moiſſons, des prairies, & des différens travaux de l'Agriculture que raméne chaque année, les légumes, la vigne & ſon aimable jus ſuccéderont naturellement. Quand les champs auront reçu les hommages que je leur dois, je préſenterai ſur la ſcéne les oiſeaux domeſtiques & les tendres colombes. Les abeilles, leurs cellules & leur gouvernement trouveront auſſi place dans mes vers ; après quoi je parlerai des étangs & des hôtes qu'ils renferment ; ſans oublier les parcs qui ſervent de retraite au chevreuil & au cerf timide.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

(5) O VOUS ! l'honneur & l'appui de votre Maiſon, ILLUSTRE LAMOIGNON, Magiſtrat éclairé chargé des affaires publiques ; c'eſt vous qui, pour ne rien laiſſer à déſirer à ceux qui cultivent la terre, m'ordonnez de mettre la main à cet

Dédicace.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Ouvrage en leur faveur. Ils vous doivent déja tous les autres avantages dont ils jouiſſent ; leurs moiſſons ne craignent point la main avide du ſoldat ; ils ont gouté les douceurs de la paix, même dans la plus grande chaleur de la guerre ; au lieu du hoyau, on n'a point armé leurs mains d'un fer meurtrier. Jamais un Laboureur, forcé de partir, n'a renvoyé ſes bœufs libres du joug, ni laiſſé des ouvrages imparfaits à ſa femme & à ſes enfans éplorés. (6) Quoique l'Héréſie, ſe rappellant ſes antiques fureurs, excitât des monts voiſins des bras ennemis à prendre les armes ; quoique nos murs ne retentiſſent que du bruyant fracas de la guerre, la paix a toujours pris ſoin de nos guérêts ; & jamais nos Laboureurs n'ont eu d'autre inquiétude que celle de célébrer dignement nos triomphes.

Cette ſage précaution met en état la province de fournir abondamment au Roi de nouveaux ſubſides. Eh ! comment pourroit-elle ſe refuſer à vos demandes ? Si l'obéiſſance ou le

zéle ne nous remuent pas assez puissamment, votre éloquence, ILLUSTRE LAMOIGNON, nous rend généreux. A votre voix, les coffres du Prince se rempliſſent de toutes les sommes qu'exigent les frais de la guerre ; & nos villes, pour le salut du Prince & de la Patrie, sacrifient leurs richesses & leurs habitans. Paroiſſez donc, Laboureurs, examinons ensemble la culture que la terre exige de vous ; afin que dans ces tems de calamité, elle réponde mieux à vos soins.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

(7) LAISSONS à l'opulence ses vaſtes domaines : que cent charrues puiſſent à peine suffire au labourage de ses terres, on y consent. Mais que celui qui veut joindre l'utile à l'agréable dans une maiſon de campagne, en achette une où ses occupations bornées lui permettent d'en jouir, sans l'abſorber tout entier. Qu'il ne se contente pas d'en considérer la situation & l'aſpect, qu'il en connoiſſe & l'air, & les eaux ; qu'il obſerve, non pas la quantité de jets

Ce qu'il faut considérer lorſque l'on achette une Terre.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

d'eaux qui s'y trouvent, mais s'il y a quelque ruiſſeau aſſez commode & aſſez fourni d'eau pour arroſer le jardin, & porter enſuite au loin dans les campagnes la fécondité avec la fraîcheur.

L'air.

Que le ciel y ſoit pur, & que les tiédes zéphirs y régnent plutôt que les fougueux aquilons; que le niveau du terrein ait une pente inſenſible

La ſituation

versles vents pluvieux du midi: enfin que votre maiſon ne ſoit pas enſevelie dans une vallée profonde, ni ſituée ſur des rochers nuds & ſtériles, ni empeſtée par les exhalaiſons d'un marais.

Une montagne qui eſt en face du nord, eſt le ſéjour des tempêtes; les moiſſons dans les plaines ſont ſujettes à des inondations fréquentes. D'un autre côté, une maiſon ſituée dans le fond d'une vallée, voit à peine le ciel; elle eſt ſubmergée par les eaux qui y ſéjournent, & leurs exhalaiſons condenſées ſe convertiſſent en brouillards, & nuiſent aux bleds en épis, & à la vigne en fleur.

La fertilité.

N'achetez point avec empreſſe-

ment une terre qui vous aura plû au premier aſpect ; ſouvent la ſuperficie du ſol nous ſéduit & nous trompe. (8) Il faut connoître de longue main les champs & les amis qu'on veut avoir : ce qui eſt bon en ſoi, & par ſa valeur intrinſéque, doit toujours plaire par préférence. Quand vous verrez peu de fruits, des arbres mal nourris, & petits dans leur eſpéce, c'eſt une preuve que la terre a quelque mauvaiſe qualité. Mais vous ſaurez infailliblement qu'un pays eſt mal ſain, ſi vous n'y voyez que peu de vieillards, ſi les habitans ont un teint pâle & livide, s'ils ſont décharnés, s'ils ont la vûe mauvaiſe, la reſpiration difficile, & l'eſprit auſſi peſant que le corps foible. L'eau doit être ſaine & légére, & auſſi eſtimée que l'air pour ſa bonté. La meilleure eſt celle qui ſe précipite du haut d'un rocher. L'eau de fontaine qu'on peut puiſer aiſément, eſt du ſecond ordre ; vient enſuite celle de citerne. La plus mauvaiſe eſt celle qui, dans les champs, coule lentement, & ſans murmure. Mais pour l'eau des marais, où croiſſent les triſ-

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

La ſalubrité.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

tes roſeaux, je ne conſeille d'en boire qu'à ceux qui, ennuyés de vivre, n'auroient pas ſous leur main un poiſon tout prêt.

On ne demande à l'air & à l'eau ni odeur, ni ſaveur. Si les anguilles foiſonnent en une riviére, & que ſon eau ne décolore ni le teint, ni les lévres de ceux qui en boivent; ſi on ne voit point au fond & autour des vaſes qui la contiennent une eſpéce de croute ſale & mal propre; ſi elle bout promptement quand on l'expoſe au feu, & que les légumes s'y cuiſent facilement; ſi elle reprend peu de tems après ſa fraîcheur naturelle, ainſi que les eaux qui coulent du haut des montagnes, & qui doivent leur légéreté à la précipitation de leur cours: une eau de cette qualité rend au corps ſa force, donne à l'eſprit de la vivacité, la vie aux terreins les plus arides, & porte la fertilité dans tous les champs qu'elle arroſe.

Ne faites aucun cas de ces Terres ſomptueuſes où les eaux ne viennent que de fort loin, elles ſont d'un entretien ruineux: aimez les beautés

de la nature, & non la parure de l'art. Faites choix d'une Maiſon de campagne qui ne doive ſes ornemens qu'à ſa ſituation avantageuſe, à ſes bois champêtres, à ſes agréables fontaines, à ſes vaſtes prairies toujours verdoyantes; & ne préférez pas une terre qui ne donne d'agrémens qu'à grands frais, & dont les revenus ſoient abſorbés par le luxe & la dépenſe; de peur que ce fond, loin de vous rapporter aucun profit, ne conſomme encore pour ſon entretien vos autres biens.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Que tout acquéreur d'une maiſon de campagne en ſache les revenus; qu'il conſidére combien il y a de paille, combien de tonneaux de vin, combien de preſſoirs, combien de barils d'huile. Qu'il n'eſtime pas ſon terrein par ſon étendue, mais par la bonté de la terre; qu'il compte les meſures de bled & les muids de vin, & non pas les arpens. Il doit connoître, outre les revenus, les charges & les redevances de la terre, & ſon profit annuel, toutes les dépenſes prélevées; s'informer du détail de

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

chaque choſe, & prendre des lumiéres de ſes Laboureurs mêmes. Qu'il examine ſi ſes beſtiaux reviennent raſſaſiés des pâturages ; ſi la forêt peut fournir de bois la maiſon, tant pour les réparations, que pour le chauffage ; ſi l'eau néceſſaire pour l'arroſement des jardins, vient d'une ſource toujours pure, ou s'il faut la puiſer dans des puits avec des ſeaux ou des pompes ; ſi le chemin eſt commode pour le tranſport des denrées ; ſi, ſans être beau, du moins il eſt pratiquable ; & ſi le maître n'eſt pas dégoûté d'aller à ſa campagne, par les profondes ornières, & la difficulté des paſſages.

Ne vous embarraſſez pas de ſavoir ſi ce ſera le matin en allant à votre maiſon, ou le ſoir à votre retour, que vous aurez le ſoleil en face, & que vous ſerez obligé de tourner la tête pour éviter ſes rayons. Ne vous mettez point en peine ſi la maiſon eſt ſimple en ſon architecture, pourvû qu'elle vous garantiſſe du froid & des chaleurs : ou ſi, bâtie dans le goût de ces immenſes Châteaux, reſpec-

tables par leur antiquité, elle n'eſt pas trop vaſte, & ne reſſemble pas à une Citadelle par ſes tours & ſes foſſés.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Au cas que le bâtiment ſoit trop grand, relativement au terrein, vous jouirez de la folie de votre prédéceſſeur, pourvû que vous ne faſſiez pas trop de dépenſe pour l'entretien : car étant plus en état de voir vos amis à votre maiſon de campagne, vous y retournerez plus ſouvent.

Peu doit vous importer encore que votre prédéceſſeur ait laiſſé la terre en friche, la vigne ſans culture, & qu'un ruiſſeau proméne infructueuſement ſes eaux dans un jardin qui n'eſt point ſoigné ; le travail d'une année peut aiſément réparer tous ces petits deſordres. Faites l'acquiſition d'un fond qui puiſſe, à peu de frais, s'améliorer ; où tout croiſſe à plaiſir ; où la terre libérale ne produiſe que de grands arbres, dont les feuilles, fortement attachées à leurs rameaux, en faſſent l'ornement, même pendant l'hiver, malgré la neige & les frimats ; où, après un peu de repos,

Signes certains d'une bonne Terre.

elle recommence ses largesses avec la même profusion ; toujours féconde, & parée de verdure ; toujours facile à ouvrir, sans retenir l'eau, & sans se crévasser dans les chaleurs.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Mais, de peur que la premiére couche de la terre ne vous trompe, faites en tirer à quelques pieds de profondeur. Car, ainsi qu'une nourrice mal saine communique aux enfans qu'elle allaite sa maladie avec son lait ; les moissons & les fruits se ressentent du terroir quand il est vicieux.

Biens situés en différens pays.

Je ne voudrois pas qu'on eût plusieurs fonds de terre sous un seul climat, & exposés aux mêmes coups de vent. S'il est beau d'avoir plusieurs domaines dépendans d'une seule terre, d'un autre côté n'est-il pas imprudent d'exposer toute sa fortune aux cas fortuits d'un seul canton ? D'ailleurs, la variété plaît quelquefois ; on aime à voir un autre ciel, de nouvelles routes, & différens côteaux.

La proximité d'une ville, d'une riviére.

Faites en sorte que votre maison de campagne soit située à la proxi-

mité d'une grande ville, d'un gros bourg, ou du moins d'une riviére navigable : la facilité des tranſports fait la richeſſe d'une Terre. Avec cet avantage, on a toujours de quoi s'occuper à la campagne ; les ouvriers ne manquent point pour tous les travaux ruſtiques, & votre table peut être promptement couverte de toute ſorte de mets. Quand vous êtes attaqué d'une maladie ſubite, vous pouvez jouir du Médecin ; s'il ne vous ſoulage pas, il adoucira du moins vos maux par des paroles conſolantes. Faites pourtant choix d'une maiſon de campagne à une certaine diſtance de la ville, afin de n'être pas importuné par des viſites trop fréquentes.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Vous vous écarterez ſur tout du grand chemin, par où paſſent ordinairement les troupes qui changent de garniſon. La foudre & la grêle que vomit un nuage épais, inſpirent moins de crainte aux Laboureurs, que la pouſſiére qui vole ſur le paſſage d'un bataillon d'infanterie, ou d'un eſcadron de cavalerie. Une fermiére

Du grand chemin.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

craint moins l'approche du milan pour les pouſſins qu'elle éléve ; le berger croit ſon troupeau plus en ſureté à l'aſpect d'un loup, & lui-même eſt moins effrayé, que lorſqu'au loin il entend hennir les chevaux d'un régiment de cavalerie, & que ſes yeux, juſqu'où ils peuvent atteindre, ſont frappés de l'éclat des armes qui brillent le long du chemin. Car le ſoldat, accoutumé aux rapines, prend des routes détournées pour s'approprier par adreſſe ou à force ouverte tout ce qui ſe préſente. On arrache le Laboureur de ſa charrue, on lui commande durement de ſervir de guide, & d'atteler ſes bœufs à des chariots pour traîner le bagage, & ſoulager la troupe fatiguée. Ses enfans & ſa triſte moitié le pleurent à ſon départ, comme ſi on l'entraînoit à la guerre ; ils croyent voir en ſa main des armes au lieu d'un aiguillon, & s'imaginent qu'il ne verra jamais ſes champs ni ſes dieux domeſtiques.

Du bon & du mauvais voiſin.

Il convient auſſi que vous faſſiez une étude du caractére & des mœurs de

de votre voisin : car il y auroit de la folie à être à soi-même l'artisan de son infortune, & à laisser à des enfans pour héritage des procès éternels avec un voisin de mauvaise foi ; tantôt il détournera le ruisseau qui arrose vos prairies, tantôt il fera une digue pour inonder vos champs ; une autre fois, il pratiquera un nouveau sentier pour piller vos fruits, il rognera une portion de votre terre, arrachera la borne qui sert de limite, ou bien ce seront ses bestiaux qui viendront impunément gâter le foin de vos prairies ; (9) & si quelque bête de votre troupeau a touché au moindre brin d'herbe dont la propriété soit incertaine, ou si vous faites abattre un arbre planté sur un fossé mitoyen : aussitôt procès dont le Juge saura faire son profit ; car il mangera en frais vos troupeaux, avant de prononcer que le terrein contesté vous appartienne ; (10) & la victoire vous coute si cher, que vous auriez mieux fait de laisser sur pied cet arbre, quelque pernicieux que fût son ombrage pour vos moissons.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Je ne vous parle point du raisin, des noix, des pommes, des agneaux & des brebis qui vous seront enlevés furtivement. Si quelque bœuf vous manque, jettez vos soupçons sur votre voisin ; car le bœuf n'est pas un animal vagabond qui aille au loin, & qui s'égare.

Que de jours désagréables vous passerez au milieu de ces débats ! (11) L'amitié par tout a des douceurs ; mais en campagne principalement, un bon ami est d'une ressource infinie ; il dissipe vos ennuis par les charmes de sa conversation ; on mange l'un chez l'autre alternativement, & l'on se donne réciproquement des avis & des secours. Si cet agrément vous manque, & que votre esprit pour délassement n'ait d'autre satisfaction que le chant des oiseaux, le silence des bois, ou la société de quelques domestiques stupides, vous abandonnerez bientôt vos foyers rustiques pour ceux de la ville. Cependant une campagne n'aime rien tant que l'œil du Maître, pourvû que l'Agriculture lui plaise,

& qu'une indolente volupté ne lui faſſe pas toujours rechercher l'ombrage des bois, ou la fraîcheur des fontaines.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

C'eſt pourquoi ne faites conſtruire de bâtimens qu'à proportion de vos facultés, & de l'importance de la terre. Vos premiers ſoins pourtant doivent être de planter des arbres ; vous penſerez enſuite à votre logement & aux étables.

Commencez par faire valoir toutes les parties de votre fond, négligées par votre prédéceſſeur : (12) car la terre, cette nourrice des hommes, eſt toujours dans la fleur d'une jeuneſſe brillante ; le tems ne prend rien ſur elle, & ne diminue point ſa fertilité ; un peu de culture la pare, & la maintient en vigueur. Pour nous, au contraire, dès que la vieilleſſe (maladie incurable) nous affaiſſe par ſon poids, nous n'allons qu'en empirant, & nos beaux ans n'ont point de retour.

Il faut épierrer vos champs, & en arracher les mauvaiſes herbes, la fougére & le jonc. Vous ferez mourir

Epierrer les champs.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

la fougére en ſemant des féves ; vous vous déferez des joncs & des mauvaiſes herbes en y faiſant paſſer la charrue ; pour les pierres, c'eſt avec la main qu'il faut s'en délivrer. On en fait enſuite un tas au milieu des champs, ou on les enfouit en terre. Cependant il arrive ſouvent qu'un champ dégarni de pierres trompe l'eſpérance du Laboureur ; ſoit que la terre, venant à ſe durcir après l'enlévement de ces pierres, diſtribue ſon ſuc aux plantes avec moins d'abondance ; ſoit que ces cailloux qui ſe rencontrent près des racines, les garantiſſent, par leur oppoſition, de la chaleur immodérée du ſoleil.

Si vos prairies, à cauſe de leur vieilleſſe, ou de la quantité de mouſſe qui les couvre, ne vous rapportent que de mauvais foin, chargez-les de cendre ou de fumier. L'effet de cette premiére opération eſt-il trop lent ? labourez vos prairies, ſemez-y du froment ; &, de peur qu'une fermentation trop forte ne nuiſe aux premiéres moiſſons, vous diminuerez ce grand feu en ſemant des grains

mélangés qui produiſent beaucoup d'herbes, ou des féves qui pouſſent en peu de tems, ou des navets qui prennent beaucoup de ſubſtance.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Votre terre eſt-elle trop chargée de bois ? faites-en abattre une certaine quantité ; & qu'au lieu de gland l'on voye des épis dans vos champs : car le terrein d'une forêt exploitée, eſt très-propre à donner du bled. Mais ſi le bois manque ſur votre terre, vous y planterez des chênes, du plâne & des ormeaux, que pourront voir pluſieurs générations; vous remplacerez les oliviers, qu'un vent de midi aura renverſés, & vous ne ſouffrirez pas que des arbres ſans rapport, ou qui ont dégénéré, & qui ne donnent que de méchant fruit, occupent un pouce de votre terrein ; il faut y mettre la hache ſans miſéricorde, ou bien après les avoir élagués, il faut les greffer, & les contraindre à vous donner de meilleur fruit.

Au cas que votre terre ne s'imbibe pas de toutes les eaux qu'elle reçoit, & que ces eaux croupiſſantes dans

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

vos champs faſſent mourir vos moiſſons, faute d'une pente qui les faſſe écouler vers la riviére la plus prochaine : voici le reméde ; ouvrez de larges foſſés qui traverſent cette plaine marécageuſe ; quand vous rencontrerez un fond ſabloneux, conſtruiſez (13) une raye couverte, & à chaque extrémité de cette raye élevez avec des pierres une eſpéce de petit pont, afin qu'aucun obſtacle n'arrête l'écoulement de l'eau des deux côtés.

Ah ! ſi vous aviez un marais à deſſécher pour en faire ſortir un champ, qui n'eût point encore vû le jour, avec quelle uſure cette terre nourrie d'un limon gras, & repoſée depuis un tems immémorial, ne vous dédommageroit-elle pas de vos travaux & de vos ſemences ? Il eſt une plaine aux environs de Beziers, où le Laboureur proméne aujourd'hui la charrue, & qui n'étoit autrefois ſillonnée que par les vaiſſeaux. Les (14) Romains, maîtres alors d'une grande partie du monde, eurent la conſtance d'ouvrir un chemin à tra-

vers une longue montagne, pour l'écoulement des eaux du marais, afin de ne rien perdre de ce terrein qu'ils croyoient le meilleur de tout l'univers. Ouvrage sans doute digne de leur grandeur, & dont profitérent les siécles suivans.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Le passage qu'on avoit pratiqué pour l'écoulement des eaux de ce marais, n'étoit plus connu de nos jours ; mais on retrouva la route qu'elles avoient tenu, (15) lorsqu'on perça la même montagne à l'occasion du fameux canal, qui fait aujourd'hui la jonction des deux mers. (16) Alors cet ancien monument de la grandeur Romaine, parut en opposition avec l'entreprise des François. Rome sembloit réclamer la supériorité sur nous, du moins à l'égard de cet ouvrage ; mais si elle triompha des difficultés à force de bras & de constance, elle ne sut conduire à la mer par ce chemin, que les grenouilles du marais avec ses eaux : la France, au contraire, entretient sur les deux mers un commerce considérable depuis qu'elle a

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

su ouvrir sous la terre même un ample passage à ses vaisseaux : tantôt ils craignent le sort d'Icare, & croyent voguer au milieu des airs, tant le lit du canal est élevé, & tantôt ils descendent si bas qu'ils croyent cingler sur l'Acheron dans l'Empire des morts ; mais un instant après qu'ils ont traversé cette mer souterraine, à force de rames, & qu'ils découvrent les hautes tours de Beziers, & les agréables campagnes d'alentour, lieux fortunés qu'éclaire le soleil de ses rayons les plus éclatans, ils se croyent transportés au milieu des Champs Elisées.

Mais malgré la beauté du ciel & les dehors enchantés de Beziers, on est plutôt saisi de crainte qu'affecté d'un sentiment de plaisir ; car les eaux qui se précipitent de la montagne font un si horrible fracas, qu'on croit entendre ces torrens fougueux des Alpes, qui grossis par les pluies, roulent impétueusement leurs flots parmi des rochers déserts. Les vaisseaux se voyent au bord d'un précipice, & sont frappés d'une

d'une horreur subite au bruit formidable que font les eaux par leur chûte. Cependant, au moyen des ouvrages immenses & des écluses qui retiennent les eaux, & les mettent successivement au niveau, les vaisseaux chargés descendent avec une merveilleuse facilité de ces lieux souvent escarpés, que les chévres même ne franchissoient ci-devant qu'avec peine.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

(17) Ce monument est votre ouvrage, fameux Riquet; c'est à vous que Beziers, où vous prîtes naissance, est redevable de sa fortune & de sa réputation : c'est à vous que la France doit la merveille qui l'honore le plus & l'enrichit davantage. Alcide, en applanissant des montagnes, en détournant le cours des fleuves, s'est acquis l'immortalité. Vos travaux ont surpassé ceux d'Hercule, en nous procurant la communication des deux mers, par un canal d'une immense étendue, & le chef-d'œuvre d'un génie supérieur. Ah! si le spectacle des choses d'ici bas vous touche encore, daignez du haut des

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

cieux considérer votre ouvrage : à moins que, sur notre planéte, vous n'aimiez mieux envisager cet aimable enfant, issu du sang des Lamoignons par sa mere. Que de rares exemples de vertu il trouvera dans sa famille ! soit qu'il suive les nobles traces de son pere ou de son oncle, soit que le casque de Mars ou le mortier de Thémis couvre un jour son illustre tête.

Les eaux.

Si vos champs arides manquent de fontaines & d'eaux, & que vous apperceviez les indices ordinaires qui dénotent les sources, creusez la terre, & donnez la liberté à ces eaux renfermées qui ne demandent qu'à voir le jour. Mais dans la crainte que ces indices, quelquefois douteux, ne vous trompent, étendez-vous à terre, & regardez l'orient au lever du soleil. Si vous voyez se lever au-dessus d'un champ un petit nuage, ou quelques légéres vapeurs, fouillez cet endroit, vous y trouverez de l'eau. De plus, si vous y voyez de la mousse & de la sariette sauvage, plantes qui se plaisent

toutes les deux dans les terreins humides, & que vous apperceviez des essains de moucherons voltiger au-dessus en forme de tourbillon : si les joncs, les saules, le pouliot sauvage, & tous les arbrisseaux qui croissent aux environs des fontaines & des rivières, y abondent, ce sont autant de signes évidens qu'il y a des sources cachées en cet endroit.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

C'est par ces indices, (18) & non par l'intelligence de la baguette divinatoire, que découvrent des sources ces gens qui, après avoir jugé à l'œil qu'il y avoit de l'eau en quelqu'endroit, vont publier qu'ils doivent cette découverte à une baguette miraculeuse. Comme si les eaux, qui coulent dans des lieux souterreins, avoient la vertu de faire incliner une branche de coudrier, tandis qu'un fleuve profond & rapide n'a pas le même pouvoir.

C'est ainsi que les Augures à Rome, feignant de mesurer le ciel (19) avec des baguettes courbes, & considérant le vol des oiseaux, leur attribuoient les prédictions qu'ils fai-

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

soient, quoiqu'ils ne les dussent qu'à leurs lumiéres ; parce que le peuple croyoit plus au vol des oiseaux qu'aux conseils d'un esprit éclairé.

Un jour un de ces imposteurs qui cherchent les sources & les trésors, vantant son art devant moi, & même étant sur le point de duper une troupe d'idiots auxquels l'espérance d'une fortune rapide donnoit de la foi ; je feignis d'admirer comme eux son talent, & je cachai sous un buisson devant l'assemblée la même piéce de monnoie qu'il disoit y avoir trouvée. Mais comme je voulois prouver que cette baguette s'inclinoit à la volonté de celui qui la tenoit, & non par elle-même, je profitai d'un moment où ce fourbe avoit les yeux tournés d'un autre côté, & je repris sans être apperçu la piéce de monnoie. Un moment après cet homme prend la baguette, & la fait mouvoir entre ses doigts qui paroissent immobiles ; d'où il conclut que sa baguette ne s'incline que par la seule vertu de l'or caché qui attire tout à lui. Mais, m'écriai-je, il n'y

a point là d'or caché. On reconnut la fourberie de l'impoſteur, & l'on en rit beaucoup. Il ſe trahit lui-même par ſa fuite & ſa honte : cependant il continue encore l'exercice de ſa baguette, qui lui fait effectivement trouver de l'or chez les dupes.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Si quelqu'un de ceux qui ont beſoin d'eau, n'ajoute pas foi aux différens indices que j'ai donnés, qu'il ouvre la terre, & qu'après avoir creuſé une eſpéce de puits, il mette au fond des lampes allumées, des floccons de laine, des briques qui n'ayent pas encore été cuites, des vaſes renverſés, & qu'il ferme cette petite foſſe avec pluſieurs ais de bois. Trouve-t-il après la nuit les lampes éteintes, les vaſes mouillés & dégoutans, la laine humectée, les briques détrempées & fendues par l'humidité ? Qu'il cherche de l'eau dans cet endroit ; & s'il lui reſte encore quelque doute, qu'il y apporte des charbons allumés : alors s'il voit que la terre exhale une épaiſſe vapeur, c'eſt une preuve qu'il y a des ſources en ce terrein ; à moins que les eaux

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

qui y séjournent ne proviennent des pluies de l'hiver.

Que l'on considére ensuite la qualité de la terre. Celle qui est chargée de craye fournit peu d'eau, & encore est-elle désagréable ; une terre noire donne de meilleure eau, mais en petite quantité ; la terre remplie de gravier n'a qu'un filet d'eau, mais supérieure aux autres par sa douceur. Il ne faut pas compter sur celle qui coule parmi des cailloux rougeâtres, elle s'échappe par des conduits inconnus, & trompe nos espérances. L'eau qui passe sur un fond de sable argenté qui la purifie, est plus saine & plus abondante que les autres. Les meilleures ont leur source au pied d'une colline, & celles qui sont pesantes se trouvent dans les terres grasses : mais les plus abondantes, ainsi que les fleuves les plus rapides, viennent des montagnes les plus élevées. (20) Soit que les eaux de pluie & celles de neige fondue, soient forcées d'aller se réunir dans de vastes souterreins, d'où, comme d'un réservoir général, dérivent les sources

& les fleuves ; soit que les eaux de l'Océan, qui, comme une ceinture, entourent notre globe, aillent se décharger par des conduits cachés sous la terre, & même sous le fond de la mer, que l'eau presse l'eau, que chaque flot en pousse un autre, & que par des routes inconnues l'eau s'éléve jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, de la même façon que monte la liqueur le long d'un linge ou d'un morceau d'étoffe, ou comme des eaux renfermées à leur chute dans des canaux de plomb, s'élancent du bassin par un jet aussi haut que la colline d'où elles partent a d'élévation, & frappent les airs avec impétuosité.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Ou, comme l'esprit de vin, des fleurs & des plantes, exalté par la chaleur du feu, se condense, s'attache au chapiteau de la cucurbite, & distille goute à goute, de même le feu qui échauffe les entrailles de la terre, fait fermenter les eaux qu'elle contient comme si elle étoit une vaste montagne creusée en forme de vase d'airain, & les fait s'élever en va-

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

peurs humides : auſſitôt qu'elles ont atteint les froides concavités d'une montagne, elles ſe condenſent, & forment une légére roſée. Les pierres & toutes les autres matiéres d'alentour, ſont imbibées de ces particules d'eau, d'où peu à peu naît un ruiſſeau, qui, pénétrant inſenſiblement à travers les montagnes & les veines de la terre, ſuit la route la plus inclinée, & ſe répand dans les champs qui ſont au-deſſous.

La chaleur de la terre, qui garantit les plantes des rigueurs du froid quand elles ſont couvertes de neige, & les tourbillons de feu qui, par une éruption ſubite, s'échappent du mont Etna, embraſent l'air au loin, & ſément la déſolation & l'effroi dans les plaines de la Sicile, prouvent que les entrailles de la terre ſont autant de fourneaux ardens. Joignez à ces preuves les fontaines minérales, les différens bains d'eau chaude, dont la terre eſt le foyer ; ajoutez que c'eſt par ſa chaleur que ſe forment l'or & les autres métaux, ouvrages que jamais les hommes ne

pourront imiter. Le sein de la terre renferme tant de chaleur, que ceux qui travaillent aux mines s'imaginent habiter déja l'empire de Pluton ; l'activité des feux qu'elle contient est si puissante, qu'ils l'ébranlent jusques dans ses fondemens, & renversent les montagnes.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

C'est à l'imitation des volcans que nous avons imaginé nos foudres militaires : leur flamme terrible est un funeste présent de la terre, & non pas le larcin de quelque impie Prométhée.

Le feu qu'enferme la terre se décéle par l'effervescence même des eaux de l'Océan ; & depuis peu dans les Indes il est sorti de la mer une isle qui s'étoit détachée du sein de la terre. L'apparition en fut signalée par un bruit épouvantable, & par une grêle de pierres énormes lancées du fond des eaux. Les ondes bouillonnantes de la mer en jettérent au loin d'épaisses fumées ; & les curieux qui, pour comprendre ce phénoméne, voulurent aller voir cette partie de la mer devenue tout à coup solide,

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

ne ſentirent, hélas ! que trop les effets de ces feux ſouterreins : eux & leurs vaiſſeaux en furent auſſitôt conſumés.

L'immenſe quantité d'eau renfermée dans le creux des montagnes, eſt depuis la naiſſance du monde dans une continuelle fermentation qu'excitent les feux concentrés de la terre. Des vapeurs légéres montent juſqu'au ſommet des montagnes, d'où retombant par goutes, elles forment un ruiſſeau qui, prenant ſon cours par les champs les plus en pente, va rendre à la mer les eaux qu'il tenoit d'elle. C'eſt par cette raiſon que l'eau qui a ſa ſource au haut d'une montagne, eſt plus légére & plus ſaine, parce que ſes particules ne ſont compoſées que de vapeurs déliées, & que paſſant à travers le ſable, qui pour elle eſt une ſorte de tamis, elle y dépoſe toutes les immondices dont ſont chargées les eaux de pluye. Car quoique celles-ci s'exhalent auſſi en vapeurs par la force du ſoleil qui les pompe, elles conſervent toujours le goût déſagréable qu'elles ont con-

tracté dans la terre, en s'imprégnant des différens sels des plantes ; & lorsqu'on a préféré pour la provision d'un vaisseau l'eau de citerne à celle de source, elle est si corrompue en pleine mer, que les nautonniers, quelque ardente que soit leur soif, ne sauroient en boire.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Réfléchissez long-tems où vous jetterez les fondemens de votre maison, afin qu'elle soit commode, saine, & placée dans une situation agréable. Que l'art & la dépense n'en fassent pas tout l'ornement: qu'elle plaise aussi par le délicieux ombrage de ses bois, & par le doux murmure d'un ruisseau qui, serpentant au milieu des prairies, conserve à peu de frais les agrémens de votre campagne.

Fuyez le voisinage des torrens & des grands chemins, de peur que vos champs trop exposés ne soient ravagés par une inondation, ou pillés par des voleurs. Il est à propos de vous éloigner aussi des tristes marais, dont les exhalaisons pestiférées enfantent les maladies, gâtent les grains & les fruits qu'on veut garder pour

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

l'hiver, & rouillent même les uſtenciles de campagne après un certain tems. Ces marais produiſent des brouillards qui font mourir les moiſſons ; leur vaſe croupiſſante donne l'être à des légions d'inſectes qui vous déchirent le viſage avec leurs trompes : enfin le limon des marais engendre des milliers de grenouilles, nation ennemie du repos & du ſommeil, & qui (21) ſemble par ſes coaſſemens répéter les anciennes injures des payſans de Lycie.

Que votre maiſon ne ſoit pas enterrée dans des vallées ſombres. J'aimerois mieux, ſuivant la coutume de nos ancêtres, & ſelon l'uſage des aigles, loger mes pénates ſur la cime d'une montagne, quand ils devroient être le jouet de tous les vents, que de me voir pendant l'hiver environné de brouillards au pied d'une colline, & étouffé dans l'été par les ſouffles brulans de la canicule, ſans reſpirer l'haleine d'aucun zéphir.

Vous ne choiſirez donc point un lieu bas expoſé à être noyé par les pluyes de l'hiver, ni trop élevé, &

en butte aux fureurs des vents du midi, ni escarpé de maniére à ressentir l'incommodité des ravines. Mais au cas que vous preniez un terrein dans un vallon, choisissez-le de façon qu'il y ait de l'air. Si vous vous placez sur le haut d'une montagne, qu'il y en ait une plus haute qui vous serve d'abri contre les vents. Enfin si vous vous logez dans la plaine, qu'elle ait une pente qui puisse donner l'écoulement aux eaux de pluye.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Lorsqu'un fond de terre est gras, qu'il est un peu élevé, avec une pente insensible vers le midi, & qu'un agréable ruisseau coule aux environs; c'est une excellente situation pour une maison de campagne: construisez-y votre demeure, vos celliers, des étables, & tracez-y le plan de tous vos bâtimens. Mais, de peur que par trop de précipitation vous ne fassiez en bâtissant quelque faute essentielle, laissez ce plan d'ouvrage soumis, pendant toute une année, à l'examen d'un censeur rigide, qui puisse avec vous en juger sainement.

Il ne convient pas d'avoir une

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

petite maiſon quand les terres ſont conſidérables, ni un grand château quand le fond de terre eſt de peu de valeur : que l'édifice réponde à l'étendue de vos domaines. Il eſt moins flateur de faire des entrepriſes hardies, qu'il n'eſt glorieux de les finir : plus on a mis de faſte en commençant un édifice, plus il eſt honteux de le laiſſer imparfait. Pour être logé au large à votre maiſon de campagne, & faire avancer l'ouvrage, ſans jetter l'or à pleines mains, faites uſage des matériaux qui ſont ſur votre fond. La terre vous fournit les pierres pour la conſtruction des murs ; la charpente ſe fera des arbres de votre bois, ainſi que les ouvrages de menuiſerie ; vous y trouverez auſſi tous les fagots & tous le bois taillis dont vous aurez beſoin pour cuire la brique & la chaux. Tirez le ſable de votre terre, ou faites-le amener dans des charrettes, après l'avoir pris à la riviére la plus proche. Mais vous tiendrez tout cela prêt avant que vos murs ſortent de terre.

Que vos bœufs pendant la ſaiſon

morte de l'hiver, vous aménent les pierres : que la hache jette à bas plusieurs planes de votre bois, des chênes énormes par leur grosseur, des sapins qui durent long-tems dans un lieu sec, des frênes sauvages remarquables par leur hauteur, & (22) des hêtres que l'assemblage le plus fort n'empêche pas de travailler. Mais vous ne ferez abattre le peuplier qu'au commencement du décours de la lune ; &, lorsque cet arbre sera entamé jusqu'au cœur, laissez-le quelque tems menacer de sa chûte, afin que sa séve âcre & corrosive ayant eu le tems de couler, le bois puisse durer plus long-tems.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Si le pays trop gras ne fournit pas de pierres propres à la construction, faites cuire des briques d'argile détrempée dans une grande quantité d'eau. Quand elles ont été façonnées dans des moules de bois de chêne, on les fait sécher sur une aire bien unie. Qu'on ne travaille à cet ouvrage qu'après l'été jusqu'à la fin de l'automne, ou qu'après l'hiver, lors-

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

que le printems & les zéphirs rendent la saison plus douce. Le soleil en hiver n'a pas assez de force pour sécher la brique, elle ne conserveroit pas sa premiére forme sans s'étendre ; & pendant les grandes chaleurs elle se fend au soleil.

Faites chauffer votre four à chaux pendant trois ou quatre jours sans interruption, jusqu'à ce que la pierre se fende aux extrêmités, & qu'on ne voye plus dans l'obscurité s'élever de longs traits de flamme & de fumée.

On fait cuire au four différentes pierres de chaux, selon les différens usages auxquels on veut les employer. Il faut qu'elles soient molles pour des enduits de muraille, & dures pour les autres ouvrages de maçonnerie. Le meilleur sable est celui qui fait du bruit sous les doigts en le maniant, & qui ne laisse ni tache, ni crasse sur un linge blanc, quand on l'a secoué.

Dès que vous aurez rassemblé les matériaux nécessaires, vous jetterez les fondemens de votre maison, pourvû

vû que ce ne soit pas sur des ruines de vieux bâtimens. Mais si, après avoir creusé bien avant, le terrein n'est pas encore solide, contentez-vous d'une profondeur égale à l'élévation de la quatriéme partie du mur que vous voulez construire. Alors vous pourrez enfoncer des pilotis, sur lesquels vous poserez vos prémiéres pierres de fondation.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Que votre maison regarde directement le midi, afin que le soleil plus élevé pendant l'été, & n'entrant que très-peu par les fenêtres, n'échauffe pas trop votre appartement, & que plus abbaissé vers la terre pendant l'hiver, lorsqu'il retourne au tropique du capricorne, il puisse pénétrer chez vous, & vous réjouir par la douceur de ses regards.

On est aujourd'hui dans l'usage de donner tant de jour aux maisons de ville & de campagne, de faire des fenêtres si larges, si élevées, & en si grande quantité, qu'on diroit que ce ne sont que des colonnes, & non des murs, qui soutiennent les toits. On jureroit que les hommes à

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

préſent, ſe croyant ſuffiſamment à l'abri des injures de l'air entre des murs de verre, ne ſont plus ſenſibles à la rigueur du froid, aux vents pernicieux du midi, ni aux ardeurs de la canicule : car la chaleur pénétre bien plus aiſément par de larges croiſées ; & lorqu'en hiver les aquilons ſont déchaînés, de foibles rideaux de toile, mis au-devant des fenêtres, ne ſuffiſent pas pour garantir d'un froid piquant. Mais pour augmenter le plaiſir de la vûe, & faire paroître une maiſon plus riante au-dehors, on aime mieux ſouffrir au-dedans, & acheter même à grand prix ſon incommodité. C'eſt ainſi que le François eſclave de l'uſage, lui ſacrifie la raiſon ; &, ſi la mode le vouloit, (23) il échangeroit l'or & l'argent avec de vil papier, & donneroit pour de mépriſables effets une monnoye qui a une valeur intrinſéque.

Qu'on ſuive la mode à la bonne heure dans les bâtimens qu'on éléve à la ville, parce que le vent n'y ſouffle pas comme en plein champ ; mais

à la campagne, tenez-vous en à l'ancienne pratique de vos ayeux, & ne donnez entrée à l'air par vos fenêtres que le moins que vous pourrez. N'ayez point pour objet, lorsque vous bâtissez, d'étaler tous vos meubles par une longue enfilade d'appartemens; mais que les issues en soient aisées, & distribuées de façon que vous n'ayez point d'inquiétude de vos hôtes, & que vous puissiez dormir en sûreté.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Dès que la maison destinée à vous loger sera achevée, faites construire séparément les bâtimens nécessaires pour conserver les grains & les autres fruits de la terre, dans la crainte de choquer les yeux des femmes, qui aiment en tout la décence, & qui seroient dégoutées de voir sans cesse les ustenciles de campagne, les chiens, & même les riches productions de la campagne. Vous choisirez pour vos celliers les endroits les plus frais; pour serrer votre huile, le lieu le plus exposé au soleil; & ne mettrez que dans un endroit bien sec, & sur des planches garnies de paille, les

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

fruits mûrs réservés pour l'hiver, tels que les pommes & les poires. Pour chasser le froid & l'humidité, placez de tems en tems dans votre fruiterie des charbons allumés ; car les vents du nord rident les fruits, & ceux du midi les gâtent. Visitez souvent votre fruit, & ne manquez pas d'enlever celui qui se ressentira de l'humidité, dans la crainte qu'elle ne se communique de l'un à l'autre, & que la contagion ne devienne générale sur les planches.

Que les vents du nord donnent de l'air à vos greniers ; mais préservez-les de ceux du midi dont les aîles humides endommagent les grains. (24) Les Languedociens bâtissent leurs greniers au milieu du chemin devant la porte de leur maison ; ils sont ainsi à l'abri de la pluye, qui pénétre tout, & de l'action de l'air qui fait impression sur tous les corps.

Quand les charensons sont entrés dans un tas de bled, ils n'en occupent d'abord que la partie supérieure ; mais tout le tas bientôt sera insulté de ces insectes, si vous vannez dans votre grenier ce grain qui est déja en partie rongé.

Donnez au fermier une maiſon vaſte, au berger une petite cabane, & au bouvier la ſienne. Ne laiſſez point entrer les eaux de pluye dans l'étable ; elles détruiſent les murs, amolliſſent & corrompent la corne du pied des animaux, & leur occaſionnent toutes ſortes de maladies. Qu'on n'ait point à craindre le feu d'aucune lampe ſuſpendue en l'air, ou attachée aux murs de l'étable. Le four où la fermiére fait cuire ſon pain, doit en être éloigné, de peur que les ſoliveaux de l'étable, échauffés par le feu du four, ne s'enflamment à la moindre étincelle, & ne cauſent un incendie général.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Le Laboureur aime ſur-tout une cuiſine ſpacieuſe, où tous ſes gens raſſemblés puiſſent ſe chauffer auprès d'un bon feu, ſe délaſſer des fatigues du jour, ſans que le travail ordinaire des ſoirées en ſoit interrompu : car le fermier ne permet pas pendant l'hiver qu'on travaille le jour à des ouvrages qu'on peut faire la nuit.

La cuiſine.

Après le repas, viennent s'aſſeoir autour du foyer le laboureur remar-

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

quable par sa grande taille, le conducteur des chévres hideux par ses vétemens, le pasteur des brebis, (25) le nerveux fossoyeur, & le dur bouvier. S'il est resté quelques olives plus tenaces que les autres aux branches d'olivier qu'ils ont rompues, ils s'occupent à les chercher & à les cueillir, à nétoyer les toisons des brebis, à fendre l'osier, qu'ils rendent souple dans de l'eau chaude, à préparer les échalas pour la vigne, ou à construire des corbeilles avec de l'osier. Et jamais les jeunes villageoises n'ont tant de plaisir à manier leurs fuseaux que dans ces agréables momens : car, tandis que le fermier fait sa ronde avec une lumiére, & qu'il va compter les brebis au bercail, les enfans n'étant plus retenus alors par la préfence du pere, une des filles agace, par ses propositions tendres, l'idiot Ménalque, qu'elle feint d'aimer. Elle flate ce pauvre garçon par des déclarations malignes & simulées, afin qu'à son tour il s'explique, & que son gosier rauque exprime son amour par une chanson.

Bientôt il s'applaudit de ſon chant, tient à grand honneur les éclats de rire de l'aſſemblée ; & dans le raviſſement où il eſt des railleries qu'il excite, il ne s'apperçoit pas que (26) la ruſée Theſtilis ſe moque de lui, & lui noircit le viſage. C'eſt ainſi qu'à la campagne comme à la ville, l'on trouve des originaux faits pour l'amuſement d'autrui. On peut impunément les piquer comme on feroit des bœufs avec l'aiguillon ; loin de s'en fâcher, ils témoignent eux-mêmes leur ſatisfaction par leur gayeté.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Qu'au hangard ſous lequel le laboureur, pendant les pluyes d'hiver, met à couvert ſes voitures, & répare ſa charrue & ſes charrettes, il n'y ait que des poteaux pour le ſoutenir, au lieu de porte.

Si le chemin qui conduit à votre campagne eſt bien fréquenté, il convient que ſur la route on établiſſe une hôtellerie pour les voyageurs. Mais faites-vous un devoir de donner le couvert aux pauvres dans votre maiſon. C'eſt du nom d'hoſpice qu'autrefois les Anciens compoſé-

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

rent celui de Jupiter hoſpitalier, pere des dieux & des hommes. Ils ne purent voir ſans pitié leurs ſemblables paſſer les nuits à la belle étoile, tandis que les plus vils animaux avoient un gîte pour s'y repoſer, & ils exercérent réguliérement l'hoſpitalité. Cependant ils ne ſavoient point, dans ces tems infortunés, que Dieu ſe cache ſouvent ſous les vêtemens du pauvre, & que toutes les pieuſes libéralités ſont écrites au ciel.

Que l'aire ne ſoit pas trop éloignée, afin que ſi quelque nuage trompeur vient tout à coup à ſe réſoudre en pluye, la proximité de la maiſon vous donne la facilité de ſauver plus promptement vos gerbes mal battues. Choiſiſſez pour votre aire un lieu un peu plus élevé, & dégarni d'arbres, afin qu'elle ſoit plus expoſée à l'air & au vent qui la nettoyent. Il faut l'applanir avec un grand cylindre, ou bien (27) la paver; c'eſt un ouvrage dont on ne voit pas la fin : au lieu qu'une aire ſans pavé obéit à la longue aux coups du fléau, retient

retient les grains dans ſes gerſures, ou les ſalit en ſe pulvériſant.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Ayez deux petits réſervoirs d'eau, un qui ne ſerve qu'à rouir le chanvre, & l'autre dont l'eau pure & claire invite les troupeaux à s'y déſaltérer. Que toutes les immondices de la maiſon & de l'étable ; que les feuilles dont les vents ont dépouillé les forêts, & qui couvrent la terre en hiver ; que le limon, ſi la riviére en a laiſſé dans quelque débordement, ſoient portés dans une foſſe à couvert, & loin de la maiſon. Par ce moyen le ſuc du fumier ſe conſerve, & ne s'évapore point ; cette eau ſale fait mourir toutes les graines mauvaiſes, & vos moiſſons ne ſont point mélangées d'herbes inutiles.

Que vos vergers & votre parterre ſoient à la proximité de la maiſon, ainſi que tout ce qui plait à la vûe, ou qui pourroit provoquer au larcin. Ayez du côté du nord un bois qui vous pare du vent & du froid ; que ſon ombrage en été vous rende toute la fraîcheur dont il vous garan-

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

tissoit l'hiver, & qu'utile dans ces deux saisons il tempére, & le grand froid, & les âpres chaleurs. Placez vos légumes dans des vallons humides, & vos oliviers sur des collines; que dans la plaine on voye flotter vos épis ondoyans, ou l'herbe de quelques vastes prairies; que vos vignes au-delà parent un agréable côteau, & qu'autant que la vûe peut s'étendre, elles fixent les yeux de toute part. Comptez les arpens que vous avez en prairies, en terres labourées, en olivets & en vignobles, par l'ouvrage & le revenu. Comparez le profit avec la peine, & faites moins d'état du nombre des denrées que du produit de la vente.

La terre que vous avez destinée au labourage, comme la plus digne des soins de Cérès, demande le retour perpétuel des mêmes travaux: elle réclame, après la récolte, une partie de ses largesses pour les semences; mais elle manque souvent à ses engagemens, soit que l'année trop séche ou trop pluvieuse ait été nuisible aux moissons, soit que le

champ ſtérile par lui-même n'ait pas fourni la ſubſtance néceſſaire aux épis, ſoit qu'ils ayent été renverſés par la grêle, ou qu'ils ne portent que peu de grains.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

La dépenſe qu'on eſt obligé de faire pour l'entretien d'une vigne, en conſomme quelquefois les revenus ; la récolte des olives eſt auſſi bien caſuelle, & quoiqu'elles ſe conſervent en bon état avec peu de culture, les fortes gelées & les grandes chaleurs les empêchent de venir à maturité ; les premiéres pluyes du printems en font mourir la fleur, & en jonchent la terre.

Les prairies ne vous donnent point ces inquiétudes ; elles ne courent preſque aucun riſque, & toutes les pluyes leur ſont propres, ſoit que les vents du nord ou du midi les aménent. Le froid ni la chaleur ne leur cauſent point de dommage, pourvû que quelques ruiſſeaux viennent les rafraîchir pour éteindre leur ardeur : d'ailleurs elles n'attendent preſque rien de votre travail, & dès qu'une fois l'herbe a pouſſé, elles

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

vous donnent leurs richeſſes, ſans vous cauſer d'embarras. L'inſatiable Fermier en retire différens ſervices : elles maintiennent les beſtiaux en ſanté, leur donnent du foin pour l'hiver, & des pâturages pour le reſte de l'année. Quelque riante que ſoit une campagne, une prairie en augmente l'agrément, ſoit que l'on voye les pleurs de l'aurore briller comme des diamans ſur des brins d'herbe entremélés de fleurs rouges, ſoit que l'herbe panchée preſque à terre ſemble demander à être foulée, & paroiſſe vous offrir un lit de repos, ſoit que l'on regarde un ruiſſeau qui conduit par différens canaux vient la déſaltérer, ſoit qu'elle reverdiſſe ſans ceſſe pour donner de nouvelles récoltes, qui ne coutent point de nouvelles ſemences.

C'eſt pourquoi, ſi le niveau de votre prairie n'eſt pas trop en pente, & ne laiſſe pas les eaux s'écouler trop précipitamment ; ſi elle ne boit pas auſſi trop promptement l'eau qu'elle reçoit, à l'imitation du ſable qui eſt ſans conſiſtance ; enfin ſi les

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

pluyes n'y séjournent pas comme en un lac, semez-y, quelque vaste qu'elle soit, de la luzerne, & toutes les autres plantes qu'aiment le plus les bestiaux ; pratiquez-y plusieurs rigoles pour donner passage aux ruisseaux, à moins que la terre, par son humidité naturelle, ne produise un tendre gazon, sans avoir besoin d'être arrosée.

Mais, dira-t-on, quelle sorte de biens faut-il préférer ? les oliviers, les prairies ou les vignes. Suivez l'ancien usage des Laboureurs du lieu ; car toute espéce de terre n'est pas propre à toute sorte de productions. (28) La Garonne qui baigne à sa source un pays dont les habitans creusent le sein des montagnes, & manient avec des tenailles de grosses masses de fer, voit à quelque distance les pâturages les plus gras, & les Fermiers s'occupent à faire d'excellens fromages, ou à planter des arbres fruitiers. Peu après les champs qu'elle arrose présentent à son admiration les plus belles moissons, & ses bords charmans sont ensuite ta-

piſſés de pampres & de vignes.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Dans quelque ſituation que vous vous trouviez, & quel que ſoit l'héritage que vous ont laiſſé vos peres, que la hache cruelle ne touche qu'en partie à vos anciens bois. (29) Voyez combien les Anglois ont à ſouffrir du froid, avec leur charbon de terre qu'ils brulent au lieu de bois, & combien ils pâtiſſent en reſpirant la fumée de ce charbon; puiſqu'ils ſont obligés de venir à Montpellier pour changer d'air, & y rétablir leurs poumons deſſéchés.

Ville célébre, conſtruiſez de nouveaux murs qui vous donnent une plus vaſte étendue; ornez vos fauxbourgs des plus beaux édifices, & renfermez dans votre enceinte des jardins ſpacieux qu'on pourroit admirer même à Verſailles; afin que toute la France, qui bientôt manquant de bois, n'aura que du charbon de terre à mettre en ſes foyers, vienne un jour participer à la bonté de votre air, pour rétablir ſa ſanté: car bientôt elle reſſentira les mêmes maux que les Anglois, pour avoir

trop reſpiré la fumée pernicieuſe de ce charbon ; à moins que les Maîtres des Eaux & Forêts ne préviennent ce malheur.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Prenez dans vos bois celui qui vous eſt néceſſaire pour la réparation de votre maiſon, pour votre chauffage, pour la charrue, & la conſtruction de vos vaiſſeaux ; mais conſervez à votre poſtérité les forêts que vous tenez de vos ancêtres.

(30) Nous vous pleurons encore, bois charmant, chênes reſpectables par vos années, dont l'ombrage épais calmoit nos peines, nous délaſſoit de nos travaux, & faiſoit près de Toulouſe l'ornement de notre maiſon de plaiſance. Ce n'eſt qu'avec douleur que nous montrons aujourd'hui aux étrangers qui nous viennent voir, ces lieux fortunés contigus à la maiſon que vous décoriez autrefois, & qui maintenant ſont hériſſés d'épines & de buiſſons.

Regrets ſur l'exploitation des bois que l'on a faite à la maiſon de campagne des Jéſuites de Toulouſe.

Que ceux qui liront mes vers, permettent ces regrets, hélas ! trop légitimes à un Poëte amateur de la campagne, & qu'on nous laiſſe au

Précautions pour l'achat d'une Terre.

moins la consolation de nous rappeller la mémoire de ces bois, puisque les destins jaloux n'ont pas voulu qu'ils fissent plus long-tems nos plaisirs. Je me les représente toujours, & je crois voir encore mes chers confreres prendre le frais sous leur verd feuillage. J'y vois les uns dans les retraites les plus sombres, méditer profondément sur la loi du Créateur, & sur ses divines largesses; d'autres récitent les saintes priéres auxquelles leur sacré ministére les oblige chaque jour: ceux-là couchés sous un arbre touffu, goutent le plaisir du repos; ceux-ci répondent au ramage des oiseaux par les airs qu'ils chantent, ou qu'ils répétent sur un tendre chalumeau; d'autres enfin, pour compenser les veilles qu'ils ont données à l'étude, se livrent aux douceurs du sommeil.

Description du jeu de mail.

Là plusieurs s'amusent à jouer au mail. On choisit pour ce jeu un endroit dégarni d'arbres, autour duquel il y en ait seulement pour donner de l'ombre.

L'aire bien sablée, & fermée tout

à l'entour par des planches de bois, préſente quatre allées. Il y a un anneau de fer au milieu du jeu, à travers lequel, ſi on a l'adreſſe de faire paſſer ſans ſupercherie un petit globe de buis, ou de le lancer au-delà du but, après lui avoir fait parcourir les quatre allées, on eſt proclamé vainqueur par les ſpectateurs qui ſont aſſis ſur des ſiéges élevés.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Ceux qui ont envie d'entrer en lice pour diſputer le prix, ſe préſentent armés de bâtons ferrés, & font réſonner les bois des coups vigoureux dont ils frappent le petit globe. C'eſt ainſi que, fatiguant leur corps à ce rude exercice, ils donnent du relâche à leur eſprit.

Là j'en vois d'autres occupés à la lecture. Quoique les bois ſemblent deſtinés à la récréation, Apollon n'inſpire en aucun endroit avec autant de chaleur : c'eſt dans le ſilence des bois, & ſous leur ombrage, que ceux qui ont le don de la parole apprennent à dévoiler au peuple les vérités les plus ſublimes, & à frapper de la foudre évangélique les cœurs les plus endurcis.

Mention des confreres de l'Auteur.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

C'eſt-là, cher Cleric, que je vous ai vû tout couvert des lauriers, que vous aviez déja cueillis ſur le Parnaſſe, donner l'eſſor à votre génie fertile, & mettre au jour des vers que Toulouſe admirant toujours ne peut récompenſer aujourd'hui que par ſes louanges. (31) Vous avez été couronné tant de fois, que ſes largeſſes ſont épuiſées; auſſi vous a-t-elle aſſocié aux Membres de ſon Académie pour y juger ceux qui étoient autrefois vos concurrens.

Le Pere Cleric.

Avec quelle avidité je prêtois l'oreille aux beaux vers que vous récitiez, ſoit qu'il vous plût de chauſſer le cothurne de Sophocle, ſoit que laiſſant le ton de Melpoméne, vous rendiſſiez en notre langue toute la fineſſe des plaiſanteries de Térence, ſoit que les flots de votre éloquence plus rapides qu'un torrent, coulaſſent de votre bouche toutes les fois que vous me répétiez les diſcours que vous deviez prononcer vers le milieu de l'automne. Tous les citoyens alors quittoient la campagne pour repeupler la ville, comme ſi le

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

talent de la parole, qu'ils vous avoient tant de fois reconnu, privoit de ſes charmes leur ſéjour champêtre.

Vous vous plaiſiez, je m'en ſouviens, à vous enfoncer dans le bois, ou à vous aſſeoir avec moi ſous un vieux châtaignier. Là ſe trouvoit une fontaine, dont l'eau pure & fidéle comme une glace repréſentoit ſi bien les fruits de cet arbre, ſes feuilles agitées par les zéphirs, & les oiſeaux légers qui voltigeoient de branche en branche, qu'on doutoit ſi tous ces objets n'étoient pas effectivement au fond de cette fontaine, ou ſi l'on voyoit paroître leur image ſur ſa ſurface.

C'eſt là qu'après vous avoir lû les premiers eſſais de ma Muſe, vous aviez la bonté de m'encourager & de m'aider de vos conſeils, en me déſignant les vers qu'il faloit refondre ou polir. Quoique votre nom n'ait beſoin que de vos vers, pour étendre au loin ſa réputation, je ſerois donc un ingrat ſi j'oublios de parler de vous dans cet Ouvrage,

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

que vous avez daigné corriger, & je n'entendrois guéres l'intérêt de mon amour-propre si je ne me glorifiois d'avoir été votre ami dès mes plus tendres années.

Le Pere Campistron.

C'est aussi dans ces lieux, cher Campistron, autre partie de moi-même, que vous travailliez à mériter les éloges du public, & cette réputation d'homme de génie, qui rend Toulouse si glorieuse de vous avoir pour citoyen; réputation qui entraîne le Sénat & le Peuple pour vous entendre, (32) soit que, digne émule de votre frere, vous vous distinguiez comme lui par des Tragédies, soit que vous tiriez des sons de la lyre ou du chalumeau, ou qu'également versé dans la langue Latine & la nôtre, vos discours se ressentent de la majesté Romaine, ou de l'aménité Françoise.

Be-

C'est dans ces bois, & pendant vos premiéres années que je vous eus pour disciple, cher Belot, vous qu'aujourd'hui je voudrois avoir pour maître. Dès le tems de vos études vous vous étiez fait un nom, &

vous paroiſſiez avoir tant d'aptitude pour tous les arts, qu'on ne pouvoit décider quelle carriére vous ſuivriez pour acquérir la plus grande célébrité : car, ſoit que les temples retentiſſent de vos diſcours évangéliques, ſoit que vous vouluſſiez effacer notre gloire en vous tournant du côté des Muſes, la ville ne vous applaudiſſoit pas moins, & paroiſſoit auſſi empreſſée de vous entendre que lorſque dans la chaire théologique, vos lumiéres diſſipent les ténébres de la foi, & que vous enſeignez cinq cens diſciples, qui prennent de vous des leçons de piété, moins encore dans vos diſcours que dans vos mœurs.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Agréables retraites, arbres toujours verds, ſous leſquels ſe ſont formés de ſi grands hommes, hélas ! qu'êtes-vous devenus ? De quels triſtes murmures ne retentît pas le Parnaſſe lorſqu'approcha l'heure d'abbattre ce bois chéri ! Mais que purent les tendres Elégies contre les coups de la hache inflexible ? Envain le célébre Mourgue en témoigna ſes regrets (33) par des vers auſſi touchans

Le P. Mourgue.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

que les accens d'Orphée : le tems heureux n'eſt plus où les chênes dociles à la voix des Poëtes, leur obéiſſoient. Toute la ſenſibilité de ceux-ci ſe réduiſit à pouſſer quelques gémiſſemens à chaque coup de coignée, comme pour implorer les ſecours des perſonnes qui, le plus ſouvent, avoient joui des charmes de leur ombrage. Nous accourons : & de même que ſur un champ de bataille, où giſſent impitoyablement les plus braves Capitaines, dont les illuſtres noms vont périr avec eux, on eſt ſecrettement ſaiſi de triſteſſe & d'horreur en conſidérant leur difformité, & leurs playes encore dégoutantes, qui offrent la plus affreuſe image; ainſi ſommes-nous tout enſemble frappés d'horreur & touchés de pitié en voyant ces arbres, autrefois majeſtueux, cruellement tranchés par le fer, triſtement étendus ſur la terre, & leur feuillage, & leurs rameaux honteuſement ſéparés de leurs troncs, ſécher par tas en différens endroits, en attendant qu'ils ſerviſſent de proye aux flammes dévorantes.

Hélas ! que la coupe de ce bois a ravi d'agrémens à notre maiſon de campagne, & qu'elle eſt aujourd'hui différente d'elle-même ! L'urgente néceſſité, qui, dans des tems malheureux, nous a conſeillé de l'abbattre, & d'employer à l'uſage de Bellone les délices de notre campagne, nous oblige encore aujourd'hui, par le même eſprit d'œconomie, ennemi de toute ſorte de luxe, de mettre à profit tous nos champs : la charrue vient, pour ainſi dire, juſqu'au pied de notre maiſon antique, pour en ſapper les tours & les murs, & l'on moiſſonne à préſent où l'on voyoit autrefois de belles avenues d'ormeaux réguliérement plantés. Nous payons bien cher maintenant le peu d'ombrage que nous avons pendant les chaleurs de l'été, par l'éloignement des lieux où il faut l'aller chercher.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

La longue allée qui ſépare nos vignes, & qui étoit autrefois garnie d'ormeaux plantés à égale diſtance, n'a plus qu'un gazon pour ornement, & pas un ſeul arbre pour abri. Si

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

quelque tronc, ou quelque mince arbuſte ſurvivant à ſa deſtinée, couvre encore le bord de cette allée, le ſouvenir, qu'à la vûe de ces débris on ſe rappelle du charmant ombrage qu'on avoit autrefois, rouvre notre ancienne playe. On n'élague plus chaque année le buis ni le poirier, on permet à leurs rameaux vagabonds de s'étendre à leur gré, & l'on a arraché les fleurs & les légumes de notre jardin, qui ne produit plus que de l'orge pour la nourriture des chevaux.

L'eau qui, autrefois reſſerrée dans des canaux, s'élançoit avec force dans les airs, & donnoit un ſpectacle de différens jets d'eau, rampe à ſon gré, & s'étend avec liberté dans la campagne. Jadis, miſe à la torture, pour ainſi dire, de différentes façons, elle jailliſſoit de la gueule d'un lion ou d'un monſtre marin; maintenant, tout à fait ruſtique, elle ne ſert qu'à arroſer de vils haricots, ou de miſérables choux: les lions & les veaux marins ſont remplis de toiles d'araignée, ou bien

les

les oiseaux vont y bâtir intérieurement leurs nids.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Il y avoit autrefois un grand bassin qui servoit de réservoir aux eaux de notre maison de campagne : une gondole nous portoit autour de nos prés fleuris, & nous nous amusions à présenter un apas aux avides poissons, ou à nous reposer sous quelque arbre touffu, pour gouter la fraîcheur de l'eau, & nous dérober aux ardeurs du soleil. Hélas ! puisje le croire ? cette gondole vendue avec le bois de chauffage, a eu le même sort, & a garni les foyers pour servir au feu d'aliment. La truite, ce charmant poisson qui nageoit vers la rive où nous venions ordinairement nous asseoir, & qui par le mouvement de ses yeux & de sa queue, sembloit mendier les petits morceaux de fruit & de pain dont nous faisions provision pour elle, a cédé le séjour de ces eaux, aujourd'hui dormantes & limoneuses, aux importunes grenouilles. L'habitation des paons est maintenant infectée par la mauvaise odeur des pou-

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

les qui y couchent ; les pigeons, amateurs des maisons de campagne propres & peignées, ont quitté tous à la fois leurs trois colombiers, qui, soutenus par des colonnes de marbre, servent à présent de retraite aux rats & au sinistre hibou.

Nous aurions nous-mêmes changé de maison, si la nôtre, quelque avilie qu'elle soit, n'étoit encore plus agréable que les autres maisons voisines : car, malgré les ravages qu'on y a faits, & sa rusticité actuelle, elle conserve toujours, en dépit de ses maîtres, une grande partie de son éclat, & plaira toujours par le soin que prend la nature de la dédommager de son ancienne décoration.

Ce sont de ces maisons négligées pour l'ornement, qu'il convient d'acheter, illustre Lamoignon, quand une heureuse situation est leur principal agrément, & quand des sources intarissables, jointes à la fertilité de la terre, en font la richesse.

Description du château de Baville.

Si quelqu'un est curieux de connoître tous les embellissemens que

l'art peut donner à des maisons, à des eaux, & à des jardins avantageusement situés, qu'il aille voir le château que vous avez fait construire sur la Terre de Coursón : qu'il examine la richesse du fond, la variété des fleurs, la fertilité des vergers, l'agrément des bois, les belles avenues, & la superbe architecture des bâtimens : & qu'il soit émerveillé de l'esprit d'ordre, d'invention & de détail qui a présidé à ces ouvrages, soit qu'au loin il admire l'ensemble de ce château, & que ses yeux se repaissent par avant-goût des charmes d'un beau lieu, soit qu'étant parvenu à la premiére entrée, & qu'indécis entre l'art & la nature, il arrête ses regards satisfaits tantôt sur le château même, tantôt sur les plaines qui sont à l'entour.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

On se plaît sur tout à regarder la statue de marbre qui représente, dirai-je votre auguste pere, ou celui du peuple : on ne peut s'empécher de contempler (34) ses traits avec une secrette vénération ; ces mêmes traits que Thémis, la plus

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

sûre protectrice des hommes, emprunta autrefois pour dicter des loix à ce Royaume.

(35) Comme votre éloquence avoit soutenu les prétentions de la Sculpture & de la Peinture, lorsque ces deux Arts fameux qui enseignent à rendre fidélement des figures sur le marbre, ou à les animer sur une toile avec un pinceau & des couleurs, demandérent à être maintenus dans les priviléges d'Arts libéraux; ils veulent aujourd'hui, par reconnoissance, transmettre votre image à la postérité. Mais vous, digne fils, quoique votre pere n'ait besoin, pour perpétuer son nom, que de sa propre renommée, plus durable que le marbre, vous désirez que cette marque de distinction soit plutôt accordée à ce grand Homme; afin que l'air majestueux du pere, & la piété filiale, soient à jamais conservés dans le même monument.

Que dirai-je des autres merveilles qui se présentent de toute part dans ce séjour enchanté? Soit qu'on aille sur les lieux les admirer, soit qu'on

s'arrête & qu'on les parcoure des yeux, la nature, pour ne point fatiguer la vûe en n'offrant qu'une perſpective vague & indéterminée, la fixe agréablement par de charmans côteaux qui régnent de toute part, & où l'on voit dans tout leur éclat les richeſſes de Bacchus & les tréſors de Cérès. Il ſemble que la terre ait raſſemblé, dans l'étendue du terrein que les yeux peuvent parcourir, toutes les productions qu'elle ne diſtribue au reſte de l'univers qu'avec la plus grande œconomie.

On ne voit point ailleurs dans les autres bâtimens autant de dignité ſans faſte, ni tant d'agrémens & d'élégance, avec ſi peu d'ornemens recherchés ; aucun bois ne fournit ailleurs un auſſi frais ombrage, ni d'auſſi délicieuſes retraites ; les arbres n'ont nulle part autant de grace & de fertilité, & ne ſont auſſi bien taillés ; jamais figues & poires en eſpalier n'ont tant fait de plaiſir : on ne voit point la même ſymétrie dans les autres parterres, ni d'auſſi beaux légumes dans aucun jardin ;

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

quoique pourtant, dans votre absence, les fleurs & les arbres se négligeant un peu, n'ayent pas leur grace ordinaire : car autant vous regrettez ces lieux, autant ils désirent votre retour. Qu'ils ayent du moins la consolation de posséder votre aimable fils de Courson, de le délasser de ses travaux, de rassasier leurs désirs en contemplant l'image du pere dans ce fils chéri, qui, presque votre égal, & votre concurrent en mérite, fait votre satisfaction en marchant dignement sur vos traces.

Pour vous, quelque agréable que soit le château de Baville, situé aux environs de Paris, perdez l'envie que vous avez de le revoir, & gardez-vous de dérober au Prince & au Peuple votre utile personne, dont les Dieux, pour gage de leur protection, leur ont fait présent. C'est un crime à tout homme chargé des intérêts publics, de bannir les soins, & de ne vivre que pour lui.

Fin du Livre premier.

REMARQUES

Sur le premier Livre.

LE Pere Vanniere rend compte des motifs qui ont déterminé sa Muse à choisir les Travaux champêtres, par préférence à d'autres sujets. Il invoque ensuite le vrai Dieu au lieu des divinités de la Fable, & fait l'exposition des matiéres qui doivent remplir les seize Chants de son Poëme. Il dédie son Ouvrage à M. de Lamoignon, alors Intendant du Languedoc, & passe aux précautions que l'on doit prendre dans l'achat d'un fond de Terre. Il parle de la situation des lieux, de la qualité de l'air & des eaux, des ornemens, des revenus, des bâtimens, des indices d'une bonne terre, de l'inconvénient qu'il y a d'avoir un mauvais voisin, & des réparations de la maison. L'Auteur détaille les premiers soins qu'on doit donner à la terre. Il faut épierrer les champs, renouveller l'engrais des prairies, planter des arbres, dessécher des marais. De-là il prend occasion de rappeller l'ouvrage qu'entreprirent autrefois les Romains, pour faciliter l'écoulement des eaux d'un marais à travers une montagne ; ce qui amène l'éloge du Canal de Languedoc, pour lequel le fameux Riquet fit percer la même montagne. Viennent ensuite les moyens de découvrir les sour-

ces, la réfutation de la baguette divinatoire, l'origine des fontaines, les feux souterreins. Les différentes situations pour une maison de campagne sont discutées, & l'Auteur dit un mot de tous les matériaux nécessaires à la construction, & de toutes les espéces de bâtimens qui concernent une maison rustique. Il fait ensuite la distribution du fond en prairies, en vignobles, en terres labourables, & en bois; ce qui lui donne lieu de parler de la maison de plaisance des Jésuites de Toulouse, de regretter ses bois de décoration qu'un intérêt domestique a fait abbattre, & de faire le portrait & l'éloge de quelques Jésuites qui se promenoient dans les allées de ce bois.

(1) [*Quoiqu'aujourd'hui l'on montre malignement au doigt ceux qui vous portent.*] Le nom de *Poëte* est aujourd'hui une dénomination injurieuse, on rougit de le porter : on ne dit de quelqu'un qu'il est Poëte, qu'avec l'air, le ton, & tous les accompagnemens de mépris qui dégradent le talent & la personne. On montre un Poëte comme un fou, on lui parle comme à une marote, & on ne le voit chez soi qu'à huis clos. Voici comme Madame Deshoulieres décrit le désagrément de cet état dans une de ses Epitres. Je n'en citerai qu'une partie.

A rêver dans un coin, on se trouve réduit ;
Ce n'est point un conte pour rire.
Dès que la renommée aura semé le bruit

Que

Que vous ſavez toucher la Lire,
Hommes, femmes, tout vous craindra,
Hommes, femmes, tout vous fuira;
Parce qu'ils ne ſauront en mille ans que vous dire.
Ils ont là-deſſus des travers
Qui ne peuvent ſouffrir d'excuſes :
Ils penſent, quand on a commerce avec les Muſes,
Qu'on ne ſait faire que des vers.

Et plus bas :

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée.
Le ſavoir nuit à tout, la mode en eſt paſſée;
On croit qu'un bel eſprit ne ſauroit être bon.

(2) [*Quoiqu'elles ne leur coutent rien.*] Il y a dans le texte : *auſint cuncta licet.* Cet endroit eſt imité d'Horace.

Pictoribus atque Poetis
Quidlibet audendi ſemper fuit aqua poteſtas. Art. Poet.

(3) [*Le travail ne coute point quand le ſujet plait.*] Horace dit auſſi, en parlant des joueurs de paume :

Molliter auſterum ſtudio fallente laborem. L. II. Sat. II.

(4) [*Le plaiſir & la nature me rendront Poëte, ſi je n'en ai pas le génie.*]

Si natura negat, facit indignàtio verſum. Juvenal.

(5) [*O vous! l'honneur & l'appui de votre Maiſon, Illuſtre Lamoignon.*] Nicolas de la

Moignon, Seigneur Comte de Launai Courſon, & auſſi Seigneur Marquis de la Mothe en Poitou, par érection du mois d'Octobre 1700, mais plus connu ſous le nom de Baſville, qui lui avoit été donné dans ſa jeuneſſe, étoit fils de Guillaume de Lamoignon, Premier Préſident au Parlement de Paris. Il fut pendant trente-trois ans Intendant en Languedoc, & mourut Conſeiller d'Etat ordinaire le 17 Mai 1724, ayant eu pour fils Urbain-Guillaume connu ſous le nom de Courſon, ſucceſſivement Intendant de Rouen & de Bordeaux, auſſi mort Conſeiller d'Etat ordinaire, & au Conſeil des Finances, le 12 Mars 1742. Celui-ci a été pere de Guillaume de Lamoignon de Montrevault, aujourd'hui l'un des Préſidens au Parlement de Paris.

(6) [*Quoique l'Héréſie.*] Il eſt ici queſtion des Proteſtans des Cevennes, qui s'étoient révoltés. Il y a eu auſſi dans les Cevennes des Fanatiques pendant la guerre de 1689, qui avoient été ſottement abuſés par de prétendues prophéties du Miniſtre Jurieu.

(7) [*Laiſſons à l'opulence ſes vaſtes domaines.*] Virgile, Géorg. Liv. II. a dit auſſi :

Laudate ingentia rura
Exiguum colito.

(8) [*Il faut connoître.*]

Chacun ſe dit ami ; mais ſou qui s'y repoſe :
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.

La Fontaine, Fable 77.

Plût-à-Dieu qu'on obſervât toujours la maxime de Vanniere ! on ne ſeroit pas ſi ſouvent victime de la méchanceté des faux amis, de leur indiſcrétion, ou du moins de leur imprudence. Eh ! qu'importe, dit quelque part M. de Fontenelle, qu'on ſoit bleſſé par un furieux ou par un étourdi ? on n'en eſt pas moins bleſſé. La Fontaine, dans ſa Fable de l'Ours & de l'Amateur des jardins, dit auſſi bien ſenſément :

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudroit un ſage ennemi.

(9) [*Et ſi quelque bête de votre troupeau.*] C'eſt ainſi que dans la Fable des animaux malades de la peſte, l'Aſne eſt condamné pour une légére peccadille.

L'Aſne vint à ſon tour, & dit j'ai ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avois nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le baudet :
Un Loup quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

(10) [*Et la victoire vous coute ſi cher.*]

Tout le monde ſait la Fable de l'Huitre & des Plaideurs : en voici ſeulement la morale.

Mettez ce qu'il en coure à plaider aujourd'hui,
Comptez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laiſſe aux Plaideurs que le ſac & les quilles.

(11) [*L'amitié par tout a des douceurs.*] Rien n'eſt ſi doux qu'un ami, quand il a de la candeur & de la diſcrétion : mais que ces qualités ſont rares !

Qu'un ami véritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur,
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.
La Fontaine, Fable des deux Amis.

Il n'eſt point de plaiſir égal à celui d'ouvrir ſon cœur à un ami ſûr, de dépoſer dans ſon ſein ſes plus cheres penſées, & de lui être attaché par le lien de l'honneur, de la vérité, du goût, & du plaiſir. C'eſt ainſi que le cœur de David, ſelon l'expreſſion d'un Auteur, s'étoit *interné* avec celui de Jonathas : *conglutinata erat anima David animæ Jonathæ.* Il y a dans la Henriade un morceau ſur l'amitié qui a bien de l'élévation.

Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes.
Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,

Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas.

Horace s'exprime avec tranſport, quand il décrit la rencontre qu'il fit à Sinueſſe de trois de ſes amis. Dieux! quels amis c'étoit! les trois plus grands génies, & les trois plus belles ames de Rome : Virgile, Plotius, Varius.

Poſtera lux oritur multò gratiſſima : namque
Plotius, & Varius Sinueſſæ, Virgiliuſque
Occurrunt, anima quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me ſit devinctior alter.
O qui complexus & gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jucundo ſanus amico.

(12) [*Car la terre, cette nourrice des hommes.*] Cet endroit eſt imité de Columelle : » La terre, dit-il, a reçu de l'Auteur de la nature une jeuneſſe éternelle ; elle a toujours enfanté & enfantera toujours, & il n'eſt pas à craindre qu'elle tombe dans la vieilleſſe & la caducité comme l'homme. « Lucrece n'eſt pas de cet avis dans ſon ſecond Livre : il penſe que la nature s'eſt uſée à force de produire ; que les animaux ſont beaucoup plus petits que dans le premier âge du monde, & que tout dépérit ſenſiblement. Cette opinion eſt fauſſe : la nature eſt la même ; & les animaux ſeroient auſſi robuſtes & auſſi grands qu'autrefois, s'ils vivoient à leur gré dans les bois. Voici les vers de Lucrece :

Jamque adeo fracta est atas effœtaque tellus,
Vix animalia parva creat quæ cuncta creavit
Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.

(13) [*Conſtruiſez une raye couverte.*] Cela s'appelle auſſi dans quelques endroits une *pierrée.* Voici comme les Auteurs qui ont écrit ſur le ménage de la campagne & la culture des terres, s'expliquent à cet égard. » On creuſe en terre une rigole profonde de » trois pieds, on en remplit la moitié de petits cailloux, & l'autre moitié avec une » partie de la terre qu'on a tirée de la rigole » même, & on l'égale au niveau du champ. » Quand on n'a ni pierres propres, ni gros » graviers pour garnir le fond de la rigole, » on y met des javelles de ſarment bien liées, » & aſſez groſſes pour la garnir à moitié, & » l'on jette des feuillages par deſſus. Aux » deux bouts de chaque raye on fait avec de » grandes pierres deux eſpéces de petit pont » pour ſoutenir les terres, & entretenir le » paſſage & l'écoulement des eaux. Par ce » moyen les terres humides ſe deſſéchent, & » deviennent très-bonnes & très-fertiles en » bled.

(14) [*Les Romains, maîtres alors d'une grande partie du monde.*] » Ils deſſéchérent » autrefois un marais aux environs de Be» ziers, près d'un village qu'on appelle Mon» tedi; & pour l'écoulement des eaux, per» cérent la même montagne que le célébre » Riquet, Auteur du Canal de Languedoc,

» & dont le nom ſera immortel, fit auſſi creu» ſer pour y pratiquer un paſſage aux bat» teaux « Ceci eſt tiré d'une note latine du Pere Vanniere.

(15) [*Lorqu'on perça la montagne à l'occaſion du fameux canal.*] Voyez le Dictionnaire de Moreri. Il a depuis ſon embouchure dans le port de Cette juſqu'à Toulouſe, plus de ſoixante-dix lieues de longueur. Il a fallu ſouvent le couder & le courber pour gagner le niveau autour des montagnes, l'affermir ſur des pilotis dans des terreins mouvans, l'appuyer ſur des ponts ou des arches de pierre dans les vallées, eſcarper ou abbattre certaines montagnes, en percer d'autres & les voûter pour le recevoir; on a excavé plus de deux millions de toiſes cubes de terre, & plus de cinq mille de rochers; on a conſtruit cent quatre écluſes pour élever ou deſcendre les barques, ſeize énormes chauſſées pour repouſſer les eaux incommodes, vingt-quatre épanchoirs pour lâcher les eaux du canal, quand on craint qu'il ne s'empliſſe de ſable ou de limon. On compte dans cet ouvrage plus de 140000 toiſes cubes de maçonnerie en pierres, à quoi il faut ajouter les jettées de 200 toiſes, & le mole de 500, qui couvrent à préſent le port de Cette.

(16) [*Alors cet ancien monument de la grandeur Romaine.*] Il y a dans le texte :

Priſcoſque labores
Oppoſuit noſtris Romana potentia cœptis.

Ce vers eſt bien majeſtueux, & donne une belle image de la grandeur Romaine : il ſemble qu'on voye le génie de Rome & celui de la France, rivaux l'un de l'autre, & ſurpris de leur rencontre, ſe diſputer la ſupériorité ſous la voûte de la montagne. Cette penſée feroit honneur même à Homere & à Virgile.

(17) [*Ce monument eſt votre ouvrage, fameux Riquet.*] La jonction des deux mers avoit toujours paru impoſſible ; parce qu'entre la Méditerranée & l'endroit où la Garonne commence à être navigable, il n'y avoit que quelques filets d'eau, & un intervalle de plus de quarante lieues. Cependant, quoique ce terrein fût immenſe, inégal, & fort élevé vers le milieu, au-deſſus du niveau de la mer, M. Riquet, de la ville de Beziers, eut aſſez de pénétration pour concevoir nettement le projet d'un canal où les barques franchiroient cette hauteur, & paſſeroient en montant & deſcendant de Toulouſe à la Méditerranée, & de la Méditerranée à Toulouſe. Il y a long-tems qu'on a propoſé de faire en Bretagne deux canaux également utiles, l'un qui joindroit la riviére de Rennes à celle de Dinan, & l'autre qui formeroit une communication entre la *Vilaine* & la riviére de Laval. Il réſulteroit de ces deux jonctions un commerce conſidérable qui enrichiroit pluſieurs villes, & ſur tout Rennes où le commerce eſt mort, & où l'habitant n'eſt pas dans l'aiſance. Je crois & l'on doit penſer que des motifs plauſibles ont empêché l'exécution

de cette entrepriſe : mais le zéle de M. le Duc d'Aiguillon, ainſi que des principaux chefs des Etats, pour les vrais intérêts de la Province, & le choix éclairé qu'on a fait de M. de la Bourdonnaye, pour remplir la place de Procureur Général Syndic, font eſpérer que ces canaux ſeront commencés & même achevés en peu de tems.

(18) [*Et non par l'intelligence de la baguette.*] On a découvert la fauſſeté des merveilles qu'on attribuoit à cette baguette ; on a démontré l'impoſſibilité de ſa prétendue action ſur les tréſors & ſur les ſources, & l'on en fait à préſent auſſi peu de cas que du petit bâton d'un joueur de gobelets.

(19) [*Avec des baguettes courbes.*] C'étoit un petit bâton recourbé par le haut en forme de croſſe, dont ſe ſervoient les Augures dans leurs fonctions, pour déſigner dans le ciel les quatre points principaux qui devoient ſervir à déterminer les bons ou les mauvais augures.

(20) [*Soit que les eaux de pluye.*] Le Pere Vanniere décrit ici différentes opinions ſur l'origine des fontaines, & paroit ſuivre celle de Deſcartes, qui croyoit que l'eau de la mer ſe répandoit ſous terre de tout côté, & que trouvant au pied des montagnes des ouvertures ſpacieuſes, & un dégré de chaleur capable de la faire monter en vapeurs, ſans élever avec elle les ſels que leur poids fait demeurer au fond, le haut des cavernes arrêtoit & épaiſſiſſoit cette vapeur, & en formoit des

ruiſſeaux, comme le couvercle d'un alambic réſout en eau la vapeur qui s'y attache.

Le Pere Rapin, qui a auſſi parlé de l'origine des fontaines, après avoir expoſé différens ſentimens, en adopte un contraire à celui du Pere Vanniere. Il croit que l'eau de la mer vient en droiture juſqu'aux fontaines, qu'elle dépoſe ſon ſel & ſes immondices en ſe filtrant à travers les terres, & qu'elle s'épure ainſi à force de paſſer au milieu des rochers & des ſables qu'elle rencontre.

Interior nam cum raro ſit corpore tellus,
Inque ſpecus altos imperfoſſoſque meatus
Interdùm deſcendat, & in loca concava ſidat
Unda maris, rara per curva foramina terræ
Perque ſinus ipſos furtivo lubrica lapſu
Paulatim inſinuat ſeſe, cæcumque per imos
Aut quærit calles iter, aut molitur eundo.
Atque ubicunque magis ruptæ ſe viſcera terræ
Diducunt crebroque patent adaperta meatu
Tum largus magis atque magis ſe fundit aquæ fons
Idcircò latices manant ex æquore ſalſo
Non ſalſi: nam cum multùm tellure ſub imâ
Multiplices ſe per ſalebras & acerba locorum
Perque cavos flexus & inæquales per arenas
Torſit agens maris unda, ſalis quæ craſſa marini
Materies hærebat aquæ purgatur: & omne
Ceu per cola means vitium detergitur undæ.

M. Pluche eſt d'un ſentiment contraire à toutes ces opinions, & ſoutient que les vapeurs de la mer ſont beaucoup plus que ſuffiſantes

pour fournir d'eau la surface de la terre & le lit des rivières ; que les pointes des montagnes sont destinées à arrêter les vapeurs de la mer qui flottent dans l'air ; que les espaces qui séparent ces pointes sont les bassins préparés pour recevoir les brouillards épaissis, & les nuées précipitées en pluye ; que leurs entrailles sont nos châteaux d'eaux ou nos réservoirs communs ; qu'enfin les ouvertures latérales par lesquelles les eaux coulent, sont placées à l'égard des plaines de façon que l'eau y puisse tomber, s'y répandre, & les fertiliser plutôt que de prendre sa route par dessous terre, & de regagner ainsi la mer, après avoir fait une circulation inutile. Le sentiment de M. Pluche est solidement prouvé & appuyé des observations de M. Mariote, qui a calculé combien il peut tomber de pouces d'eau sur la terre en un an.

(21) [*Semble par ses coassemens répéter les anciennes injures des paysans de Lycie.*] Les habitans de cette contrée furent changés en grenouilles, pour avoir accablé d'injures Latone, mere de Diane & d'Apollon qu'elle portoit encore dans son sein, & pour l'avoir empêchée de se désaltérer au bord du marais où ils étoient à couper des joncs. Ovide L. 6. Métamorphose 4. termine ainsi cette Fable :

Sed nunc quoque turpes
Litibus exercent linguas, pulsoque pudore
Quamvis sint sub aquâ, sub aquâ maledicere tentant :
Vox quoque jam rauca est, inflataque colla tumescunt :
Ipsaque dilatant patulos convitia rictus.

(22) [*Et des hêtres.*] Le Pere Vanniere a raiſon de parler ainſi du hêtre, parce que ce bois travaille tant qu'il dure, & tourmente continuellement les aſſemblages.

(23) [*Il échangeroit l'or & l'argent avec de vil papier.*] Il paroît que l'Auteur a ici en vûe les Billets de banque, qui ont fait tant de bien & tant de mal dans la France. L'inimitable Auteur des Lettres Perſanes a plaiſamment allégoriſé cette révolution dans les Finances. » Dans une iſle près des Orcades, il » naquit un enfant qui avoit pour pere Eole, » Dieu des Vents, & pour mere une Nimphe » de Calidonie. . . . Il apprit dans ſes voya- » ges que dans la Bétique l'or reluiſoit de » toute part : cela fit qu'il y précipita ſes pas. » Il y fut fort mal reçu de Saturne qui régnoit » pour lors. Mais ce Dieu ayant quitté la » terre, il s'aviſa d'aller dans tous les carre- » fours, où il crioit ſans ceſſe d'une voix » rauque : Peuples de Bétique, vous croyez » être riches parce que vous avez de l'or & » de l'argent; votre erreur me fait pitié. » Croyez-moi, quittez le pays des vils mé- » taux, venez dans l'Empire de l'Imagina- » tion, & je vous promets des richeſſes qui » vous étonneront vous-mêmes. Auſſitôt il » ouvrit une grande partie des outres qu'il » avoit apportées, & il diſtribua de ſa mar- » chandiſe à qui en voulut. Le lendemain il » revint, & s'écria : Peuples de Bétique, » voulez-vous être riches ? Imaginez-vous » que je le ſuis, & que vous l'êtes beaucoup

» aussi. Mettez-vous tous les matins dans l'es-
» prit que votre fortune a doublé pendant la
» nuit. Levez-vous ensuite ; &, si vous avez
» des créanciers, allez les payer de ce que
» vous aurez imaginé, & dites leur d'imagi-
» ner à leur tour. A quelques jours de là il
» revint encore, & dit : Peuples de Bétique,
» je vous avois conseillé d'imaginer, & je
» vois que vous ne le faites pas. Hé bien ! à
» présent je vous l'ordonne. J'apprens que
» quelques-uns de vous sont assez détestables
» pour conserver leur or & leur argent :
» encore passe pour l'argent. Mais pour de
» l'or ! .... Mais pour de l'or ! .... Oh !
» cela me met dans une indignation ! .....
» Je jure par mes outres sacrées, que s'ils ne
» viennent me l'apporter, je les punirai sévé-
» rement, &c. «

(24) [*Les Languedociens.*] Ces peuples s'appelloient anciennement *Tectosages*. C'étoient du tems des Gaulois les peuples qui habitoient une partie de la Gaule Celtique, entre les Pirenées & les Cevennes, & qui étoient si puissans & si nombreux, qu'il s'en détacha une colonie pour traverser la Gréce, alors triomphante. Ils furent s'établir au-delà de la Phrygie & de la Cappadoce, sans qu'aucun des peuples voisins osât les attaquer ni les inquiéter. Pline & Florus les appellent *Tholistobogi*.

(25) [*Le nerveux fossoyeur.*] Ce mot a deux significations ; il sert à désigner les gens qui ouvrent les fosses pour enterrer les morts,

ainſi que les ouvriers qui font des foſſés dans les campagnes pour l'écoulement des eaux. J'héſitois d'employer ce mot, dans la crainte que le Lecteur ne confondît ces deux ſortes d'ouvriers : mais on m'a dit que, pour exprimer ce dernier ſens, il n'y avoit point d'autre terme généralement connu en France. En Bretagne on appelle ces gens *Conroyeurs* ou *Lambalais*, parce qu'ils ſont preſque tous des environs de Lamballe, & la terre glaiſe dont ils ſe ſervent pour les foſſés ſe nomme *du conroi*. Mais ces termes ſont locaux, uſités ſeulement dans cette province, & ne s'entendroient point ailleurs.

(26) [*La rujée Theſtilis.*] Sous ce nom on comprend généralement toutes les villageoiſes. C'eſt auſſi dans un ſens générique que Virgile l'a employé. *Ecl.* 2.

Theſtilis & rapido feſſis meſſoribus æſtu
Allia ſerpillum quecherbas contundit olentes.

Théocrite, Idylle 2. donne ce nom à une empoiſonneuſe.

(27) [*La paver.*] Virgile ne conſeille pas de paver l'aire, mais de la pétrir en quelque ſorte, & de l'affermir avec de la terre viſqueuſe.

Area cum primis ingenti æquanda cylindro
Et vertenda manu & creta ſolidanda tenaci.

(28) [*La Garonne.*] Cette riviére a ſa

ource dans les Pirenées près de la Catalogne, traverſe le haut Languedoc & toute la Guyenne ; &, ayant reçu la Dordogne, elle prend le nom de Gironde ſous lequel elle ſe décharge dans la mer de Gaſcogne, près de la Tour de Cordouan. Il ya dans les Pirenées quantité de mines de fer ; c'eſt pour cela que le Pere Vanniere dit que les habitans manient avec des tenailles de groſſes maſſes de fer, parce que la plupart ſont forgerons. Il y a dans le texte *maſſas Chalybis.* Le mot Chalybs dont on ſe ſert pour exprimer l'acier ou le fer, dérive des Chalybes, peuples qui forgeoient beaucoup de fer, & qui ſelon Pline habitoient les bords du fleuve Thermodoon dans la Cappadoce ; mais qui, ſelon Juſtin & pluſieurs autres Auteurs, ſont les mêmes que les habitans des Pirenées. Virg. Georg. L. 1.

India mittit ebur, molles ſua thura ſabæi.
At Chalybes nudi ferrum.

Et dans un autre endroit il employe le mot *Chalybs* pour l'acier.

Vulnificuſque Chalybs vaſtâ fornace liqueſcit.

Le Poëte Flaccus *L.* 4. *Argonaut.* parle auſſi des Chalybes.

Non ità ſit metuenda tibi ſæviſſima quanquam
Gens Chalybum duris patiens cui cultus in arvis
Et tonat afflictâ ſemper domus ignea maſſâ.

Rouſſeau, dans ſa Cantate des Forges de Lemnos :

C'eſt ainſi que Vulcain, par l'Amour excité,
Armoit contre lui-même une épouſe volage,
Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage,
Arrive l'œil en feu, le bras enſanglanté.
Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous *Chalybes* aſſemblés ?
Eſt-ce pour amuſer des enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

(29) [*Voyez combien les Anglois ont à ſouffrir.*] Il en meurt beaucoup de la maladie de *conſomption*, que leur cauſe, dit-on, la fumée du charbon de terre. Quand ils ſont attaqués de cette maladie, ils ſont dans l'uſage de venir à Montpellier pour reſpirer un air plus pur. Le Pere Vanniere fait ſentir avec eſprit que les François ſeront bientôt dans le même cas ; à moins que les Grands-Maîtres des Eaux & Forêts ne prennent des précautions pour faire planter de nouveaux bois, ou pour empêcher la trop grande conſommation qui s'en fait. Il y a des gens qui ſoutiennent qu'avant ſoixante ans nous ne pourrons plus nous chauffer qu'avec du charbon de terre. Voici ce que diſent les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique au mot *Bois* : » Le bois de chauffage ne peut devenir extrêmement rare & » d'un grand prix, ſans chaſſer de la capitale » un grand nombre de ſes habitans. Or il eſt » conſtant que la capitale d'un royaume ne » peut être attaquée de cette maniére, ſans » que

» que le reſte du royaume s'en reſſente. Je
» ne prévois qu'un reméde à cet inconvé-
» nient ; & ce reméde eſt même de nature à
» prévenir le mal, ſi on l'employoit dès à
» préſent. Quand les forêts des environs de
» la ville furent épuiſées, il ſe trouva un hom-
» me qui entreprit d'y amener à peu de frais
» les bois des forêts éloignées, & il y réuſſit.
» Lorſque la négligence, dans laquelle on per-
» ſiſte, aura achevé de détruire les forêts
» éloignées, il eſt certain qu'on aura recours
» au charbon de terre ; & il eſt heureuſement
» démontré qu'on en trouve preſque par
» tout. Mais pourquoi n'en pas chercher, &
» ouvrir des carriéres dès aujourd'hui ? Pour-
» quoi ne pas interdire l'uſage du bois à tous
» les états & à toutes les profeſſions dans leſ-
» quels on peut aiſément s'en paſſer ? Car il
» en faudra venir là tôt ou tard ; & ſi l'on s'y
» prenoit plutôt, on donneroit le tems à nos
» forêts de ſe rétablir : & en prenant pour
» l'avenir d'autres précautions que celles
» qu'on a priſes pour le paſſé, nos forêts, mi-
» ſes une fois ſur un bon pied, pourroient
» fournir à tous nos beſoins, ſans que nous
» euſſions davantage à craindre qu'elles nous
» manquaſſent. Il me ſemble que les vûes que
» je propoſe ſont utiles : mais j'avoue qu'el-
» les ont un grand défaut ; celui de regarder
» plutôt l'intérêt de nos neveux que le nôtre,
» & nous vivons dans un ſiécle philoſophique
» où l'on fait tout pour ſoi, & rien pour la
» poſtérité.

(30) [*Nous vous pleurons encore, Bois charmant.*] L'Auteur exprime, avec une éloquente douleur, les regrets qu'il a d'avoir vû abbattre ce bois. La description qu'il en fait, ainsi que des autres agrémens de la maison de plaisance, lui tient lieu d'Episode pour terminer son premier Livre.

(31) [*Vous avez été couronné tant de fois.*] On reçoit à l'Académie de Toulouse ceux qui ont remporté trois prix. Le Pere Cleric avoit déja été couronné huit fois.

(32) [*Soit que digne émule de votre frere.*] Campistron a fait plusieurs Tragédies, mais très-peu de bonnes : il n'est resté au Théâtre François qu'une ou deux de ses piéces, encore les joue-t-on rarement. C'est le sort qu'ont les Tragédies de presque tous les Auteurs modernes; elles tombent dans l'oubli dès leur vivant.

(33) [*Par des vers aussi touchans que les accens d'Orphée.*] Tout le monde sait qu'Orphée descendit aux Enfers pour chercher sa femme Euridice, & que Pluton fut si charmé des sons de sa lire, qu'il lui permit d'emmener sa femme. Qu'il y a peu d'Orphées aujourd'hui à tous égards ! Voyez le bel Episode qui est à la fin du quatriéme Livre des Géorgiques.

(34) [*Ses traits avec une secrette vénération.*] Guillaume de Lamoignon fut, en qualité de Premier Président du Parlement de Paris, à la tête de la Commission nommée par le Roi pour la rédaction des Ordonnances.

(35) [*Comme votre éloquence.*] Vanobstal Sculpteur, ayant fait des bas-reliefs pour une Dame, & n'ayant demandé son payement qu'un an après avoir livré son ouvrage, on opposa au Sculpteur la prescription annale de la Coutume de Paris, qui rend la demande d'un Artisan nulle, s'il n'a fait des diligences dans l'année; le Sculpteur répondit que l'article de la Coutume étoit pour les Arts méchaniques : mais que la Peinture & la Sculpture sont des Arts libéraux. M. de Lamoignon plaida pour Vanobstal, & l'Académie fit imprimer son Plaidoyer. Elle fit plus : pour reconnoître le service que l'Orateur avoit rendu aux Arts, elle chargea M. Girardon de faire son buste, & M. Champagne de faire son portrait. M. le Brun fut engagé à solliciter M. de Lamoignon de souffrir cette marque de distinction; mais l'Orateur fut constant à la refuser, & tout ce qu'on put obtenir de lui fut que l'on feroit le buste & le portrait de M. le Premier Président son pere : ce qui fut exécuté. M. Clement, connu par beaucoup de devises & d'inscriptions estimées, fit celle-ci qui se lit au-dessous du buste.

Quod Artis immunitates apud amplissimum
Ordinem patrocinio præclarè defenderit,
Grati animi monimentum sibi nuncupatum
Optimo parenti consecrari maluerit.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE SECOND.

Choix des Domeſtiques, & leurs différentes fonctions dans la culture des terres.

Le laboureur.

JE VAIS maintenant enſeigner à bien choiſir les Domeſtiques ; & puiſque celui qui trace les ſillons les plus droits, eſt l'ouvrier qui laboure le plus utilement, ayez-en un ſur-tout d'une taille avantageuſe, qui, ſans être cruel, ne donne de la crainte à ſes bœufs que par ſon extérieur ; qu'il ait les bras nerveux, l'air formidable, & la main retenue ;

que content de les menacer, il n'augmente pas, à force de coups, la dureté de leur travail, mais qu'il les excite par des termes d'encouragement, & qu'il se fasse obéir par les éclats de sa voix, plus que par les coups d'aiguillon. Un grand corps, appuyé sur le manche de la charrue, fait des sillons bien plus profonds, & remue bien plus facilement les terres qu'une année de repos a durcies : comme sa taille lui permet de voir par dessus les bœufs, quoiqu'il marche derriére eux au milieu du terrein qu'on laboure, il a le coup d'œil juste à chaque extrémité du champ, & s'il y a quelque chose en terre qui résiste & mette les bœufs en danger de se démettre le cou, ou de briser leurs cornes, il fait faire adroitement à la charrue un petit circuit.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Qu'il connoisse la pratique de la campagne & les saisons propres au labourage. Il ne doit pas ouvrir la terre quand elle est trop dure, ni quand elle est abreuvée d'eau : car si on la remue quand elle est séche, ses sucs nourriciers s'évaporent,

CHOIX DES DOMESTIQUES.

* & ſi on rompt les guérêts lorſqu'elle eſt imbibée d'eau, il n'eſt plus poſſible de toute l'année de la diſpoſer à produire.

Quand une terre forte boit difficilement les eaux de pluie, on ne l'ouvre que lorſqu'elle eſt ſéche & vers la fin du printems, avant que les graines des mauvaiſes herbes qu'elle a produites ayent quitté la gouſſe & puiſſent en tombant nuire aux moiſſons. Mais peu de tems après on lui donne un autre labour qui croiſe les premiers ſillons.

On ne doit pas non plus ſur les coteaux tracer les ſillons d'une façon toute uniforme, mais il faut conduire les taureaux de haut en

* Il y a dans le texte :

Vertitur infractis *quæ tellus humida glebis.*

Ce mot *infractis* eſt pris dans un ſens affirmatif : ſens que Virgile lui a donné en différens endroits.

Turnus ut infractos adverſo marte Latinos. Æneid. l. 12.

. . . . . .

Nec Jovis imperio fatiſve infracta quieſcit. Æneid. l. 5.

bas & de bas en haut, de façon que la charrue suive une ligne diagonale en croisant les sillons.

DES DOMESTIQUES

Le pasteur.

Le laboureur & le berger tirent avantage mutuellement de leurs travaux : car quoiqu'ils tournent souvent leurs vues sur des objets différens, quoique le laboureur n'aime pas l'herbe dans un champ, que le pasteur la cherche, & qu'il fuye avec soin les lieux couverts de buissons & d'épines, il ne laisse pas d'y avoir du rapport entre leurs travaux malgré l'opposition apparente de leurs inclinations. L'un donne son travail à la terre, l'autre lui fournit le fumier de ses brebis. Les troupeaux rendent les champs fertiles, & ceux-ci nourrissent les troupeaux du plus tendre gazon. Les bestiaux qui manquent de pâturages, & les campagnes qui ne sont pas couvertes de troupeaux dépérissent bientôt.

(1) Les plus grands Généraux des Romains cultivoient eux-mêmes autrefois les champs qu'ils avoient conquis à la pointe de l'épée. Rome a souvent tiré de la charrue, des la-

CHOIX DES DOMESTIQUES.

boureurs pour les mettre à la tête de la République dans des tems orageux; & les troubles appaisés, ces grands hommes déposoient les faisceaux & retournoient à leurs champs : les taureaux au labourage obéissoient avec plus de joye à un maître dont les nations domptées avoient subi le joug. (2) La terre ouvroit son sein avec plus de plaisir à un soc chargé de lauriers, & surpassoit les vœux de ces laboureurs * conquérans.

Si cependant j'ouvre les livres sacrés & veux m'en rapporter aux anciennes histoires, on croyoit (3) qu'il étoit plus noble de garder les troupeaux de ses peres que de fatiguer la terre par des travaux pénibles pour mériter ses dons : car dans les premiers âges du monde, & dans les ** siécles d'or, la race auguste

* *Gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore.* Plin. l. 18. c. 3.

** On pourroit dire comme Ovide :

Aurea nunc verè sunt sæcula : plurimus auro
Venit honos : auro conciliatur amor. . . .

des

des Rois ne dédaignoit pas de porter la houlette en attendant le ſceptre : un Prince conduiſoit les troupeaux avec douceur pour apprendre à gouverner les peuples avec humanité, & à ne pas s'approprier leurs biens avec la cruauté de ces paſteurs qui tondent juſqu'au vif leurs brebis, mais à recevoir avec bonté le ſuperflu, à traire avec modération & non pas juſqu'au ſang.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Comme en ces tems la terre en friche n'étoit qu'une vaſte plaine, les paſteurs errant avec leurs troupeaux dans ces déſerts immenſes, & vivant dans l'oiſiveté ſous un ciel pur & ſerein, apprirent non ſeulement quel étoit l'art de conſerver les troupeaux, & quelles herbes leur étoient ſalutaires, ou pernicieuſes : mais leur eſprit fut curieux de pénétrer juſqu'aux régions céleſtes, (4) de connoître les phaſes & les éclipſes de la lune, & les différentes révolutions du ciel. Ils furent les premiers à obſerver le cours inſenſible des aſtres, à fixer les deux poles du monde & à lui donner un axe

CHOIX DES DOMESTIQUES.

sur lequel il tourne. Ils suivirent le soleil dans ses différentes maisons, ils compterent les signes du zodiaque & leur donnerent des noms différens, voulant que le bélier qu'on voit le premier à la tête des troupeaux fût aussi la premiére constellation, & (5) qu'il ramenât chaque année comme il ramene les brebis au bercail.

De plus les bergers furent les premiers à imiter le ramage des oiseaux par les chants mélodieux dont ils firent retentir les airs. Ils tirerent aussi des sons du chalumeau & convinrent d'en joindre plusieurs ensemble avec de la cire ou de la poix, de faire des paroles pour l'air qu'ils avoient composé & de les assujettir à une certaine mesure : (6) c'est encore du mode pastoral & des pipeaux rustiques que nous nous servons nous autres poëtes quand nous voulons chanter les doux loisirs de la vie champêtre, ou de chastes amours.

Mais hélas ; combien tout change avec le tems, ce sont aujourd'hui

de vils domeſtiques (7) qui font l'emploi d'Apollon & des Rois du premier âge ; c'eſt un homme ſtupide & groſſier qui conduit les troupeaux, tandis qu'autrefois ce ſoin n'étoit confié qu'à des enfans bien élevés & d'une condition libre.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Choiſiſſez parmi ces gens de néant quelqu'un qui ſoit honnête homme, dont l'humeur plaiſe davantage que la figure, qui ſache conduire & ſoigner les troupeaux dès ſes plus tendres années, qui n'ait pas reçu la même éducation qu'on donne aux enfans de la ville, & qui ne ſoit plus dans ſa premiére jeuneſſe ; que ſon âge pourtant ne touche pas à la caducité, dans la crainte. Que la difficulté de marcher ne le rende pareſſeux & ne le faſſe arrêter avec ſon troupeau dans les champs les plus proches, ou que couché ſur l'herbe tendre, il n'obſerve pas aſſez les mouvemens de ſes brebis : elles demandent que les yeux du paſteur ſoient toujours en ſentinelle, de peur que ſi quelqu'une d'elles s'arrête, ou devance le troupeau,

CHOIX DES DOMESTIQUES.

ou s'écarte dans la plaine, le loup qui eſt en embuſcade ne ſorte de ſa retraite, n'enleve cette brebis vagabonde, (8) & ne l'emmene toute tremblante dans le fort des bois. Alors il la charge ſur ſon cou, où il la tient avec ſes dents par l'oreille, & de ſa queue lui frappe le derriere & les flancs, lorſqu'elle réſiſte, tandis que par ſes triſtes bêlemens elle appelle envain le ſecours du berger trop éloigné pour la ſauver.

Le Chévrier.

Que celui qui conduit un troupeau de chévres à travers les rochers les plus eſcarpés, ait un tempérament à l'épreuve de la neige & des brouillards, & qu'il ait le courage de ſuivre ce sanimaux grimpans dans les endroits les plus rudes & les plus dangereux. L'air ſauvage de ces lieux rend farouches le caractére & la figure du chévrier, & lui fait perdre l'uſage de la langue; mais que ces conſidérations ne vous rebutent point, pourvû que vos chévres reviennent du pâturage avec beaucoup de lait.

Un fermier doit entendre la con-

CHOIX DES DOMESTIQUES.

duite des troupeaux & la pratique du labourage : ce ſont là les deux pivots de l'agriculture. Il doit proportionner les travaux ruſtiques, dont nous reprendrons le fil dans la ſuite, au génie & à la force de ceux qui le ſervent : car de même que les hommes différent entre eux pour la figure, & qu'aucun ne ſe reſſemble pour la force du corps ou les lumiéres de l'eſprit, de même à la campagne il y a différentes ſortes de culture ; celle-ci veut qu'on aſſocie l'art à la force, celle-là demande plus d'art que de vigueur : pour l'une il faut un homme de tête & d'expérience, l'autre n'a beſoin ſimplement que de gens robuſtes. Ne prenez point pour des ouvrages fatiguans de ces domeſtiques lâches dont la force eſt épuiſée en un inſtant, qui travaillent nonchalament à la terre, qui laiſſent toujours par adreſſe & ſupercherie quelques endroits en friche, qui ne creuſent jamais à la profondeur néceſſaire, mais qui ſe contentent de remuer la ſuperficie

de la terre avec l'inſtrument le plus léger.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Le Jardinier-potagiſte.

Les légumes demandent des jardiniers vigoureux & diligens qui connoiſſent les terreins propres à chaque eſpéce, ils doivent fatiguer ſans ceſſe un potager par leur travail, donner des attentions particuliéres aux jeunes plantes, étendre leurs précautions à l'avenir, ſoigner le fond du maître avec œconomie, s'attacher à faire venir du fruit plus qu'à ſe faire un nom par de frivoles curioſités.

Mais ſurtout gardez-vous de prendre à votre ſervice ces jardiniers préſomptueux qui ſe vantent d'avoir une nouvelle méthode, & (9) qui n'ont que du jargon ſans talens, qui n'approuvent rien de ce que les autres ont fait, qui changent & bouleverſent tout & réparent moins un jardin qu'ils ne le détruiſent, repaiſſant leur maître d'eſpérance ſans jamais couvrir ſa table d'un ſeul fruit.

Le Fermier.

Ainſi qu'à la guerre l'eſpoir & la victoire ne ſe rangent pas du par-

ti le plus nombreux & le plus vaillant, ſi le Général ſans expérience ne ſait pas conduire les troupes au combat ; de même à la campagne euſſiez-vous des légions d'hommes, vous ferez peu de progrès ſi le chef de la bande ne ſait pas faire valoir les bras & les forces dont il diſpoſe par des ordres donnés à propos. Sous un mauvais fermier vos champs deviennent maigres, vos bois ſont dégradés, vos taillis mal gouvernés : le troupeau & le berger lui même manquent de nourriture ; les taureaux ſans conducteur déſolent les moiſſons & foulent impunément l'herbe des prairies ; les champs ſont ouverts aux rapines, & celui qui doit veiller pour s'y oppoſer eſt le premier voleur, il s'approprie une partie de la cueillette des noix & des pommes, demande à ſon maître plus de grains qu'il n'en faut pour enſemencer la terre & en garde une partie, ne porte pas toute la récolte aux greniers & diminue les revenus par les faux frais : la vigne eſt hériſſée de

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Le mauvais Fermier.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

chardons & de mauvaiſes herbes ; le défaut d'arroſement fait mourir les jeunes arbres, & ce n'eſt qu'un bois ſec comme un échalas qui eſt ſur pied au lieu d'un plane qu'on croyoit avoir, ou bien c'eſt un arbre tout penché qui étend ſes rameaux juſqu'à terre & qui demeure contrefait, parce qu'on n'a pas eu le ſoin de le ſoutenir avec un appui dans ſes premiéres années, ou parce qu'il a été battu par les vents du midi : le fermier pareſſeux voit la tête de cet arbre courbée & ſes branches balayer la terre ſans daigner lui prêter ſecours, ni le ſoutenir avec un pieu qui mette ſa tige à l'abri des vents : ſous un pareil fermier, s'il l'eſt longtems, les fontaines mêmes courent riſque de perdre leurs eaux, les prairies deviennent ſtériles, les eaux entraînent la terre des collines ; & lorſque ce fermier a ruiné & mis en diſcrédit une ferme pendant quelques années, il vous laiſſe un procès à vuider pour tout payement.

Il arrive même ſouvent qu'un pre-

mier créancier peu complaisant touche l'argent qui devoit revenir au maître & dépouille le fermier de tout son bien par autorité de justice. Ce fermier négligent voit mettre à l'encan la récolte qu'il avoit gardée soigneusement pour l'hiver, ainsi que ses lits, ses vins, ses ustenciles de ménage, & tout ce qu'il avoit acheté de l'argent du créancier. On vend même jusqu'à ses voitures & ses bœufs qu'il voit tristement obéir à un autre maître : pénétré de douleur il retourne à sa maison aussi dégarnie de meubles qu'il est dépourvû d'argent, mais bientôt la faim importune l'en chasse & l'oblige d'aller servir après avoir été maître : exemple frappant pour les fermiers paresseux qui devroit leur apprendre à aimer le travail & à vivre d'œconomie.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Heureux les champs qu'un fermier connoît de longue main & qu'il cultive avec une nombreuse famille ! il croit jouir de son patrimoine lorsqu'il a eu ses ayeux pour prédécesseurs dans la même ferme.

Le bon Fermier.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Qu'il ne soit ni trop jeune ni trop vieux ; la jeunesse est inconsidérée, & la vieillesse trop lente : quoique l'agriculture exige la tête d'un vieillard & la main d'un jeune homme, cependant un maître qui a l'un ou l'autre de ces âges se fait obéir difficilement par ses domestiques, parce qu'ils trouvent que l'un ne sait pas commander, & que l'autre n'exécute pas ce qu'il commande : or l'exemple du maître fait plus d'effet que ses ordres, car en campagne si le domestique se croit plus habile que le fermier, les commandemens de celui-ci sont mal exécutés.

Devoirs du Fermier.

Un bon fermier se fait à lui-même un plan de vie & de travail, il dispose en sa tête & par ordre l'ouvrage de toute une année, & chaque soir il avertit les domestiques avant qu'ils aillent se repofer de ce qu'ils auront à faire le lendemain.

Il est toujours le dernier à se coucher, voit si les portes sont exactement fermées & peuvent résister aux entreprises des voleurs ; il visite les étables, examine s'il y a de la litiére fraîche sous les bes-

tiaux & si les rateliers sont assez garnis de foin pour les longues nuits d'hiver. Dès que le coq chante il se leve & n'entend pas que ses domestiques aillent lentement à l'ouvrage, mais qu'ils s'y présentent courageusement comme s'ils alloient au combat pour repousser l'ennemi; il a l'œil à tout, excite au travail, reprend vivement les ouvriers négligens, fait l'éloge de ceux qui sont habiles & vigoureux, diminue par quelque récit agréable le poids du travail, & ne voit qu'avec regret approcher la fin du jour & de l'ouvrage. S'il * s'apperçoit que les forces manquent à quelqu'un de ses gens, il s'empresse à lui donner du soulagement, & le renvoye au logis : car il vaut mieux laisser un domestique se reposer pendant quelques jours, que de l'exposer à une longue maladie, pour avoir négligé d'abord de le soigner. Un bon fermier n'use point de vilaine supercherie dans la préparation des mêts; il prétend que la nourriture soit pro-

CHOIX DES DOMESTIQUES.

* Voyez Columelle, liv. 1. c. 8.

Choix des Domestiques.

portionnée à la fatigue & au travail ; un intérêt sordide ne lui fait point mêler de l'eau avec le vin, ni donner du son paitri pour du pain ; il pense avec raison qu'il y auroit de l'inhumanité à refuser aux laboureurs les besoins de la vie, puisque la terre tient d'eux toutes ses richesses ; le fermier & les compagnons de ses travaux prennent les mêmes alimens, & le même vin coule indistinctement pour tous les convives. Souvent le maître, quoiqu'il n'ait pas besoin de conseil, fait des questions à ses domestiques sur la culture de la terre ou de la vigne, pour savoir lequel mérite le mieux sa confiance.

Caractére & mœurs du Fermier.

La douceur fait supporter le commandement. Un bon fermier s'emporte peu, & ne se permet les coups que rarement. * Il aime mieux par sa vigilance empêcher ses domestiques de tomber dans des fautes, que de les punir quand ils sont coupables. Il réprime quelques défauts par la crainte, mais la pureté de ses mœurs corrige davantage. Les rudes

* Voyez Columelle, liv. 12. ch. 1.

travaux auſquels il exerce ſon corps conſervent l'innocence de ſon ame. Les crimes ſéduiſans, ignorés ſous les toits ruſtiques, font bien plus de progrès dans les grandes villes, où régnent plus communément le repos & l'oiſiveté : (10) le travail, ce grand maître des mœurs, contient les gens de la campagne par d'honnêtes occupations ; le fermier donne l'exemple ; les domeſtiques, témoins de ſa conduite & compagnons de ſes travaux, imitent ſes actions, (11) bien loin d'être complices ou miniſtres de ſes paſſions, comme il arrive dans le ſéjour des villes.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

On ne reſte point dans l'inaction, quoique la pluye retienne à la maiſon les ouvriers. Le maître fait laver les tonneaux, balayer partout, & nétoyer les grains. On racommode les cordages, on enléve le fumier de l'étable, on prépare la charrue & les autres uſtenciles, & l'on fend du bois pour les cheminées.

Il n'y a point en campagne de devin qui détourne du travail par ſon verbiage, point de boutiques d'arti-

CHOIX DES DOMESTIQUES.

sans où l'on aille rire & entendre des contes, point de bouchon de taverne, comme en ville, qui tente les laboureurs : on ne s'occupe point à prendre des oiseaux au lacet ou à la glu, & l'on ne néglige pas le soin des moissons & des vignes, pour aller courir un liévre à la suite d'une meute.

Le fermier va rarement à la ville, à moins que le tems & ses affaires ne l'exigent ; c'est-à-dire, quand il s'agit de vendre utilement ses grains, ses brebis malades, les bœufs dont il ne peut plus tirer de service, & la toison de son troupeau ; ou lorsqu'il est question d'aller faire des emplettes pour garantir ses enfans des rigueurs de l'hiver, & habiller sa femme, non pas en étoffes de goût, mais de durée : car il est œconome, & craint sur tout la contagion de la ville pour le luxe, & les exemples qui peuvent corrompre les mœurs.

Luxe des villes.

Qu'il est indigné quand il voit la récolte de cent arpens suffire à peine pour la parure d'une femme mondaine ! Mais son indignation redouble,

quand il apperçoit des meres avec leurs filles, marcher dans la ville la gorge nue, la robe flotante & sans ceinture, avec d'énormes cercles, pour amplifier le contour de leurs juppes brillantes : ajustement imaginé par la licence, qui fait rougir la pudeur, & qu'il compare aux larges cerceaux dont il se sert pour relier ses tonneaux.

(12) Une seule de ces femmes ainsi parée, occupe toute une rue, & même un large carrefour. A peine peut-elle entrer dans sa maison, quoique les deux battans de la porte soient ouverts, à cause du circuit immense de sa robe tendue, qui ressemble aux voiles d'un navire enflées par les vents.

Si quelque histoire récente & scandaleuse court la ville, & deshonore des gens de la premiére distinction ; si d'illustres maris ont à rougir de quelques infidélités de leurs femmes, ou se plaignent qu'elles les ruinent au jeu ; ce fermier est tout étonné que ces Magistrats qui font observer les loix dans leur province, n'ayent

CHOIX DES DOMESTIQUES.

pas la même autorité chez eux ; & que le bien & la réputation d'un mari dépende d'une femme coquette. En campagne les loix du mariage ſont bien plus en vigueur : la femme obéit à ſon mari comme à ſon maître ; & ſi quelqu'une, oubliant la foi conjugale, a prêté l'oreille à la ſéduction, aucun procès intenté à cet égard ne rend public le deshonneur du mari ; (13) mais il ne tolére pas plus, quoique ſans éclat, les déſordres de ſa femme que les autres qui peuvent arriver chez lui, & il aimeroit mieux ſur le champ ſe venger par le bâton, que d'aller plaider éternellement pour faire rompre les nœuds d'un hymen infortuné. L'autorité des maris, qu'on traite à la ville de ruſticité parmi les gens polis, eſt à la campagne le gardien le plus ſûr de l'amour conjugal.

Ah ! de quels yeux regarderoit-il les femmes & les imbéciles maris de la ville, s'il voyoit dans des jours de réjouiſſance, ces déeſſes aſſiſes ſeules à table, les maris tête découverte, debout, autour d'elles, & la ſerviette

viette ſur le bras, tenir à grand honneur les plus viles fonctions de valet, & ne refuſer aucun des morceaux qu'elles leur donnent par deſſus l'épaule, & comme par compaſſion. C'eſt à ces repas que ſe nourrit l'orgueil des femmes ; c'eſt-là que les hommages rendus à leur beauté repaiſſent leur gloire ; & c'eſt d'après cette baſſeſſe indigne des hommes, (14) qu'elles les croyent nés uniquement pour les ſervir.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Quoique le fermier ne ſoit pas dans les rues à l'affût des nouvelles de la ville, & qu'il ne faſſe ordinairement de queſtions que ſur la valeur des bleds aux laboureurs que le marché a fait venir à la ville, il eſt bien aiſe pourtant d'entendre parler des ſuccès de la France dans la guerre préſente, afin de rapporter ces nouvelles aux curieux villageois de ſon canton. Enſuite il achette une meſure de ſel, un fer triangulaire encore informe pour battre le ſoc de ſa charrue, & le rendre plus tranchant ; il y joint de la poix ferme & en pain, des hoyaux, une faucille

Choix des Domestiques.

dont le dos est courbé en forme de croissant, & des marres pour essarter les épines & les buissons, des haches & des serpes pour émonder les arbres dont les branches s'étendent trop, & pour détacher de leur tronc les rameaux secs. Il n'achette rien de ce qui se trouve à la campagne, ni rien de ce qu'il peut faire; conséquemment point de corbeilles d'osier, point de fil de lin, ni de grosse toile de chanvre, point de sabots, il les fait lui-même grossiérement, enfin point de bottines de peau de chévre pour se garantir des ronces & des épines. Car c'est en vendant beaucoup qu'un fermier s'enrichit; & s'il achette, au contraire, il est bientôt ruiné.

Devoirs du Fermier à l'égard du Maître.

Comme il n'entend rien aux comptes, & ne sait point écrire, il apporte plus souvent à son maître l'argent dont il est convenu avec lui, ce qui vaut mieux que des volumes d'écriture. Aucun reproche secret ne le rend timide & tremblant à la vûe du maître, qui vient voir sa campagne. Au dedans tout est en régle, au dehors

tout eſt en bon état ; ſes bœufs & ſes troupeaux ne ſouffrent point de la faim ; il n'y a point de bornes déplacées, ni de nouveaux ſentiers dans les champs ; les prairies & le jardin ne dépériſſent point faute d'être arroſés, les moiſſons ont la plus belle apparence, les champs ſont fermés par de bonnes hayes, ou de larges foſſés : le fermier conduit ſon maître d'un bout de la ferme à l'autre ; il eſt enchanté des éloges qu'il lui donne, & de voir que le voiſin ne blâme point ſa conduite ni ſes travaux, & n'accuſe point les ſiens de vol clandeſtin. Il ne cultive pas ſes champs avec moins de ſoin, quoique la guerre, ou quelque procès fâcheux, force le maître d'être abſent. Ce n'eſt pas ſa préſence auſſi qui lui donne plus d'émulation ; ſon devoir fait ſon unique régle dans tous les tems. Mais intérieurement il eſt au déſeſpoir quand il voit le fils diſſiper le bien du pere dans ſon abſence, & introduire dans la maiſon de campagne une troupe d'amis libertins, qui font main baſſe ſur tout ce qui s'y préſente. Auſſi le

CHOIX DES DOMESTIQUES.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

fermier, s'il craignoit que l'ennemi dût venir le mettre à contribution, ne cacheroit pas plus soigneusement ses denrées.

Ainsi jadis, lorsqu'après avoir échappé à mille dangers, Ulisse déguisé en vieillard, arriva au port d'Ithaque, & entra dans sa Cour comme étranger, examinant secrettement tout ce qui se passoit sans être connu de personne; ainsi, dis-je, un de ses sujets, qu'on appelloit Eumée, voyant les désordres de la Cour, & demandant son maître aux dieux, s'occupoit dans ses tristes regrets à labourer ses champs, gémissoit amérement de ce que les amans de Pénélope, plus parasites que galans, vivoient des troupeaux d'Ulisse, & souffroit de voir les terres de ce Prince fertiles pour d'autres que pour lui.

Un bon fermier se pourvoit de tout, fait peu de demandes à ses voisins, de peur qu'à leur tour ils ne l'importunent; il évite d'entrer dans les affaires d'autrui, ne croit à lui que ce qu'il tient de son maître, dé-

teſte les larcins, conſerve ſon bien avec tout le ſoin imaginable, & n'eſt point tenté de celui des autres. On eſt ſi perſuadé dans le village de ſon exacte probité, qu'on le choiſit pour juge dans les plus grands démêlés, & qu'il termine les procès, ſans être au fait des loix.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

(15) Le laboureur eſt le plus heureux des hommes, & doit chérir ſon état. Retiré dans une campagne obſcure, & accoutumé à vivre de peu, il ſait borner ſes déſirs. Il chaſſe loin de lui les chagrins dévorans, ainſi que les vaines eſpérances; l'ambition ne le tourmente point; il ſe met peu en peine de donner la loi ailleurs que dans ſon champ & dans ſes vergers. Il n'eſt point brulé de la ſoif inquiéte des richeſſes, pour être plus pauvre au milieu des monceaux d'or, incapables de le raſſaſier. Il préfére à l'étude & au ſavoir faſtueux, l'art de bien vivre, de gouverner ſes troupeaux, de connoître les aſtres favorables à la terre, la nature des vents, & les tems propres pour la moiſſon. A l'abri des traits de l'envie, une

CHOIX DES DOMESTIQUES.

jalousie secrette ne le consume pas : on ne le voit point, porté sur le vent de la faveur, monter au faîte des honneurs pour en tomber avec éclat, & donner un triste exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Il ne redoute ni les procès douteux, ni les décisions d'un Juge sévére, ni les fureurs de l'implacable vengeance. Il ne craint personne, & ne se craint point lui-même. Ses joies ne sont point suivies de l'affreuse tristesse, ni ses repas du triste dégoût. Occupé sans relâche des travaux de la campagne, tantôt il ensemence sa terre, & tantôt il en recueille les présens dûs à ses peines. C'est par là qu'il acquiert cette santé vigoureuse, qui brave la goute, & tous les autres maux que la voluptueuse indolence traîne à sa suite. (16) C'est ainsi que son appétit, aiguisé par le travail, trouve les mêts dont il se nourrit plus agréables. (17) Sans autre lit que la terre, il goûte les douceurs du sommeil ; de ce sommeil fugitif que le riche, couché sur l'or & sur la pourpre, appelle vainement, tandis

CHOIX DES DOMESTIQUES.

que les chagrins qui l'assiégent veillent toute la nuit près de lui. Vaut-il mieux, au mépris des loix de la nature, parcourir sur un fragile vaisseau les mers que Dieu a séparées du continent, confier sa vie & sa fortune à l'inconstance des vents, vivre tour à tour dans des climats divers, comme les oiseaux de passage, & dévouer son ame au vil intérêt ? Celui qui habite les villes est-il plus heureux, lui qui se tourmente pour se faire un nom, qui assiége sans cesse les portes des Grands, qui flate jusqu'à leurs domestiques, qui, par un indigne esclavage, achette un poste avantageux, qui veut parvenir aux honneurs par la voie la plus honteuse, & qui, toujours occupé de services frivoles, passe réellement sa vie à ne rien faire ? Est-il plus doux de vendre ses clameurs au Barreau, & d'y défendre d'une même voix le crime & l'innocence, ou d'être assis à un ennuyeux Tribunal, d'y exercer le pénible emploi de Juge, & de négliger ses propres affaires pour

CHOIX DES DOMESTIQUES.

celles des autres ? * Vaudroit-il mieux, par une cruelle complaisance, prêter son argent à usure, & exercer un métier odieux à ceux même qu'il soulage ? Enfin est-il plus glorieux de suivre le parti des armes, de vivre de meurtres, de rapines, de sang & de larmes, que des dépouilles qu'on peut enlever à la terre sans crime & sans violence ?

(18) Heureux les laboureurs, s'écrie le Poëte de Mantoue, s'ils connoissoient le bonheur de leur condition ! Cependant il préfére à leurs occupations l'étude du ciel, & la connoissance des routes mystérieuses de la nature. Est-ce donc un sort digne d'envie, de se tourmenter dans le désir de connoître ce qui n'est fait que pour en jouir, d'observer le cours de ces globes qui roulent sur nos têtes, & de les ranger, pour ainsi dire, en bataille dans son esprit ? Exempt de ces soins, le laboureur

* *An fœneratio probabilior sit etiam his invisa quibus succurrere videtur ?* Colum. I. 1. in procem.

jouit

jouit tranquillement d'une délicieuſe nuit d'été, & du magnifique ſpectacle des étoiles. Il voit dans une belle journée ſes troupeaux errer dans les prairies, & il proméne ſes regards enchantés ſur des champs parés de verdure & de fleurs; tandis que le Phyſicien, aiguiſant ſa vûe avec le microſcope, cherche tantôt dans le ſein d'une fleur, tantôt dans un cadavre infect, de petits animaux que la nature dérobe à ſes yeux. Le laboureur, couché ſur le bord d'un ruiſſeau, ne cherche point l'origine des fontaines, ni leurs routes ſecrettes dans les entrailles de la terre; il ne les fait point venir de la mer; content d'y puiſer, il boit ou dans le creux de ſa main, ou même il en approche ſa bouche, & il admire le courant de l'eau, ſoit qu'un ruiſſeau coule à petit bruit ſur le ſable, ſoit qu'un torrent ſe déborde avec fracas, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. Que lui importe de connoître la ſource des pluyes & des fontaines, s'il ne ſait l'art de dériver

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Choix des Domestiques.

l'eau d'un champ voiſin, & s'il ne connoît les ſignes qui lui annoncent la pluye. Il ignore comment le froid ou le chaud allume la fiévre dans le corps humain; mais il ſait par quel moyen on la guérit. Tandis que le docte Médecin ordonne ſavamment l'ouverture de la veine, ou des purgations, & cent remédes ſemblables pour cent maladies différentes, le laboureur ſoulage tous ſes maux par des racines & des herbes ſalutaires qu'il connoît; il ne donne point la torture à ſon palais par des potions améres, & il ne s'empoiſonne point pour recouvrer la ſanté.

La Fermiére.

Heureux fermier, que la fortune vous aime! (19) ſi la compagne que l'hymen vous a donnée l'eſt auſſi de vos travaux; ſi elle remplit exactement ce qui eſt de ſon miniſtére; ſi elle n'aime pas avec paſſion le ſommeil, la bonne chére & le vin, & qu'elle montre même dans un âge peu avancé, un bon eſprit, & du diſcernement.

Le mari & la femme bien unis

CHOIX DES DOMESTIQUES.

concourent, par leurs travaux, au bien commun de la société. * Le mari, comme le maître & le plus fort, doit cultiver la terre, & supporter la rigueur de l'hiver, & l'ardeur du soleil. Sa chére moitié porte le fardeau du ménage ; mais ses occupations sont moins fatiguantes : l'un gouverne dans les plaines de Cérès, l'autre préside dans l'intérieur de la maison. Le fermier ordonne & dirige les ouvrages des domestiques, la fermiére apprête leur repas ; le mari veille aux productions de la terre, & dépose la récolte dans ses greniers, après bien des sueurs. Quand elle y est transportée, l'ouvrage de la femme est de la conserver ; & comme l'effet de la crainte est de multiplier les précautions, la nature a créé la femme timide & défiante, & a donné le courage & la force à l'homme pour le rendre propre aux plus rudes travaux. C'est ainsi qu'ils ont besoin mutuellement l'un de l'autre : leur fortune s'accroît par leur

* Ces descriptions sont toutes tirées de Columelle. *L. 12. in pref.*

CHOIX DES DOMESTIQUES.

union, & par leur amour réciproque.

Propreté de la Fermiére.

La femme a ſoin de bien ranger ſa petite chaumiére. Les murs n'y ſont point ornés de tapiſſerie ; mais une élégante ſimplicité y reléve l'indigence. Au lieu d'or & d'ivoire, ce ſont des grappes de raiſin ſuſpendues qui parent le plancher ; un riche buffet n'y étale point la vanité du maître ; on n'y voit ni tableaux curieux, ni ſtatues rares ; toute la vaiſſelle conſiſte en écuelles, en verres, quelques plats d'étain, & des aſſiettes de fayance ; encore celles-ci ſont-elles réſervées pour les perſonnes de diſtinction, pour le jour de la fête du village, ou pour le maître lorſqu'il vient ſeul à ſa maiſon de campagne, & qu'il veut bien ſans cérémonial prendre un repas champêtre à la table de ſon fermier. Le plancher noirci par la fumée, eſt garni de porc ſalé, de paquets d'ail qu'on ſent au loin, de bottes d'oignon, & de grappes de raiſins un peu ridés : c'eſt un préſent de la terre dont la fermiére aime mieux régaler ſes enfans,

que de repaître leurs yeux d'eſtampes ou de tableaux. Le ſoir elle couvre la table d'une nappe, & la range auprès du foyer quand il fait froid; mais dans les grandes chaleurs, elle la met près de la porte, ou même en plein air, quelquefois ſous un feuillage épais, afin qu'on reſpire la fraîcheur.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Dirai-je toutes les peines qu'elle ſe donne pour avoir des proviſions à peu de frais, du lard, des châtaignes, & des raiſins ſecs? Elle ſonge dès l'automne à ſe munir pour l'hiver, & plonge des grappes attachées enſemble par deux ou par trois dans des chaudiéres expoſées au feu; elle laiſſe ainſi le raiſin juſqu'à ce qu'il ſe forme des rides ſur les grains, & que la leſſive, dont les chaudiéres ſont pleines, ait par ſa chaleur fait perdre au raiſin ſa crudité. Alors elle prend de ſa petite cruche un peu d'huile d'olive, qu'elle verſe dans la chaudiére, afin que le raiſin ait meilleur goût, & plaiſe davantage à la vûe. Enſuite elle l'étend ſur une longue claye, dans un endroit expoſé au ſoleil, mais à l'abri de la pluye &

Proviſions des vivres.

Façon d'apprêter les raiſins ſecs.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

de la rosée. Après quoi, quand il est bien sec, elle le serre dans des corbeilles d'osier.

Du confisage des coins, & de l'assaisonnement des olives.

Outre cela, elle fait cuire des coins dans du vin doux, ou les confit au miel; ou bien elle incise artistement des olives encore vertes, pour leur faire prendre le goût du sel, du fenouil, de la menthe & du laurier.

Salaison de porc.

Quand les pourceaux reviennent de la glandée chargés de graisse, la fermiére les enferme dans leur toit, ne leur permet plus ni buvée, ni nourriture liquide avant de les tuer, & les écarte des bourbiers, afin que la chair en soit plus ferme. Lorsqu'un porc est suffisamment engraissé, & qu'on est au moment de le tuer, on lui bouche la respiration, dans la crainte qu'il ne morde ou ne fatigue les oreilles par des cris sans fin, & aussitôt on l'égorge. La petite famille du fermier se range en haye tout à l'entour pour voir couler son sang, & s'étonne qu'il ne pousse aucuns cris, quoiqu'il batte des flancs avec violence. Ensuite la

fermiére a la patience de l'épiler à l'aide d'une chaudiére bouillante, ou de lui arracher les ſoyes juſqu'à la racine, en allumant de la paille. Après quoi elle lui détache les entrailles avec un fer chaud; elle ſale abondamment pendant dix jours, les morceaux qu'elle a coupés, & les couvre dans le ſaloir avec quelque choſe de peſant. Elle ſuſpend enſuite à une poutre le lard & les jambons, dans un endroit expoſé à la chaleur & à la fumée.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

C'eſt ainſi que la fermiére voit couler tranquillement ſes jours; &, à moins que la Religion ne lui ordonne d'aller viſiter quelques ſaints lieux éloignés du village, elle ne quitte point la maiſon pour aller ailleurs s'amuſer à la bagatelle : elle obſerve toujours la réſidence. Mais s'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'elle quitte la quenouille pour manier le rateau, ni chaud ni froid ne la détournent. Il en eſt de même s'il faut aller cueillir des olives dans un terrein raboteux, ou couper les blondes moiſſons pendant les plus

Travaux de la Fermiére dans les champs.

Choix des Domestiques.

âpres chaleurs. Sur le point même de mettre au jour le fruit qu'elle porte, elle s'occupe encore à sarcler, à ôter d'un champ les herbes qui nuisent au bled, ou à botteler le sarment. Elle aime tant les travaux champêtres, & elle est si infatigable, qu'en pleine campagne elle se délivre elle-même, & vient présenter à son mari le fruit de leurs amours. A la voir, on ne diroit jamais qu'elle en fût la mere ; mais on jureroit que c'est un enfant trouvé dans les champs. Ah ! qu'heureux sera son destin sous le chaume & dans l'indigence !

Education des enfans de la campagne.

Cette mere ne souffre point qu'une autre qu'elle donne le sein à ses enfans; elle est charmée de leur transmettre ses mœurs avec son lait, & de les avoir auprès d'elle, afin qu'ils lui fassent d'innocentes caresses, & qu'ils reçoivent les siennes ; que par un souris ils reconnoissent leur pere quand il rentre le soir, & lui marquent, en étendant leurs bras, le désir qu'ils ont de l'embrasser. Mais, au contraire, un enfant né sous des lambris dorés, est exilé de la maison

paternelle dès qu'il voit le jour, & sa mere semble, auſſitôt qu'elle en eſt délivrée, n'avoir plus d'entrailles pour lui. Elle l'envoye nourrir loin de la capitale, dans quelque vile chaumiére, parmi les animaux; (20) & ce ſera à un chien qu'elle préſentera la mamelle qu'elle refuſe à ſon fruit. Quelques années après elle retire ſon enfant de la nourrice, les cuiſſes & le corps tout contrefaits: mais, en le voyant, le cri de la nature ne le lui fait point reconnoitre ni ſentir tout ce qu'il a ſouffert.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

La fermiére plus tendre garde auprès d'elle ſes enfans; ſon lait ne leur eſt point épargné, & la nature l'en a pourvûe avec abondance. Quelque part qu'elle aille, ſon enfant ſur ſon ſein la tient embraſſée: cet agréable fardeau abrége ſon chemin. Si elle eſt obligée d'agir, elle le poſe à terre, & l'enfant y reſte ſans pleurer: ainſi dès le berceau on l'habitue à l'ardeur du ſoleil. Cette bonne mere eſt attentive aux leçons de la nature, elle obſerve les cris des oiſeaux quand ils ont perdu leurs pe-

CHOIX DES DOMESTIQUES.

tits ; (21) elle voit l'inquiétude d'une vache, qui s'enfonce dans les bois les plus épais pour chercher le veau qu'on lui a ravi, qui le demande par les mugiſſemens dont elle remplit les airs, & qui lorſqu'elle retourne à l'étable au coucher du ſoleil, n'eſt tentée ni de l'herbe la plus délicate, ni de l'eau la plus claire : uniquement occupée de ſon veau, elle ne ſe repaît que de larmes. Tantôt elle entend les triſtes bêlemens d'une brebis qui appelle ſon agneau : elle voit avec quel plaiſir elle l'alaite ; elle admire la nature qui fait à cette mere reconnoître ſon agneau entre mille autres, & dont également elle eſt reconnue, quoiqu'il n'y ait entr'eux aucune différence pour la couleur, la figure & le cri. Et d'après ces exemples, elle croiroit manquer à l'amour maternel, ſi elle avoit moins de tendreſſe que les animaux.

A peine un enfant de la campagne peut-il marcher, qu'on le forme aux exercices champêtres, qu'il commence à manier le hoyau, & à mon-

trer une certaine vigueur qui ne dégénérera point de celle de son pere. Incapable encore de travailler, il est témoin de ce que font les autres ; il aime l'agriculture, & l'apprend en voyant ce qui se pratique, quelque difficile qu'elle soit. Déja prenant le ton de son pere, il se présente en son absence, & fait avancer l'ouvrage par son commandement, s'il ne peut encore y prêter la main.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Cependant le pere donne des leçons à son fils relatives aux différentes saisons & aux différens terreins. (22) Il lui enseigne sur-tout à invoquer Dieu par la priére, à lui présenter ses vœux comme au souverain arbitre des pluyes & des moissons, & à n'apporter au pied des autels qu'un cœur pur & sans tache. Il l'avertit que si la terre lui obéit dans ses travaux, il doit aussi obéir au Maître suprême de la terre, le prier de donner aux moissons des tems propices, & d'en écarter les orages. Il faut, ajoute-t-il, sanctifier les jours de fête, suspendre d'effet & sans fraude tous les ouvrages que

CHOIX DES DOMESTIQUES.

défend la Loi pendant ces saints jours, tant à la campagne que dans la maison ; exempter les bœufs mêmes du travail, & les laisser libres du joug errer dans les prairies, jouir du repos, & réparer leurs forces. Il lui recommande d'aimer ses voisins, de ne toucher ni de nuire à leurs troupeaux & à leurs moissons, afin qu'ils lui rendent le même service, & le garantissent des voleurs. Ne portez, dit-il, envie à personne ; mais tâchez, quand vous voyez aux autres de belles moissons, d'en avoir encore de plus riches par votre travail. Evitez les procès douteux : ce sont des guerres intestines, ordinairement ruineuses pour les deux partis. Rendez à chacun tous les bons offices que vous pourrez. Ayez quelques amis, mais n'en faites pas un grand nombre. Enfin ne vous reposez pas tant sur les ressources de l'amitié que sur celles de la terre ; c'est elle qui fonde vos espérances les plus certaines. Il faut, poursuit-il, vanter les vastes domaines, mais s'en tenir aux petits par prédilection. Un fond

CHOIX DES DOMESTIQUES.

médiocre bien cultivé eſt d'un meilleur rapport qu'un terrein de mille arpens, quand le laboureur indigent manque de fumier pour l'engraiſſer, d'uſtenciles & d'ouvriers, pour le faire valoir par des ſoins perpétuels : car la terre lutte contre nous ; & lorſqu'elle a le deſſus, mille herbes ſtériles qu'elle ſe hâte de produire, fatiguent & déſeſpérent le maître, s'il ne la contraint par ſa fermeté & ſa conſtance, de céder à ſes travaux.

Gardez-vous d'eſſayer une façon de cultiver qui vous ſoit étrangére, & d'adopter une nouvelle méthode ; ſuivez celle qui eſt approuvée par l'uſage. Bornez vos vœux ; ne vous laiſſez point vaincre par la ſoif des richeſſes, elles ſont un obſtacle aux vertus. Ne ſuivez point auſſi les conſeils de l'indigence, elle méne au crime ; & d'ailleurs, quand on eſt dans le beſoin, notre état eſt à charge à nos amis, ou pour nous-mêmes eſt un fardeau. Ainſi tracez-vous une route entre ces deux extrémités, de façon que vous ne vous attiriez point

CHOIX DES DOMESTIQUES.

l'envie du village par votre opulence, ni sa commisération par votre misére.

Faites couper vos moissons & cueillir vos olives par des gens de journée, & ne nourrissez pas plus d'ouvriers que votre ferme n'en exige. De peur qu'il ne se forme des partis, & qu'il ne se fomente des haines & des querelles entre vos domestiques, choisissez-les d'une humeur douce & tranquille. Il s'en trouve qui n'aiment que leur patrie, qui ne peuvent s'accorder qu'avec des gens de leur pays, & qui, ennemis de tous les autres, brouillent & divisent la maison du maître, par leur misérable esprit de discorde & de sédition. N'en ayez jamais plusieurs de cette espéce.

Adouciſſez, par votre exemple, la condition de ceux qui vous servent; faites-vous craindre plus par votre silence que par les éclats d'une voix tonnante. Que votre dureté ne vous fasse pas détester de votre maison; qu'on respecte en vous un juge sévére; mais qu'en vous on aime

encore davantage un maître juste & raisonnable.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Pour vous faire aimer de vos domestiques, aimez-les comme vos enfans, ne leur retenez point leur salaire, ayez de la confiance en eux pour les rendre fidéles. Qui prend trop de précaution invite à le voler. Le maître doit avoir connoissance de tout, & dissimuler bien des choses. Qu'il occupe les domestiques en état de travailler ; mais que ses soins compatissans aillent jusqu'à l'inquiétude pour ceux qui sont infirmes : il oblige tous les autres en secourant celui qui est malade. L'aiguillon qui excite le plus un domestique au travail, est son attachement pour le maître, & l'envie qu'il a de lui plaire.

C'est ainsi que le pere instruit son fils ; & lorsqu'il sent la vieillesse approcher, quoiqu'il soit toujours prompt & vigoureux, & qu'il ait encore la tête pour le commandement, & le bras pour l'exécution, il lui remet les rênes du gouvernement rustique ; afin que ce fils né pour avoir

CHOIX DES DOMESTIQUES.

seul un jour la régie de la ferme, acquierre, par les conseils de son pere, les connoissances de l'agriculture, auxquelles les autres ne parviennent qu'après bien des mépriſes. Par ce moyen le pere, sans être amateur du repos, peut se livrer à un genre de vie plus tranquille. Le fils, enrichi des talens de son pere, & doté de ses exemples, lui succéde dans le gouvernement; & la terre, également féconde, ne s'apperçoit pas qu'elle ait changé de maître.

La jeune villageoise.

La fille déja grande & nubile partage les pénibles travaux de sa mere, & ne rougit point de manier la houe & le rateau. Elle ne brille point par l'éclat de ses vêtemens, n'a point de chevelure empruntée, point de pierres précieuses de l'Arabie, ni de riche parure; & quoique, par une inclination commune à toutes les femmes, elle veuille paroître belle, aucun art ne reléve sa figure. C'eſt dans les prés fleuris qu'elle va chercher ses pierreries les jours de fête, & c'eſt le criſtal d'un ruiſſeau qui lui sert de glace pour l'arrangement de ses

cheveux ; sa tête n'est point chargée d'une énorme coëffure, la simplicité en est l'ornement ; une pudeur ingénue pare ses joues au lieu de rouge, & c'est par la force & non par la beauté qu'elle tâche de l'emporter sur ses compagnes. C'est avec cette dot qu'elle trouve un riche parti.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Lorsque le tendre Hymen la sollicite pour la premiére fois d'aimer & de se ranger sous ses loix, lorsque son amant lui plaît, & que tous deux d'un âge égal, se conviennent réciproquement, ils tâchent de faire la vendange dans la même vigne, & de couper dans le même champ les blonds épis de Cérès, pour avoir la commodité de se parler. La jeune fille se met à la tête des moissonneurs & entreprend le premier sillon ; mais pour plaire à son amant, elle devance les autres ouvriers déja fatigués. Le galant épris d'un charme secret, la regarde moissonner, & est enchanté que, par son activité, elle le devance lui-même. Souvent à dessein il retarde sa maîtresse, & lui fait de doux reproches d'avoir passé par des-

Ses nôces.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

sus quelques épis sans les couper, afin qu'elle le flatte un moment de ses regards en se retournant. Les autres moissonneurs se livrent au sommeil après le dîner, pour réparer leurs forces ; mais nos deux amans en reprennent dans leurs tendres entretiens. Déja ils délibérent entre eux sur les moyens de rendre leurs champs de bon rapport, & de gouverner en paix leur ménage.

Dès que les parens des deux côtés sont informés de l'amour de leurs enfans, & qu'ils les jugent dignes l'un de l'autre, aussitôt pour assurer les conventions matrimoniales, ils en passent contrat. Alors viennent les parens & les amis de tous les environs du village, chargés de présens champêtres, & disposés à célébrer la fête nuptiale.

Quand est venu ce jour désiré, & que le Prêtre, déja dans ses habits de cérémonie, commence à murmurer de ce qu'on n'arrive pas, les époux futurs se mettent à genoux devant la maison, sur le seuil même de la porte. Les deux peres s'avancent vers eux,

leurs yeux mouillés de larmes ; ensuite levant la main & haussant la voix, ils leur donnent leur bénédiction ; & la tendresse dicte à ces peres mille vœux pour la prospérité des enfans. Après quoi ils vont au temple, l'amant avec un chapeau orné de rubans de deux couleurs, & sa maîtresse les yeux modestement baissés, & excédée de sueur sous ses habits de nôces. Enfin ils se donnent tous deux la main un peu noircie par le soleil, malgré la quantité de son qu'ils ont employée pour la blanchir ; & prennent la Divinité même pour témoin de leur inviolable union. Les garçons font la conduite du mari, & les filles celle de l'épouse, avec des cris d'allégresse, & au son des tambours & des instrumens. Alors, suivant l'usage antique, ils ordonnent aux nouveaux époux de s'asseoir sous un ormeau touffu, qui placé au milieu des hameaux, est commun à tous les habitans. (23) Une jeune fille répand devant tout le cercle des spectateurs, des grains de froment sur la tête du couple assis ; ensuite, une secrette rou-

CHOIX DES DOMESTIQUES.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

geur lui couvrant le visage, elle prononce des vœux pour l'honneur & la fécondité du lit nuptiale, & présente des gâteaux dans une corbeille. Aussitôt la folâtre jeunesse s'avise de railler sur les maris, & de tirer quelque malin horoscope ; à moins que le nouvel époux ne paye une rançon, & ne fasse couler à grands flots le vin de la nôce, pour fermer la bouche aux mauvais plaisans.

Cependant les viandes fument sur les tables dressées. Mais, quoiqu'elles soient abondamment couvertes, aucun mêts ne vient du marché ; car c'est à leurs troupeaux qu'ils doivent le mouton & le chevreau dont la première faim est rassasiée, & la volaille est le fruit de l'œconomie de la fermiére, qui a conservé depuis longtems des poules & des canards pour faire honneur à la fête. Les pommes, les châtaignes & le fromage ne manquent point au dessert. Le vin ne fait pas seul la joie du festin ; le son d'un violon qui jure sous l'archet, les verres cassés, les ris éclatans, & les différentes chan-

sons en l'honneur de la nouvelle épouse, contribuent à la gayeté du repas; les danses & les jeux viennent ensuite, & c'est jour de fête dans tout le village. Cette assemblée fait la nouvelle du jour dans les campagnes voisines; les oreilles n'entendent qu'à cette nôce, il n'est bruit d'autre chose. Tout le voisinage loin de porter envie au bonheur des nouveaux époux, leur souhaite une heureuse postérité, & des enfans qui ressemblent à leur pere & à leurs aïeux.

CHOIX DES DOMESTIQUES.

Fin du second Livre.

REMARQUES

Sur le second Livre.

IL s'agit dans ce second Livre du choix des domestiques du fermier, de leurs qualités & de leurs fonctions. Le jardinier, le chévrier, le laboureur & le berger sont passés en revûe. Ce qui amène une digression sur la dignité de la vie pastorale dans les premiers tems. Les devoirs & les mœurs d'un bon fermier sont aussi détaillés. L'Auteur oppose la simplicité & l'œconomie rurale au luxe de la ville; d'où il passe, ainsi que Virgile, à l'éloge de la vie champêtre. Il n'oublie point de parler des soins de la fermiere, de l'éducation de ses enfans, & des nôces de sa fille, dont il fait une agréable description.

(1) [*Les plus grands Généraux des Romains.*] Les Curius Dentatus, les Catons, & tant d'autres, cultivoient eux-mêmes leurs champs. L'agriculture étoit alors aussi honorée qu'elle est aujourd'hui mépriſée.

(2) [*La terre ouvroit son sein avec plus de plaisir.*] Le Pere Vanniere donne en Poëte la raison qui faisoit répondre la terre aux vœux de ces respectables laboureurs. Mais si elle étoit plus docile, comme le remarque Pline, c'est que ces illustres personnages avoient plus

de lumiére & de génie que des gens du peuple, qui s'en tiennent à une simple routine.

(3) [*Qu'il étoit plus noble de garder les troupeaux.*] Si l'on consulte Hésiode, Homere & l'histoire des Hébreux, tous les Princes étoient pasteurs de leurs troupeaux, mais ne labouroient que rarement leurs terres.

(4) [*De connoître les phases & les éclipses de la lune.*] C'est aux anciens bergers de la Chaldée, de l'Arabie & de l'Egypte que nous sommes redevables des premiers principes de l'astronomie.

(5) [*Et qu'il ramenât chaque année.*] Le Belier est le premier signe du Zodiaque, & celui du mois de Mars, par lequel commençoit autrefois l'année. C'est ce qui fait dire au Pere Vanniere qu'il ramene chaque année, comme il ramene les brebis au bercail. Mais on s'apperçoit sans doute que cette pensée tient de *concetti* Italien, & a plus de brillant que de justesse. Le premier signe du Zodiaque ne ressemble pas plus à un belier qu'à un moulin à vent ; & d'ailleurs ce ne sont point des constellations qui ramenent les années, c'est le cours du soleil, ou plutôt le mouvement de la terre.

(6) [*C'est encore du mode pastoral.*] M. de Fontenelle dans ses Eglogues, ne s'en est guéres servi. Le Diapazon de l'Opera lui a donné le ton.

(7) [*Qui font l'emploi d'Apollon.*] Ce Dieu garda pendant neuf ans les troupeaux d'Admette, Roi de Thessalie. Voyez le Di-

ctionnaire de la Fable, par M. de Chompré.

(8) [*Et ne l'emmene toute tremblante.*] Rousseau, dans des vers adressés à M. Duché, fait la même description.

La fièvre est comme un loup cruel & ravissant,
Qui vers les antres sourds, traîne un agneau timide,
Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
Devance le berger & le dogue intrépide,
Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.
Bientôt le ravisseur, tout palpitant de joye,
Au fond d'un bois obscur dévorera sa proye.

(9) [*Et qui n'ont que du jargon sans talent.*] Il y a des charlatans dans toutes sortes d'états. Pour percer il faut se vanter soi-même; la plupart des gens aiment mieux s'en rapporter à votre parole, que de prendre la peine d'examiner votre savoir. Mais si cette méthode réussit de particulier à particulier, elle ne prend pas vis-à-vis du public : les Auteurs dramatiques en ont fait pour la plupart la mortifiante épreuve, malgré leur ton avantageux, & le manége des vils courtiers du Parnasse. Que de piéces au néant depuis quelques années.

(10) [*Le travail ce grand maitre des mœurs.*] M. de Voltaire a dit quelque part,

Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme.

Ce vers paroît dérivé de la pensée du Pere Vanniere.

(11)

(11) [*Bien loin d'être complices ou ministres de ses passions.*] Comme les subalternes en général ne sont point dans le cas d'être utiles aux Grands, plusieurs, pour mériter leur protection, ont la bassesse de servir leurs plaisirs. C'est la clé des faveurs pour bien des gens.

Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;
Tout y va, tout y tient
Boissi. Dehors trompeurs.

(12) [*Une seule de ces femmes.*] Il y a dans le texte :

Occupat una vias laxosque canephora *vicos.*

On appelloit autrefois *Canephores* les femmes qui portoient sur la tête des corbeilles remplies de plusieurs choses nécessaires aux sacrifices. Je n'ai point conservé le mot *Canephore* dans la traduction, parce que ce terme n'étant point usité dans notre langue, n'auroit point la grace qu'il a dans le latin, & ne seroit entendu que de fort peu de gens.

(13) [*Mais il ne tolere pas plus, quoique sans éclat, les désordres de sa femme, que les autres qui peuvent arriver chez lui.*] Il y a dans le texte :

Quo pectore fontes
Castigat pueros, meritas à conjuge pœnas
Clam reperit sponsus.

J'ai crû devoir ici détourner le sens du latin. On ne conçoit pas comment le Pere Vanniere a eu la simplicité de penser qu'un fermier corrigeoit sa femme de la même façon que ses enfans.

(14) [*Qu'elles les croyent nés uniquement pour les servir.*] Le Poëte, sous le nom du fermier, condamne d'une maniére indirecte, mais fort dure, les ajustemens & les panniers des femmes ; & quoique ses comparaisons soient ingénieuses, elles ont quelque chose de cynique qui les dépare. Que signifie également cette longue tirade contre les égards, les soins & les attentions des hommes pour les femmes ? L'Auteur voudroit-il engager la Nation Françoise, qui passe pour la plus galante & la plus polie de l'univers, à prendre les mœurs des sauvages ou des villageois? Déroge-t-on à son état, & devient-on valet, parce qu'on est poli, & qu'on sert une femme ? S'il en est quelqu'une qui prenne droit de nos complaisances pour nous traiter avec hauteur, on la mépriſe. En un mot, il n'y a point de ridicule à suivre un usage généralement reçû ; & je serois presque tenté, en qualité de Traducteur, de faire réparation au sexe pour mon Original.

(15) [*Le laboureur est le plus heureux.*] L'Auteur, à l'imitation de Virgile & de Columelle, décrit avec élégance les avantages & le bonheur de la vie champêtre ; il suit le plan du Poëte Romain ; &, après avoir montré les désagrémens des autres états, il donne

la préférence à celui de laboureur. Ce morceau, quoique bien écrit, paroît trop long, & d'ailleurs n'est pas concluant.

(16) [*C'est ainsi que son appetit aiguisé par son travail.*] Il y a dans le texte :

Labore diurnum
Obsonante famem. . . . .

Ce mot *obsonante* est bien énergique. C'est ainsi que Cicéron a dit, *famem ambulando obsonatur.*

(17) [*Sans autre lit que la terre.*] Lucrece peint à peu près de la même façon le bonheur de la vie champêtre.

Non citharis reboant laqueata auratáque templa,
Attamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora curant,
Præsertim cùm tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas,
Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jacteris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

(18) [*Heureux les laboureurs, s'écrie le Poëte de Mantoue.*]

O fortunatos nimiùm, sua si bona norint
Agricolas! . . . . . .
Me verò primùm dulces ante omnia musæ
Accipiant cœlique vias & sidera monstrent.

Virg Georg. Lib. 2.

J'avertis que l'Abbé Desfontaines a traduit la digreſſion du Pere Vanniere depuis le vers *Ille ſuos hominum*, &c. juſqu'au vers *O tibi quam vultu*, &c. & que j'ai ſuivi ſa traduction à quelques mots près, perſuadé qu'elle vaut bien celle que j'aurois faite, & que le public n'y perd point.

(19) [*Si la compagne que l'Hymen vous a donnée.*] Horace décrit élégamment les ſoins d'une fermiére.

Quod ſi pudica mulier in partem juvet
Domum atque dulces liberos:
(Sabina qualis, aut perusta ſolibus
Pernicis uxor Appuli)
Sacrum vetuſtis extruat lignis focum,
Laſſi ſub adventum viri:
Claudenſque textis cratibus lætum pecus
Diſtenta ſiccet ubera
Et horna dulci vina promens dolio
Dapes inemptas apparet. Epod. 2.

(20) [*Et ce ſera à un chien.*] Il y a des Dames qui ſe font têter quelques jours par un petit chien, afin que leur lait ne ſe répande pas intérieurement, & ne s'altére pas, après qu'on a abandonné l'enfant à la nourrice.

(21) [*Elle voit l'inquiétude d'une vache.*] Ce morceau eſt copié de Lucrece Liv. 2. & n'eſt différent que par l'expreſſion. Afin que le Lecteur ſoit en état de faire la comparaiſon, je vais rapporter ici les vers de Lucrece.

At mater viridis saltus orbata peragrans
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fœtum, complerque querelis
Frondiferum nemus adsistens, & crebra revisit
Ad stabulum desiderio perfixa juvenci:
Nec teneræ salices atque herbæ rore vigentes,
Fluminaque ulla queunt summis labentia ripis,
Oblectare animum, subitamque avertere curam:
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt aliò, curâque levare;
Usque adeò quiddam proprium, notumque requirit.
Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balantes pecudes, ita quod natura reposcit;
Ad sua quisque ferè decurrunt ubera lactis.

(22) [*Il lui enseigne sur tout à invoquer Dieu.*] M. Rollin rapporte une formule de priéres pour les gens de la campagne. C'est dans les ouvrages de Caton qu'il l'a prise.

» Pere Mars, dit le Suppliant, je vous prie » & vous conjure de nous être propice & » favorable, à moi, à ma maison, à tous » mes domestiques, pour ce qui fait le su- » jet de la présente procession dans mon » champ, dans ma terre, & dans mon » fonds : d'empêcher, de détourner, & d'é- » loigner de nous les maladies connues & in- » connues, les désolations, les orages, les ca- » lamités, les intemperies de l'air; de faire » croître & parvenir à bien nos légumes,

» nos blés, nos vignes, nos arbres ; de con-
» ſerver les paſteurs & les troupeaux ; de
» nous accorder la conſervation de la vie &
» de la ſanté, à moi, à ma maiſon, & à tous
» mes domeſtiques.

Après cette formule, M. Rollin fait cette réflexion : » Quelle honte que des Chrétiens, » & ſouvent ceux qui ont le plus de part aux » biens de la terre, ſoient maintenant ſi peu » ſoigneux de les demander à Dieu, & qu'ils » rougiſſent de l'en remercier ! Chez les » payens tous les repas commençoient & finiſ-» ſoient par des priéres : elles ſont mainte-» nant bannies de preſque toutes nos tables.

(23) [*Une jeune fille répand.*] Apparemment que c'eſt un uſage dans les villages du Languedoc, & que le Pere Vanniere, qui étoit de Beziers, avoit aſſiſté à pareille cérémonie. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de pays où cela ſe pratique.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE TROISIÉME.

Le gros Bétail.

LES LABOUREURS ne suffisent pas pour la culture des terres, il faut encore des bestiaux qui enfoncent le soc de la charrue dans les champs, & qui engraissent de leur fumier ceux qui sont maigres.

Le Cheval.

Que celui qui a du goût pour les longs voyages, ou qui aime à suivre les drapeaux sanglans du dieu Mars, se plaise à former un cheval qui ait la bouche tendre ; (1) qu'il lui apprenne à faire de fatiguantes courbettes ; qu'assujettissant au frein sa bou-

LE GROS BÉTAIL.

che écumante, tantôt il lui pique les flancs dans la plaine pour lui faire prendre le galop, & tantôt le manie ſur les voltes, ou le faſſe avec gravité marcher au pas.

Le Bœuf.

C'eſt pour d'autres uſages qu'on doit dreſſer le bœuf. * Il faut qu'avec le ſoc il ouvre la terre la plus dure, & que ſon cou vigoureux traîne des charrettes dont l'eſſieu gémiſſe ſous la charge. Parmi les bœufs, choiſiſſez ceux qui ont une grande corpulence, les cornes hautes, la tête hideuſe, les nazeaux larges & relevés, le cou ramaſſé & charnu, le front hériſſé, les oreilles velues, le fanon pendant ſous la gorge, le corps large & nerveux, l'humeur douce & paiſible, avec un extérieur farouche.

La Vache.

La vache doit avoir l'air moins rude **, le cuir doux, la jambe mé-

* Voyez Columelle. *Bos laboriosiſſimus hominis ſocius in agricultura : cujus tanta fuit apud antiquos veneratio ut tam capitale eſſet bovem necaſſe quàm civem.* Colum. in præf. l. 6.

** Voyez Virg. Georg. l. 3. & Varron. *de re ruſtic.*

diocrement grande, & la corne du pied plus petite que celle du bœuf; qu'elle reſſemble au taureau d'ailleurs; qu'elle ait les membres grands, la poitrine large, des muſcles ſaillans, l'encolure haute, & de larges flancs; le fanon lui pendra juſqu'aux genoux; ſa queue tombera juſqu'à l'extrémité du pied, & la hauteur de ſes cornes relevera encore ſa belle tête.

LE GROS BÉTAIL.

Qu'il n'y ait que l'aiguillon & la voix du bouvier capables de faire trembler le bœuf; qu'aucun bruit ne l'épouvante, qu'aucun chemin ne l'arrête, & qu'il ait aſſez de confiance dans ſa force pour entrer dans une ville, paſſer ſur un pont tremblant, ou traverſer une riviére, quelque bruit qu'il entende, quelque objet qu'il voye.

Le Bœuf.

Autrefois avant que l'homme eût, par ſon induſtrie, tiré les animaux des bois, pour les apprivoiſer, & les rendre, après bien des ſoins, dociles à ſon commandement, les taureaux libres du joug erroient à leur gré dans les forêts; l'homme

LE GROS BÉTAIL.

alors n'avoit que ſes bras pour remuer la terre. Il ne ſavoit point encore atteler des bœufs, ſe faire porter par un cheval, retenir chez lui des chiens & les dreſſer, ni conſerver des veaux dans une étable pour ſa nourriture. Mais ainſi qu'actuellement nous allons, avec un meute, à la chaſſe du cerf, du liévre & du ſanglier, quand nous voulons donner un repas, de même nos premiers parens étoient obligés d'aller chaſſer dans les bois le bœuf & le mouton, s'ils vouloient en avoir à leur table, & ils s'habilloient groſſiérement de la peau de ces animaux, ſans qu'elle fût apprêtée.

(2) Quand des extrémités de l'Aſie ſeptentrionale, ils ſe frayérent un chemin à travers les bois pour pénétrer au nouveau Monde, ils conſervérent les mœurs des premiers âges auxquels ils touchoient encore, la chaſſe étoit leur paſſion, & leur nourriture dépendoit de leur adreſſe à manier l'arc. Auſſi lorſqu'ils virent pour la premiére fois les vaiſſeaux de l'Eſpagne, ſes cavaliers ſous les

armes, & des taureaux attelés traînant des voitures, ces habitans sauvages ne prirent pas les Espagnols pour des hommes, mais pour des dieux descendus du ciel, & se soumirent volontairement à des gens qui disposoient à leur gré des bêtes les plus féroces. C'est ainsi que cette autre partie du monde reçut le joug d'une poignée de soldats.

LE GROS BÉTAIL.

Tous les autres animaux se dépouillent dans l'étable de leur naturel sauvage ; il n'y a que les bœufs qui en conservent toujours quelques restes. S'ils ne sont pas domptés dans leurs premiéres années, leur cou rébelle au joug ne s'y soumet qu'avec bien de la peine.

La maniére de dompter les Bœufs.

Il faut qu'un jeune taureau soit habitué de bonne heure à souffrir la main de son maître quand il le caresse, & à se laisser entrelacer les cornes de feuilles & de branches d'arbre. C'est le triste essai du joug auquel il sera un jour assujetti. Vous le lui ferez porter (3) après qu'il aura vû trois récoltes, & avant qu'il aille paître l'herbe nouvelle au com-

LE GROS BÉTAIL.

mencement de sa quatriéme année : car lorsque les bœufs ont acquis toute leur vigueur, & qu'ils sont parvenus à la vieillesse, âge indocile & qui rend paresseux, ils n'obéissent au commandement qu'avec beaucoup de répugnance. Vous adoucirez leur humeur farouche, & vous calmerez la violence de leurs emportemens avec du sain-doux & du vin ; & cette liqueur, dont l'excès rend les hommes intraitables, appaise les fureurs d'un taureau quand on lui en fait boire.

Si le vin ni les gâteaux préparés ne peuvent le réduire, si vous n'obtenez rien de lui en adoucissant la voix pour le flater, il faut enchaîner le rebelle dans l'étable, sans qu'il puisse toucher au foin dont il voit le ratelier garni, & dompter à force de jeûnes son naturel fougueux.

Vous n'approcherez de lui qu'avec précaution quand il est dans l'accès de sa colére, qu'il agite sa tête pour détacher ses cornes, & qu'il porte vers le ciel ses regards effroyables : car s'il vous éloigne après vous avoir

donné un coup de pied, ce succès ne fait qu'augmenter sa mauvaise humeur. Devenu présomptueux, il ose refuser le joug, menace de la corne, & fait des ruades de tout côté. Quand une fois il s'est laissé atteler à la charrue, il se soumet ensuite avec douceur à toute sorte de travaux; & la voix d'un enfant ou son aiguillon fait trembler cet animal, qui seroit terrible s'il connoissoit sa force.

LE GROS BÉTAIL.

Aussitôt que deux bœufs (4) se sont rangés sous le joug, qu'il y ait quelqu'un qui tienne les cordeaux par derriére, & que celui qui veut les dompter marche devant, & les pique alternativement de l'aiguillon pour les faire avancer d'un pas égal; qu'il les essaye d'abord avec un fardeau léger, & qu'il ne leur fasse ouvrir des sillons que dans une terre déja préparée, ou dans un endroit sabloneux où le soc puisse entrer facilement; de peur qu'un travail trop rude ne rebute ces jeunes taureaux, qui ne sont pas faits aux exercices fatiguans, ou ne leur démette les membres qui sont encore délicats.

LE GROS BÉTAIL.

Lorſqu'un taureau mal dreſſé défigure un champ, & confond les ſillons, par les détours qu'il fait à droite & à gauche, il faut joindre cet animal indocile à un taureau vigoureux & bien dompté, qui le retienne lorſqu'il veut courir de côté & d'autre, l'entraîne quand il n'avance pas, & le force d'aſſujettir ſa marche à la volonté du bouvier, quoiqu'il exhale le feu de ſa colére par ſes nazeaux fumans, & qu'il eſſaye par des ſecouſſes violentes de rompre le joug.

Mais s'il tente de ſe ſouſtraire au travail par la ruſe, après avoir eſſayé inutilement la force, & que rétif il ſe couche avec obſtination au milieu des champs, il ne faut point le charger de coups, ni lui mettre du feu ſous le ventre pour le faire lever; mais on doit l'enchaîner, & l'attacher de façon qu'il reſte couché ſans pouvoir manger, ni ſe tenir debout, devenu ſage à ſes dépens, il ne ſe couchera plus dans le fort de l'ouvrage; ſon eſtomac dompté par la faim, lui conſeillera la docilité.

Le bouvier ſe ſert encore d'un au-

tre moyen pour dompter les bœufs qui n'ont point encore travaillé. Il en joint trois pour tirer la même charrue ; le novice au milieu des deux vétérans, eſt obligé de faire le même ouvrage qu'eux, & de marcher à leur gré. Quelques coups de fouet l'endoctrinent ; après quoi il fait ſa beſogne de lui-même.

N'attelez enſemble que des taureaux d'égale force & de même âge, afin qu'en labourant ils fatiguent autant l'un que l'autre : le fort ruine le foible, ou (comme les animaux ont du penchant à devenir vicieux) celui qui a de bonnes qualités contracte inſenſiblement les défauts de celui qui eſt pareſſeux.

Afin que les bœufs marchent tête levée, & ne faſſent pas tant d'efforts en labourant, qu'on les joigne enſemble avec une forte courroie, & qu'on leur attache le joug au cou, & non pas aux cornes : car les taureaux tirent plus du cou & du poitrail que de la tête & des cornes. De cette façon ils employent toute leur force, font pénétrer le ſoc bien plus

LE GROS BÉTAIL.

avant dans la terre, & leur tête n'eſt pas toujours tendue, & ne fatigue pas tant. Mais il faut que la main officieuſe du bouvier dérange de tems en tems le joug pour ſoulager leurs épaules froiſſées, dans la crainte qu'il ne ſe forme à leur cou des playes dangereuſes.

Quand le laboureur a découplé les bœufs au coucher du ſoleil, qu'il ne leur permette pas d'aller au ratelier ou à l'abreuvoir, tandis qu'ils ſont mouillés de ſueur; mais qu'il leur frotte ſoigneuſement le cou & les flancs avec du foin.

L'amitié des bœufs.

L'aſſociation des travaux établit une ſorte d'intimité entre deux bœufs, & la douce amitié qui unit les animaux par la longue habitude qu'ils ont de vivre enſemble, ne laiſſe pas d'avoir ſa force. Voyez comme ils vont paître & boire de compagnie, comme ils ſe repoſent enſemble au milieu des champs, & ruminent l'un à côté de l'autre.

Quoique le bœuf ſoit courageux, & que la nature ait armé ſon front pour le combat; quoique les animaux

maux qui habitent les forêts ou l'étable vivent rarement en paix sous le même toit, & que le bélier même ait du penchant à se battre malgré la foiblesse de ses cornes : cependant les bœufs, accoutumés à vivre ensemble, ne sont point en guerre pour leur nourriture. Ils passent leur vie sans débats, & de bon accord, se donnent même des baisers d'amitié ; & lorsque fatigués du travail, ils se reposent sur un tendre gazon, ils se font de douces caresses, & se rendent mutuellement le service de se frotter avec leurs dents, quand ils ont la peau tourmentée par quelque demangeaison. A voir deux bœufs accouplés tendre également le cou, & faire usage de toute leur force pour tirer une charrette chargée, on diroit qu'ils disputent entre eux d'honnêteté, & que chacun d'eux veut soulager son compagnon dans sa peine.

LE GROS BÉTAIL.

Si par hasard un loup pressé par la faim, attaque l'un de ces bœufs, & a l'adresse de le mordre, aussitôt l'autre excité par les mugissemens de

Le gros bétail.

son compagnon, (5) vient à son secours, va droit en face à l'ennemi, & le force de s'en retourner à jeun comme il étoit venu.

Dès qu'une mort prématurée emporte l'un des deux, celui qui reste, désespéré d'avoir perdu son compagnon, le pleure amérement. Les gémissemens dont il remplit les airs, ne font qu'irriter le chagrin du laboureur ; il craint de faire une nouvelle perte, & que la douleur n'enléve aussi le survivant, tant il le voit obstiné dans sa tristesse à refuser toute nourriture.

Le Bœuf dans sa vieillesse.

(6) Retirez du travail un bœuf quand il est vieux ; que libre du joug, il aille s'engraisser dans d'agréables pâturages : afin qu'après vous avoir aidé pendant sa vie à labourer la terre, vous tiriez encore avantage de sa mort, en le vendant au marché. C'est une fin, à la vérité, injuste : car cet animal que vous avez associé à vos travaux de campagne, & qui vous a été utile dans le tems de sa jeunesse & de sa force, mériteroit dans sa vieillesse un sort plus heureux.

Le bœuf qu'on a licencié foule les prairies, & s'engraiſſe dans les verds pâturages, ſurpris qu'on lui permette d'auſſi doux loiſirs. Mais, hélas! il ne ſait pas qu'une mort funeſte l'attend, & qu'une peſante maſſue menace ſa tête. LE GROS BÉTAIL.

C'eſt à peu près ainſi qu'un homme enflé de ſes heureux ſuccès, ſe livre à des tranſports de joie au milieu des richeſſes; & que ſur la foi de la fortune, il conçoit les plus hautes eſpérances; tandis qu'à ſa porte la mort, armée d'une faulx cruelle, a déja le bras levé pour trancher d'un même coup le fil de ſes jours fortunés, & de ſes projets ambitieux.

L'âne & le mulet labourent auſſi la terre; mais ils vont à la charrue de bon gré, ils reçoivent le joug, ouvrent la terre avec le ſoc, & traînent des charrettes chargées, ſans ſe refuſer au travail. L'Aſne.

L'âne ſe nourrit facilement, & à peu de frais; il ſupporte patiemment le travail & la faim. Des feuilles, de mauvaiſes herbes de marais, de

LE GROS BÉTAIL.

petites branches d'arbre, des buissons, de la paille, tout cela eſt aliment pour lui, tout cela l'engraiſſe. Il ne connoît point les maladies (7) auxquelles en général le gros bétail eſt ſujet : cependant il n'a point de relâche dans ſon travail ; car s'il y a quelque choſe à porter à la ville ou à la maiſon, c'eſt toujours à ce pauvre animal qu'on s'adreſſe : il prête ſon dos & ſes flancs endurcis par les coups à toute ſorte d'uſages. Quoiqu'il ſoit né pour porter les domeſtiques, bien des Dames en font leur monture, ſans rougir de la ſimplicité des premiers tems, & ne ſe ſervent que de baguettes pour le conduire, au lieu d'un mors. L'âne tout fier de ſon fardeau & de ſes caparaçons dorés, achéve le voyage ſans remuer indécemment ſes grandes oreilles.

Quelquefois cependant il s'oublie, & a l'incivilité de cacher ſa tête entre ſes genoux, & tout d'un coup ſe remuant avec ſoupleſſe, il hauſſe le dos, & précipite ſon cavalier dans une orniére ; après quoi il ſe met à braire pour faire rire le peuple. Sou-

vent il s'arrête au milieu de la ville, & s'amuse à ronger de mauvais choux, ou des feuilles de saule, sans se mettre en peine des exhortations réitérées de son maître, ni des coups de bâton qu'il lui donne pour le faire avancer. LE GROS BETAIL.

(8) La mule est engendrée de deux animaux d'espèce différente, & tient de tous les deux pour les qualités : car elle est dure au travail, & vit de peu ; elle a le pied agile, & se prête au tirage comme à porter la charge. Deux grandes mules bien choisies laboureront plus d'arpens que trois couples de bœufs ; à moins que ce ne soit dans une terre grasse & forte, qui demande toute la vigueur des taureaux les plus robustes. Car si la mule ne peut rompre les guérêts, elle se fait plutôt quelque fracture à force de tirer, que de céder à la résistance qu'elle trouve.

Elle porte le voyageur en route sans le fatiguer ; & toujours ardente, elle marche d'un pied sûr dans les endroits les plus difficiles & les plus escarpés. (9) L'Espagne préfé-

LE GROS BÉTAIL.

rant l'utile à l'agréable, & fidéle à ſes anciens uſages, ne monte encore aujourd'hui que des mules; elle réſerve pour les champs de Bellone les chevaux courageux qu'elle nourrit en ſon ſein. On n'y eſt point choqué des longues oreilles d'une mule, ni de ſa vilaine tête; mais on conſidére qu'elle a le pas doux, qu'elle eſt d'une merveilleuſe agilité, & qu'un peu de chaume ou de paille ſuffit pour l'engraiſſer.

Ah! que ſont devenus les anciens François, ſi reſpectables par la ſimplicité de leurs mœurs! Quand ils étoient vieux, (10) ils ne ſe faiſoient porter au Sénat que par des mules preſque auſſi vieilles qu'eux, & chemin faiſant accordoient aux plaideurs des momens d'audience qu'ils ne faiſoient point acheter. Ainſi qu'on faiſoit ſervir à tout le même domeſtique, & qu'il (11) étoit à la fois portier, palfrenier & cuiſinier; de même une mule alternativement ſellée & bâtée, portoit le bois & la récolte, après avoir ſervi de monture au maître; & témoignoit ou de la

patience quand on l'employoit à de vils ouvrages, ou de la gaieté quand elle marchoit dans la ville chargée du mari & de sa femme en croupe.

C'est par un vain faste que nous surpassons nos aïeux, & non par les richesses : notre luxe les épuise. On a par ostentation, & non pour s'en servir, une troupe de domestiques. Il seroit bien plus à propos de les employer au métier de la guerre, ou dans leur village aux fatiguans travaux de Cérès, que de les laisser dans une coupable oisiveté, traîner une vie honteuse. Tous ces fainéans causent plus d'embarras à leurs maîtres, qu'ils ne leur épargnent de soins.

Ce n'est pas assez que la dépense des écuries & des chevaux excéde les frais de la table, qu'un maître soit mené comme en triomphe dans un char doré, & que des deux côtés de l'équipage il ait des pages vêtus aussi proprement que ses enfans, on a encore à son service des gens qui remplacent les chevaux, par la bassesse de leur emploi. Un

LE GROS BÉTAIL.

homme, oubliant ce qu'il eſt, porte un autre homme ; & l'on ne rougit pas de ſe faire voiturer dans une ville par ſon ſemblable, & de couvrir de cette infamie la race humaine que créérent les dieux à leur image.

Mais pourquoi entreprendrois-je ici de guérir les hommes de cette maladie ? J'enſeignerai avec plus de ſuccès à connoître celles des beſtiaux, & la maniére d'y remédier. Que le fermier faſſe uſage pour le reſte du gros bétail des traitemens que je vais indiquer pour le bœuf ; car il ſeroit trop long de détailler les différens accidens qui peuvent arriver aux divers troupeaux.

Il arrive ſouvent qu'un bœuf en langueur a du dégoût pour les plus gras pâturages, & qu'il ne peut ni manger ni ruminer. Il ne ſe frotte pas même avec la langue ; mais ſe couchant nonchalamment à terre, il tourne triſtement la tête de côté & d'autre, agite ſa queue, & remplit l'air de ſes mugiſſemens ; il a de fréquens rapports, & ſon goſier fatigue à rendre ces vents ; ſes yeux ſont

peſans,

LE GROS DETAIL.

pesans, & répandent des larmes ; enfin le bruissement de ses entrailles demande pour lui le secours d'une main habile.

Cette maladie provient du foin trop verd qu'il a mangé, ou d'une fiente recuite qui lui tourmente les intestins. Le fermier, chagrin de voir ses champs sans culture, & son bœuf malade, doit essayer de le faire vomir avec quelque forte médecine, & de soulager ses entrailles avec des plantes émollientes qui diminuent ses tranchées. Du fromage vieux délayé dans le vin le plus rude, avec des noix de galle & de ciprès broyées, dissipe les vents, & calme souvent les grandes douleurs.

La fiévre fait aussi de terribles ravages dans le corps des bœufs ; ils en sont attaqués quand vous leur voyez les yeux enfoncés & mouillés de larmes, & qu'avec un dégoût général, ils ont la tête panchée, & la respiration génée. Si, après les avoir saignés, la fiévre ne diminue pas, coupez des choux, faites-les cuire avec de l'huile (12) & du garum,

LE GROS BETAIL.

& donnez-leur cette potion ; rendez-leur enſuite l'appétit, en leur faiſant manger des feuilles de vigne.

Afin qu'un bœuf malade ſe laiſſe approcher quand on veut lui faire prendre des remédes, & qu'il n'écarte pas à coups de pied les mains ſecourables, on conſtruit avec des ſolives & des traverſes de bois, une machine commode, dans laquelle on l'enferme comme dans une cage, la tête en l'air & attachée avec de bons licols. De cette façon on lui fait avaler malgré lui les ſucs utiles à ſa guériſon.

Le Bœuf boiteux.

Quelquefois un bœuf eſt boiteux ſans avoir de bleſſure apparente : mais ſi vous lui touchez les jambes, il indique lui-même l'endroit où le ſang extravaſé s'eſt corrompu par la ſenſibilité qu'il témoigne. Ne craignez pas alors d'employer un fer ſalutaire, & de percer la tumeur cachée. Si l'ulcére eſt à l'extrémité du pied, il faut le déchauſſer juſqu'au vif, & nétoyer la playe avec le ſcalpel & de l'étoupe. On panſe enſuite le pied avec différens remédes, afin

que le sabot repousse ; & l'on serre les bandes avec des liens de jonc, pour préserver la playe de toute humidité, qui seroit alors pernicieuse. L. GROS BETAIL.

Les eaux salées de l'Océan emportent la galle : mais si l'on demeure au milieu des terres loin de la mer, il faut en contrefaire les eaux, & faire fondre du sel, ou se servir d'ail dont on aura enlevé la premiére peau, ou de souffre délayé dans de l'écume d'huile. La galle.

Il survient au cuir du bœuf une maladie plus dangereuse, lorsqu'échauffé & mouillé de sueur, il s'est réfroidi à l'air. La peau se desséche, & semble attachée à ses côtes. Pour ce mal, faites bouillir du laurier rose avec du mare d'olives, & de la lie de vin, & frottez-lui-en le dos à l'ardeur du soleil.

Il faut lui ouvrir la veine toutes les fois qu'il s'est fait des contusions au cou & aux épaules, pour avoir trop fatigué dans un champ difficile à labourer. S'il a la tête enflée, & si les saignées qu'on lui a faites aux deux oreilles, n'ont apporté aucun Les tumeurs.

LE GROS BÉTAIL.

soulagement, il faut le frotter avec de la graisse de bouc, de la poix liquide, & de la moële de bœuf.

Sangsue dans le gosier d'un Bœuf.

Lorsqu'une sangsue est entrée dans le gosier d'un taureau, & qu'on ne peut arracher avec la main cet insecte acharné, inférez le tuyau d'un entonnoir dans la machoire du bœuf, brulez ensuite des punaises de façon que l'entonnoir en reçoive la vapeur & la porte dans le gosier du patient. Cette odeur insecte détache la sangsue; & comme on tient la tête du bœuf panchée, il est bientôt délivré de cet insecte qui sort de lui-même, quoiqu'il ne soit pas encore rassasié de sang.

Morsure de serpent.

Il arrive souvent qu'un bœuf est couché, sans le savoir, sur un serpent qu'il n'a point vû dans un pâturage épais; le reptile incommodé de ce fardeau, pique le pesant quadrupéde, & bientôt son venin circule avec le sang dans tout le corps du bœuf. Si, par bonheur, cette blessure mortelle vient à votre connoissance, faites-lui prendre de la rhue, elle pousse au-dehors tout le venin;

& ne croyez pas qu'aucun Médecin, (13) aucun Machaon ait indiqué ce remède : ces gens-là ne connoiſſent que le nom des plantes, leurs eſpéces & leurs claſſes. Mais la nature, plus utile aux animaux, leur enſeigne la propriété des ſimples, & la façon d'en uſer. LE GROS BÉTAIL.

C'eſt de la belette qu'un laboureur apprit autrefois à ſe ſervir de la rhue pour les piquures de ſerpent. Une belette étant un jour aux priſes avec une couleuvre, qui lui faiſoit réſiſtance, elle alloit toutes les fois qu'elle en avoit été piquée, chercher de la rhue, ſur laquelle s'étant roulée ſecrettement pour ſe panſer, elle retournoit au combat avec la même ardeur. Un payſan qui, d'un champ élevé, examinoit ce manége, fut arracher juſqu'aux racines cette plante de rhue, qui ſe trouva être l'unique du canton. La belette revint, & cherchant, hélas ! inutilement dans tout le champ ſon remède ordinaire, le venin gagna inſenſiblement juſqu'au cœur ; elle enfla, & mourut incontinent. Vertus de la Rhue, & de pluſieurs plantes.

LE GROS BÉTAIL.

Si la vertu des simples étoit connue, quelle maladie les hommes auroient-ils à craindre ? C'est à nous d'user de la raison & de l'expérience pour préparer & mettre en pratique les secrets que la nature indique aux animaux : ce sont-là les guides que la Médecine a suivis pour atteindre aux connoissances dont elle se glorifie tant. La cigogne s'est la premiére rafraîchi les entrailles avec des sucs bienfaisans que lui administroit son long bec ; le cheval marin avec un brin de jonc aigu, s'est ouvert la veine le premier, quand il a eu trop de sang ; & le chien, en se purgeant avec certaines herbes, nous a appris leur propriété, & la façon de s'en servir.

De la Pierre serpentine.

Il y a une pierre noirâtre & fort légére, qu'on a apportée depuis peu du Levant, (14) qu'on appelle *Pierre serpentine*, & qui a une vertu singuliére. Quand on la porte avec soi, on peut manier des serpens, sans craindre l'effet de leur piquure. Cette pierre appliquée sur la playe, attire à elle tout le venin, & le rend aussitôt, si on la plonge dans de l'eau

ou du lait chaud. De plus, cette même pierre s'imbibe du sang corrompu d'un ulcére, & y reste attachée jusqu'à ce qu'enivrée de pus, pour ainsi dire, elle tombe d'elle-même. LE GROS BETAIL.

Que dirai-je de la peste, cette mortelle contagion qui désole la campagne, & lui enléve subitement les taureaux qui la cultivoient ? Ils meurent de toute part au milieu des champs & des bois, & l'air au loin est infecté de leur corruption ; le matin le fermier voit les bœufs qu'il avoit enfermés le soir dans l'étable, y rendre les derniers soupirs. Plus d'une fois, en labourant la terre, l'un des bœufs de la charrue est tombé mort au milieu de l'ouvrage, & l'autre en pleurant le sort funeste du compagnon de ses travaux, & traînant son cadavre à l'extrémité du champ, devient encore compagnon de sa mort en tombant sur lui, & ferme pour jamais à la lumiére ses yeux mouillés de larmes. La Peste.

Le triste fermier retire sa charrue, & la traînant à contre cœur, porte à

LE GROS BÉTAIL.

sa maison, qu'il allarme, la nouvelle de cette double mort, & va semer un juste effroi dans tous les hameaux voisins.

C'est pourquoi, dès que cette maladie contagieuse s'est déclarée par ses ravages, ne songez à conserver de vos troupeaux que les bestiaux qui sont en santé; reléguez-les au loin sur des montagnes, ou dans des bois, & abandonnez à leur destin ceux qui sont malades, sans chercher à les guérir. Cependant les Chrétiens ont tout à espérer de la puissante interceſſion du Bienheureux Roch, qui, tandis qu'il vivoit, chassa la peste de son pays par ses ferventes priéres, & qui, toujours notre patron, & puissant auprès de Dieu, arrêtera du haut du ciel cette contagion dans son cours.

Depuis peu déja Toulouse & Montpellier ont élevé des autels sous son invocation, après avoir éprouvé la protection de ce Saint, qui fut leur citoyen.

Il a récemment détourné de notre province (15) la peste qui désoloit

Marſeille, & qui, dans tous les environs, exerçant ſes fureurs, nous a retenus dans l'enceinte de nos murs, par la crainte de la mort. Hélas! que de milliers d'hommes elle a fait périr! Mais, parmi tant de ſujets de regrets & d'allarmes, il en eſt un bien grand de conſolation, quand on ſe ſouvient que ces tems de calamité ont rendu à la Religion toute la ſplendeur qu'elle avoit dans les premiers ſiécles; & lorſqu'on ſe rappelle les illuſtres exemples de zéle & de charité que ce fléau a provoqués (16) chez les Fidéles. On les vit arriver par différentes bandes à Marſeille, où les appelloit le déſir de mourir glorieuſement pour honorer la Religion & l'humanité. Aucune conſidération perſonnelle ne les retient; ils s'ouvrent à travers les riviéres un paſſage qu'un coupable en fuite, après s'être échappé de la priſon, n'auroit pas oſé tenter; ils ne craignent point, pour abréger leur chemin, de paſſer un fleuve à la nage, malgré la largeur de ſon lit, (épreuve que perſonne encore n'a-

LE GROS DETAIL.

LE GROS BÉTAIL.

voit osé faire) & s'exposent ainsi à deux genres de mort différens.

La ville de Montpellier, si utile à l'humanité, envoya des secours à Marseille. Il n'y vint (17) que trois Médecins, mais qui valoient eux seuls toute la faculté. Ils se livrent avec ardeur aux travaux de leur profession, oublient jusqu'à leur conservation propre, &, disputant de courage entre eux, s'empressent de prêter aux pestiférés les secours que des concitoyens n'osoient se donner, & qu'un pere même refusoit à son fils. Non seulement ils visitent & soignent les malades, mais ils disséquent encore les morts, pour examiner la cause de cette contagion, & trouver dans la mort même des secours utiles aux vivans. Ayant reconnu combien le peuple avoit de frayeur de ce mal, (18) ils prouvent, moins par leur éloquence que par leur zéle, qu'on s'effraye mal-à-propos de la peste, comme d'un mal contagieux. Cette terreur une fois bannie des esprits, ils prennent des précautions pour empêcher que la faim

ne précipite plus de malades au tombeau que la peſte, qui n'eſt pas un mal incurable. LE GROS BÉTAIL.

Des Militaires mêmes, qu'on ne ſoupçonne pas de bruler ordinairement du feu de la charité, (19) abandonnérent leur poſte, & vinrent à Marſeille. Miniſtres de la mort au champ de Mars, ils employérent ici leurs bras à conſerver la vie, & ne craignirent pas plus la mort ſous l'appareil de la peſte, & à la vûe de ſes victimes, qu'ils ne l'avoient redoutée au milieu du carnage & des horreurs de la guerre.

Pluſieurs femmes auſſi, oubliant leur foibleſſe naturelle, & animées par la Religion qui les fortifioit, ſecoururent, non-ſeulement leurs époux & leurs enfans, mais encore tous les autres malades. Elles eurent la tendre généroſité, dans le fort de la contagion, d'employer leurs mains délicates aux fonctions les plus ſerviles, & de panſer ſans crainte les ulcéres les plus capables de révolter les ſens.

(20) Ce fut vous, Illuſtre Prélat,

LE GROS BÉTAIL.

qui, prodiguant vos jours, ranimâtes le courage de tous les habitans. On vous vit, bravant la mort & la crainte, marcher d'un pas intrépide au milieu des cadavres, & voler au ſecours des mourans, pour ſoulager leur corps, & ſauver leur ame.

Le bruit de ces exemples ſe répandit avec la contagion dans les villes circonvoiſines, & la France (21) fut toute ſurpriſe de voir les Evêques de nos jours, dignes émules des premiers paſteurs de l'Egliſe, s'expoſer à la mort pour le peuple, & ſurpaſſer autant les Miniſtres ſubalternes par leurs ſoins & leur courage, qu'ils leur étoient ſupérieurs par le mérite & la dignité.

Parmi le nombre de ces Paſteurs, il y en eut un qui, après avoir appris l'extrémité & la déſolation de ſon troupeau, accourut pour le ſoulager avec l'empreſſement de quelqu'un qui viendroit recueillir une ſucceſſion. Peu inquiet de ſes jours qu'il ſacrifioit pour le ſalut public, il quitta la Capitale que tous les autres alloient chercher.

LE GROS BETAIL.

O vous ! qui embouchez la trompette héroïque pour transmettre à la postérité les actions des grands hommes, immortalisez les illustres noms de ces Pasteurs généreux. Pour nous, continuons notre ouvrage, & reprenons le soin des troupeaux.

Quand les gras pâturages manquent dans un endroit, c'est assez qu'un laboureur entende le gouvernement des bœufs qui servent à la charrue. L'Auvergne féconde en troupeaux élève des vaches, & s'attache à faire provision de lait. Les vaches restent dans les étables pendant l'hiver, tandis que la neige couvre & blanchit les champs de toute part, & le foin qu'on donne alors aux troupeaux leur fait supporter l'ennui de leur longue prison. Mais aussitôt que l'haleine des zéphirs fait fondre la neige des montagnes, & que la terre, après un long froid, commence à se parer d'un gazon renaissant, alors, comme on voit les bandes guerriéres quitter les villes, & se rassembler au champ de Mars, dès que la trompette en a donné le

LE GROS DETAIL.

signal, les vaches sortent avec précipitation des étables, se rendent à l'envi sur les plus hautes montagnes, & prennent sans aucun guide la route qu'elles sont dans l'habitude de suivre.

Dès que ces troupeaux ont atteint les hauteurs, ils entrent dans les pâturages, s'en rassasient avec délices, & y passent tout le jour. Mais le soir, quand la nuit approche, ils ont la précaution de former une sorte de bataillon, & d'asseoir une espéce de camp, en se couchant en rond sur l'herbe. C'est ainsi qu'ils épouvantent ou qu'ils repoussent par la force les loups qui, sur ces montagnes, dressent des embûches aux jeunes veaux. Ceux-ci sont placés au milieu, & les bœufs se couchent autour d'eux rangés côte à côte. Leurs corps pesans sont les fortifications qui défendent le camp, & leurs cornes, prêtes au choc dans le cas de quelque alerte, sont les palissades dont les retranchemens sont revêtus. Ainsi les meres tranquilles pour leurs petits, & les petits en sureté près de

LE GROS BETAIL.

leurs meres, dont ils approchent le plus qu'ils peuvent, dorment tous ſur un tendre gazon, ſans craindre aucun danger.

Si une vache a remarqué au lever du ſoleil quelque loup rodant aux environs, elle remplit l'air de ſes mugiſſemens pour appeller du ſecours : auſſitôt les autres vaches accourant de toute part, lui répondent par leurs cris, & ne touchent pas au moindre brin d'herbe juſqu'à ce que l'inquiétude ſoit bannie du troupeau par la fuite de l'ennemi.

Mais quoique les vaches errent à leur gré dans ces pâturages, elles ne manquent point tous les matins de ſe rendre dès l'aube du jour à la cabanne du paſteur, pour ſe faire traire. Le berger les récompenſe par un peu de ſel, & ce petit préſent les invite à venir d'elles-mêmes offrir des flots de lait à leur bienfaiteur. Le matin quand elles arrivent, le * ber-

* C'eſt le devoir du bon paſteur de connoître & de conduire ſon troupeau. *Paſtor proprias oves vocat nominatim, & educet eas & ante eas vadet.* Evang. S. Jean.

LE GROS BETAIL.

ger appelle chaque vache par son nom, pour la faire approcher plus près qu'elle ne voudroit; elle obéit, & il la trait, après lui avoir fait tourner le derriére du côté des vaſes qui ſont dans ſa cabanne. Mais de peur que les meres, ſe ſouvenant de leurs veaux, ne retiennent leur lait en reſſerrant leurs mamelles, chaque veau a la premiére libation de celui de ſa mere.

Enſuite quand les vaches ſont retournées au pâturage, les bergers jettent de la préſure liquide dans le lait, le preſſent bien avec leurs mains, & mettent deſſus une groſſe pierre pour lui faire rendre toutes les parties ſereuſes.

Si quelquefois pour éviter les grandes chaleurs, & reſpirer un air plus pur, les maîtres viennent de la ville voir leurs troupeaux ſur la montagne : quel plaiſir n'ont-ils pas de ſe promener dans un pâturage délicieux, de compter les fromages, d'examiner les bergers, & de voir le troupeau en bon état, ſoit que les beſtiaux errent à leur gré dans les prairies,

prairies, qu'ils se reposent, & ruminent sur l'herbe, que les veaux jouent autour de leurs meres, & qu'ils tondent quelquefois l'herbe d'un coup de dent mal assuré, soit que le pasteur s'occupe à traire les vaches, &, les bras nuds, presse le lait dans des vases, soit que les bergers des montagnes voisines se réunissent un jour de fête, & boivent largement pour égayer leurs repas !

Souvent même les maîtres, renonçant au vin pour quelque tems, prennent le lait pour se rafraîchir ; & lorsqu'ils ont besoin d'une médecine, ils n'ont point recours à ces eaux minérales, que la terre, par ses sels, rend salutaires ; mais le matin (22) ils rempliſſent de grands verres d'urine de vache, avec laquelle ils se purgent. Potion qui fait beaucoup rire le berger, & qui n'est point enviée par le veau qui tète encore.

Mais lorsque les aquilons commencent à soufler, & que les premié-

Le gros Betail.

res neiges annoncent l'hiver & la pluye, les troupeaux ſongent à quitter les montagnes, paiſſent jour & nuit, font avec avidité proviſion de nourriture pour la route; & quoiqu'ils ne hâtent pas leur marche, ils deſcendent pourtant d'eux-mêmes de ces froides montagnes pour aller paſſer l'hiver dans les étables, à l'abri du vent.

(23) C'eſt ainſi que Progné fugitive, quand les premiers frimats ſe font ſentir, & lorſque le ſoleil s'eſt éloigné de nos climats, abandonne ſon habitation paſſagére qu'elle récréoit par ſon chant, & va chercher des régions plus tempérées.

C'eſt ainſi que Philoméle, qui le matin ſalue le Dieu du jour par ſes tendres accens, (24) garde le ſilence pendant la nuit; tandis qu'au milieu des ténébres, le hibou, par ſa voix lugubre, annonce aux mortels de funeſtes préſages.

(25) C'eſt ainſi encore que la maiſon d'un maître, dans le tems de ſa proſpérité, eſt fréquentée par un troupeau d'amis, qui s'enfuient dès

qu'il survient un tems fâcheux ; & que la fortune, qui se plait à loger sous différens toits, emméne avec elle ces amis inconstans chez tous les hôtes où elle va camper.

LE GROS BETAIL.

Fin du Livre troisiéme.

REMARQUES

Sur le troiſiéme Livre.

LE gros Bétail fait la matiére de ce Livre. L'Auteur ne dit qu'un mot du cheval, qu'il regarde ici comme un animal plus utile aux voyageurs & aux guerriers, que propre au labourage : mais il parle amplement des bœufs, de leur taille, de leurs qualités, de la maniére de les dompter, de l'amitié qu'ont entr'eux ces animaux, & de leurs différentes maladies. Il fait auſſi mention des vaches, de l'âne, du mulet ; & à l'occaſion des remédes qu'il indique pour leurs maladies, il fait l'éloge de quelques plantes, & principalement de la rhue ; il exalte auſſi les vertus de la pierre ſerpentine. Enfin la peſte, dont le gros bétail ſent trop ſouvent les funeſtes effets, lui donne lieu de décrire celle de Marſeille : d'où il paſſe pour terminer ce Livre, à l'uſage des habitans d'Auvergne, qui envoyent au printems les troupeaux ſur les montagnes.

(1) [*Qu'il lui apprenne à faire de fatiguantes courbettes.*] Virgile dit également, Georg. L. 3.

Ubi quarta acceſſerit ætas
Carpere mox gyrum incipiat, gradibuſque ſonare

Compositis : sinuetque alterna volumina crurum :
Sitque laboranti similis : tum cursibus auras
Provocet, ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix summâ vestigia ponat arenâ.

(2) [*Quand des extrémités de l'Asie septentrionale.*] L'opinion la plus commune est que la Tartarie est jointe à l'Amérique ; conséquemment si cette quatriéme partie du monde n'est qu'une presqu'isle, il n'est point étonnant que Cristophe Colomb l'ait trouvée si peuplée. Il est vrai que ce chemin qui conduit de l'Asie septentrionale en Amérique n'est point encore connu, mais seulement considéré comme possible.

(3) [*Après qu'il aura vû trois récoltes.*] C'est un tour poëtique pour dire qu'il faut accoutumer le bœuf à porter le joug quand il a trois ans passés.

(4) [*Se sont rangés sous le joug.*] Il y a dans le texte *pellite jugo*. L'auteur donne au joug cette épithéte, parce qu'on le garnit d'une peau, de peur qu'il ne blesse le cou des jeunes bœufs.

(5) [*Vient promptement à son secours.*] Il y a dans le texte :

Auxilio jam non piger advolat.

Je n'ai pas crû devoir rendre le mot *advolat* par le terme françois *vole* ; parce que l'agilité n'étant pas à beaucoup près la qualité du bœuf, il m'a semblé que l'oreille françoise seroit re-

voltée si l'on disoit d'un bœuf qu'il *vole* au secours de son compagnon. Cette figure est un peu trop forte pour un animal aussi pesant : cependant elle choque moins dans le texte, parce que c'est un Poëme.

(6) [*Retirez du travail un bœuf quand il est vieux.*] Cet endroit est imité d'Horace :

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet in extremum ridendus & ilia ducat.

(7) [*Auxquelles le gros bétail est sujet.*] L'Abbé Desfontaines, dans sa traduction de Virgile, a rendu *pecora majora & minora*, par *grands* & *petits* troupeaux. Il est singulier que ce Littérateur ait confondu les grands & les petits troupeaux avec le gros & le menu bétail : les grands & les petits troupeaux désignent seulement la quantité, mais non pas l'espéce. C'est pour la distinguer qu'on dit gros & menu bétail. Par la premiére dénomination, on entend les bœufs, les vaches, les chevaux, les ânes, les mulets; voilà ce que signifient *pecora majora & armenta* : & par la seconde, on entend les moutons, les béliers, les brebis, les chévres, les pourceaux ; qu'on appelle en latin *pecora minora aut greges*. On peut dire qu'on a un grand troupeau de moutons, & un petit troupeau de bœufs : ce qui ne se pourroit pas, si le sens que donne l'Abbé Desfontaines à *pecora majora*, étoit juste.

(8) [*La mule est engendrée.*] Il y a dans

le texte, *mula Rhutenenſis.* L'Auteur l'appelle mule de Rouergue, parce qu'on en éléve beaucoup dans ce petit pays du Lyonnois. Mais dans une traduction, de pareilles épithéſont toujours de trop.

(9) [*L'Eſpagne préférant.*] Les équipages du Roi même n'ont que des mules, & ces animaux ſervent de monture à la plupart des habitans.

(10) [*Ne ſe faiſoient porter.*] Je ne ſai ſi ces tems ſont auſſi à regretter que le penſe l'Auteur. Les Magiſtrats d'aujourd'hui peuvent dire pour leur juſtification, *autre tems, autres mœurs.* Dès qu'on a du bien pour ſe procurer ſes commodités, pourquoi ne pas s'en ſervir ? D'ailleurs les Juges qui alloient autrefois au Palais ſur des mules, pouvoient, eû égard à leur ſiécle, être taxés d'autant de faſte que les Magiſtrats de nos jours ; parce que, dans des tems plus reculés, les Juges ſe rendoient peut-être à pied où les appelloit leur miniſtére. Ainſi l'on pouvoit dire, en comparaiſon de l'uſage précédent, que ceux qui ſe faiſoient porter par des mules, montroient trop de faſte, & avoient trop de vanité : tout eſt relatif.

(11) [*Etoit à la fois portier, palfrenier & cuiſinier.*] Moliere, dans ſa Comédie de l'Avare, a trop jetté de ridicule ſur les gens qui, avec du bien, portent l'œconomie à ce point-là, pour que cet ancien uſage reprenne faveur.

(12) [*Et du Garum.*] C'eſt une fauſſe

que les anciens faiſoient avec la ſaumure du poiſſon nommé *Garus*, que Voſſius prétend être le maquereau.

(13) [*Aucun Machaon.*] Il étoit fils d'Eſculape, & l'un des célébres Médecins de la Gréce. Il partit pour le ſiége de Troye, & y fut tué par Eurypile. Virgile dit qu'il fut le premier à ſortir du cheval de bois pour s'emparer de la ville.

Illos patefactus ad auras
Reddit equus, latique cavo ſe robore promunt
Tiſandrus Stheneluſque duces, & dirus Ulyſſes,
Demiſſum lapſi per funem, Athamaſque Thoaſque
Peliderque Neoptolemus, primuſque Machaon.

Æneid. l. 2.

(14) [*Qu'on appelle pierre ſerpentine.*] On a attribué à cette pierre, ainſi qu'au bézoard, quantité d'effets merveilleux. Mais leurs vertus, ſi prônées par les charlatans, s'évanouiſſent quand ce ſont des naturaliſtes éclairés qui en font l'épreuve. Au reſte, l'éloge qu'en fait le Pere Vanniere ne doit pas ſéduire le Lecteur : les Poëtes adoptent les opinions communes, quand elles leur fourniſſent des images : c'eſt au Phyſicien à les examiner. Voyez le *Traité univerſel des Drogues ſimples, par Nicolas Lemery*, article *Lapis ſerpentis.* Voyez auſſi Tavernier. Les charlatans font accroire que c'eſt une pierre qu'on trouve dans un ſerpent que les Portugais appellent, *Æbra de Capelos*, & les François, *Serpent au chaperon*,

chaperon; quoique ce ne ſoit qu'un morceau de corne de cerf brulé ſur les charbons.

(15) [*La peſte qui déſoloit Marſeille.*] L'auteur fait ici la deſcription de la peſte de Marſeille, à l'imitation de Virgile, qui, à la fin du troiſiéme Livre des Géorgiques, décrit celle qui déſola le Frioul & la Carniole dans les Alpes Italiennes; & de Lucrece, qui peint celle de l'Attique, qu'a auſſi rapportée Thucydide. Mais il s'en faut bien que la deſcription du Pere Vanniere égale celles des deux Poëtes & de l'Hiſtorien dont je viens de parler. La ſienne eſt une gazette, un récit froid, plutôt qu'un tableau. Lucrece, au contraire, fait une peinture ſi vive de cette affreuſe maladie, qu'on croit en être attaqué, & qu'on eſt preſque tenté de prendre un préſervatif. Si Lucrece & Virgile n'étoient pas dans les mains de tout le monde, j'aurois inſéré ici leurs deſcriptions.

(16) [*Chez les Fidéles.*] Il y a dans cet endroit une tirade de vingt vers qu'on a jugé à propos de ſupprimer, comme un hors-d'œuvre. Cette ſortie déplacée ſur les Janſéniſtes m'a parue peu convenir au caractére du Pere Vanniere, qui, par ſon eſprit, ſa douceur & ſa politeſſe, a mérité l'amitié de tant d'hommes illuſtres. D'ailleurs dans un Poëme où il s'agit des délices & des travaux de la campagne, peut-on prendre avec grace le ton d'Archiloque?

(17) [*Que trois Médecins.*] Ce furent

MM. *Chycoineau*, Chancelier de l'Université de Montpellier, *Didier*, Professeur de la même Université, & *Verguy*, Médecin de cette ville.

(18) [*Ils prouvent moins par leur éloquence.*] M. *Chycoineau* fit imprimer un Livre où il soutient que la peste n'est point contagieuse. Peut-être fut-ce par politique que ce Médecin osa réfuter l'opinion commune; parce que plusieurs personnes, dans la crainte de gagner cette maladie, refusoient leur secours aux pestiférés. M. Astruc, Médecin alors à Montpellier, fit une Dissertation pour prouver que la peste est contagieuse, & se communique par les corpuscules pestiférés, dont l'air est chargé. M. Didier, dans un Discours, a réfuté ces deux opinions, & dit : Si la terreur seule est capable de produire la peste, comment des enfans de huit jours ont-ils pu mourir de cette maladie ? Si elle se prend par l'atmosphere des atômes pestilentiels, comment quelqu'un a-t-il pu entrer dans une infirmerie de pestiférés, sans être frappé de la peste. Le sentiment de M. Didier est que la peste se gagne par un contact immédiat & durable.

(19) [*Abandonnérent leur poste.*] Ce furent MM. de *Langeron*, de *Montaud*, & de *Soissons*.

(20) [*Ce fut vous, Illustre Prélat.*] L'Auteur entend parler de Henri de Belsunce, Evêque de Marseille, dont le zéle entendu,

les ſoins & les aumônes, ſauvérent pluſieurs perſonnes, & réveillérent les ſentimens d'humanité parmi bien des gens que la crainte écartoit du danger.

(21) [*Fut toute ſurpriſe de voir les Evêques de nos jours.*] Voici les noms de ces Evêques charitables, qui ont fait honneur à l'humanité en ſe dévouant pour le ſalut du peuple. MM. de Ventimille du Luc, Archevêque d'Aix, Forbin de Janſon, Archevêque d'Arles, Louis de la Tour-du-Pin-Montauban, Evêque de Toulon, de Foreſta de Colongue, Evêque d'Apt, & Davejan, Evêque d'Alès.

(22) [*Ils rempliſſent de grands verres.*] L'urine de vache, qu'on appelle *Eau de mille-fleurs*, eſt un bon remède quand on a l'eſtomac chargé.

(23) [*C'eſt ainſi que Progné.*] Elle étoit fille de Pandion, Roi d'Athenes. Elle fut changée en hirondelle. Voyez les Métamorphoſes d'Ovide, & le Dictionnaire de la Fable.

(24) [*Garde le ſilence pendant la nuit.*] Ceci n'eſt pas exact : quand le roſſignol eſt dans la ſaiſon de chanter, on entend ſon ramage auſſi ſouvent la nuit que le jour.

(25) [*C'eſt ainſi.*] Cette penſée eſt imitée d'Ovide.

Donec eris felix multos numerabis amicos,
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Pétrone fait dire à un des convives du repas de Trimalcion : *Scito autem cùm olla malè ferret & ubi simul res inclinata est amici de medio.* Horace dit aussi :

Diffugiunt cadis
Cum fœce siccatis amici.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE QUATRIÉME.

Le petit Bétail.

PARLONS maintenant du soin qu'on doit prendre des troupeaux de brebis. (1) Elles sont le présent de la nature le plus utile à la terre & aux hommes : car le fumier de ces bestiaux rend la terre meilleure pour les bleds, leur toison couvre les hommes, leur chair les nourrit, & je serois tenté de croire, agréable argent, (2) que vous prîtes votre nom de celui de troupeau, après que la vie pastorale eut élevé Rémus & Romulus, & enrichi ces

Les Brebis.

LE PETIT BÉTAIL.

fameux bergers au point qu'ils furent en état de bâtir Rome, de l'entourer de murailles, & de faire adopter leurs usages & leurs loix aux peuples qu'ils avoient subjugués.

Les fermiers n'auront pas moins de soin du menu bétail que du gros : car la brebis imbécille ne veille sur elle d'aucune façon. Dieu lui a donné une riche toison, au lieu de la force & des armes qu'il a départies au reste des animaux. (3) Le bœuf attaque courageusement son ennemi avec ses cornes, le cheval se défend avec le pied, le lion déchire avec les griffes, le tigre mord, le renard employe la ruse, le chien montre les dents & s'en sert dans l'action, & le cerf timide pourvoit à sa sureté par l'agilité de ses pieds.

Mais la brebis n'a ni ruse, ni force, ni aucune espéce d'armes ; point de courage, point de ressource dans ses dents pour repousser les attaques du loup, ni d'agilité pour éviter ses embuches. A peine doubleroit-elle le pas pendant un orage, si le pasteur avec sa houlette ne la pressoit

de marcher, & ne l'avertiſſoit par ſes cris de ſe mettre à couvert de la pluye. LE PETIT BÉTAIL.

Mais, quoique la nature l'ait vétue plus qu'aucun autre animal, cependant elle eſt ſi délicate que les grands froids la font mourir, ſi la bergerie n'eſt pas expoſée au midi, & ſi le berger n'a pas ſoin de faire au troupeau une litiére (4) de paille & de fougére bien ſéche, ſur laquelle les agneaux avec leurs meres ſoient couchés mollement & proprement pour ſe repoſer. Car les brebis qui, dans des tems bien reculés, vivoient en plein air au milieu des forêts, & bravoient l'hiver & ſes frimats, ſont devenues délicates comme nous depuis que nous en avons fait des animaux domeſtiques. Plus on prend de précaution pour ſe conſerver, plus les corps devenus ſenſibles donnent de priſe aux maladies.

C'eſt pourquoi examinons les ſoins qu'il faut prendre d'un agneau dès ſon âge le plus tendre. Auſſitôt qu'il eſt né on le léve & on le tient droit ſur ſes jambes; on preſſe les mamel- Les Agneaux.

LE PETIT BETAIL.

les de la brebis, & l'on fait goûter ſon lait à l'agneau, afin de l'habituer à téter lui-même ſa mere. Mais lorſque le berger la trait pour la premiére fois, il doit jetter le lait; car il eſt pernicieux, & cauſeroit des maladies aux agneaux dès leur naiſſance.

On enferme enſuite l'agneau avec ſa mere, afin que celle-ci le ſoigne davantage, & que l'agneau apprenne à la connoître. Après deux jours on permet aux brebis, qui ont mis bas, d'aller paître de (5) l'orge en herbe: mais on retient les agneaux dans la bergerie, quoiqu'ils appellent leur mere par des bêlemens ſans fin qui font retentir le bercail.

Lorſque l'âge aura fortifié l'agneau, & qu'il commencera à être grand, on le laiſſera aller au pâturage, pour exercer ſes dents ſur les herbes tendres; & quand ſa mere & lui ſe ſeront raſſaſiés de leur premiére tendreſſe, & qu'ils pourront l'un & l'autre ſupporter leur abſence ſans inquiétude, la mere retournera au pâturage à l'ordinaire, & les tendres

agneaux iront paître, sous la conduite du fils du berger, l'herbe superflue des bleds, dont l'abondance est nuisible quand ils commencent à pousser; ou bien que le berger élève son fils aux travaux champêtres, & s'il a chez lui une jeune fille, qu'elle fasse paître les agneaux, & qu'elle ne les enferme pas dans l'étable après qu'ils sont rassasiés, mais qu'elle les laisse bondir sur le gazon, tandis qu'elle s'amusera à rouler sur un fuseau le fil de sa quenouille. LE PETIT BÉTAIL.

Cependant, jeunes filles, ne vous accoutumez pas à ce genre de vie. Il étoit permis autrefois dans les siécles d'or; mais aujourd'hui vous ne devez connoître (6) ni les satyres qui se cachent dans les bois, ni d'autres larcins que ceux qu'on fait des brebis.

Lorsque les meres reviennent le soir du pâturage, on les enferme avec leurs petits, à qui elles donnent leurs mamelles à presser pour supplément de la nourriture du jour. Quand ils sont sévrés on les laisse paître à la campagne avec le reste du troupeau, & on les met dans la mê-

Le petit bétail.

me bergerie ; ou bien, on les fait parquer enſemble, dans le même endroit, à la belle étoile.

Mais la concorde n'habite pas longtems parmi eux, (7) & le cruel Amour, qui, preſque toujours dans les villes, fait le tourment & la perte des hommes, régne avec le même empire parmi les troupeaux. A peine un agneau ſent-il ſon front armé de cornes, qu'il décéle par mille emportemens le feu brulant qui le dévore, & que tous les béliers devenus rivaux ſe livrent des combats ; à moins que le paſteur, avec le fer, ne tranche la cauſe de leurs amours effrénés.

Le Bélier.

Il faut que le bélier auquel on deſtine l'emploi & le titre de pere, ait le corps large & élevé, qu'il ſoit chargé de laine, & qu'elle ſoit plus blanche que la neige. Sa langue ni ſa toiſon ne doivent point être bigarrées de différentes couleurs, de peur que la laine des agneaux ne reſſemble à la ſienne. Il faut qu'il ait beaucoup de laine au cou, à la tête, au ventre, & même autour des yeux ;

que ſes cornes ſoient courbées ſur le muſeau. Ses rivaux en ſont bleſſés quand il les a droites. Dès qu'il les ſent pouſſer, fier de ſes armes, & piqué de jalouſie, il eſt continuellement en guerre avec les autres. Mais voici la façon de le corriger : on prend un petit ais de bois, qu'on arme de pointes de fer ; on le lie aux cornes du bélier qui eſt jaloux & hargneux, les pointes tournées vers le front. Avec cette eſpéce de caſque, il fond ſur ſon ennemi, & élevé ſur ſes pieds, il lui heurte la tête de la ſienne : mais, bleſſé de ſes propres coups, il ſe garde bien dans la ſuite d'uſer d'une arme qui lui eſt funeſte à lui-même.

Pour chef de votre troupeau, prenez un bélier qui ait les cornes mutilées. Ainſi déſarmé, il aimera la paix, & ne cherchera point à lutter contre les autres. Ne lui donnez point à ſaillir des brebis trop vieilles ou trop jeunes ; les unes ſont expoſées à une mort prochaine, & les autres trompent ſouvent vos eſpérances.

Que le paſteur ne méne pas paître

LE PETIT BÉTAIL

Préſages de pluye.

ſon troupeau loin de la bergerie, lorſque (8) les grues & la ſiniſtre corneille appellent la pluye par leurs cris aigus, ou que les bœufs lévent la tête & ouvrent les nazeaux pour reſpirer, ni lorſque l'air eſt peſant, ou que les mouches ſe font plus ſentir qu'à l'ordinaire, ni quand le héron s'éléve au-deſſus des nues pour éviter les vapeurs qu'exhale la terre lorſque le tems menace de pluye. Craignez encore qu'il n'en tombe lorſque le vent fait voltiger des feuilles légéres, & les entraîne dans les tourbillons qu'il excite; ou quand vous voyez des traits de flamme briller dans les airs; (9) ou quand Iris ſe diſpoſe à verſer dans les campagnes l'eau qu'elle pompe avec les deux pointes de ſon arc; mais ſurtout lorſque pendant l'été le tonnerre gronde dans les airs, & qu'un nuage épais ſe réſout en pluye chargée de petits animaux venimeux. Enfermez votre troupeau dans la bergerie; car il ne pourroit prendre de poiſon plus mortel: & cependant l'imprudente brebis l'avale avec plaiſir.

LE PETIT BÉTAIL. Les pâturages.

Dans le printems, vous n'ouvrirez le bercail que lorſque le ſoleil aura diſſipé la gelée blanche qui couvre l'herbe. Dès que la canicule fera ſentir ſa brulante haleine, menez paître votre troupeau deux fois par jour; une fois le matin, lorſque la roſée rend l'herbe plus délicate, & une autre fois lorſqu'elle eſt humectée par la fraîcheur du ſoir, qui en rend les ſucs plus agréables. Car lorſque l'aſtre du jour au milieu de ſa courſe, darde ſes rayons avec le plus de force, & que l'herbe flétrie & deſſéchée ſe ſoutient à peine ſur ſa tige, le berger doit conduire le troupeau dans quelque vallée; afin de le mettre ſous des arbres touffus (10) à l'abri de la chaleur.

Pour accompagner & venger le troupeau, le paſteur doit avoir un chien, qui, dans les pâturages, lui ſerve de garde, & qui, pendant la nuit, ſentinelle infatigable, ſoit la ſureté de la bergerie, & dont les cris menaçans ſuffiſent pour épouvanter les loups & les voleurs.

Que le berger conduiſe lentement

LE PETIT BÉTAIL.

ſes brebis dans les champs ; qu'il excite les pareſſeuſes, & qu'il arrête celles qui ſe hâtent trop : enfin qu'il rappelle par des ſiflemens aigus, ou en prenant la voix menaçante d'un homme en colére, celles qui s'écartent du troupeau. Si quelque brebis nouvellement mere ſe couche de foibleſſe, le tendre berger doit mettre ſa tête ſous elle pour la ſoutenir, lui montrer l'agneau qui vient de naître, & le rechauffer dans ſon ſein.

Il doit connoître la cauſe des maladies du troupeau, & la façon de les guérir ; les différentes ſaiſons, & les endroits propres aux pâturages ; quelle couleur de laine ſe vend le mieux, & annonce en même tems la meilleure chair. Il doit ſavoir dans quelle ſaiſon ſe tondent les brebis, & à quelle heure il faut les ramener du pâturage, & les abreuver à quelque agréable fontaine.

Le berger qui ne veut pas négliger pour ſon troupeau les plus petits ſoins, le méne paître le matin du côté du couchant, & le ſoir du côté du levant : car la grande chaleur eſt

pernicieuſe aux brebis, lorſque panchées pour paître, elles ont encore la tête expoſée à toute l'ardeur du ſoleil.

Qu'on ne choiſiſſe pas ſur-tout de gras pâturages, qui raſſaſient le troupeau. On doit donner la préférence aux collines & aux terreins ſecs, dont l'herbe courte contribue beaucoup à rendre la laine des brebis plus belle & plus fine. Le meilleur mouton pour le goût & la délicateſſe de la chair, eſt celui (11) du Gange, qui ſe nourrit de thim.

Le berger ſenſible aux premiers froids, ne doit pas être aſſez lâche pour refuſer de paſſer à la belle étoile quelques nuits fraîches de l'automne, ſous le prétexte que ſes brebis ſont foibles & malades : car la menue fiente des brebis parquées, & leur chaleur modérée, engraiſſent bien mieux une terre, que ſi on la chargeoit de grands tas de fumier.

Si cependant l'hiver, par un froid prématuré, rend la ſaiſon trop rude, vous ne laiſſerez pas coucher vos brebis ſur la terre, ni aller les

LE PETIT BÉTAIL.

pieds tout gelés chercher triſtement ſous la neige quelques brins d'herbe ſéche & aride : mais vous leur donnerez dans la bergerie, de la veſce, des pois cornus, des feuilles d'arbres & du foin ; de peur que la faim cruelle ne les gagne, & que la gale ſa compagne ne s'empare de tous leurs membres. Dès que ce mal infecte le troupeau, la demangeaiſon excite les brebis à ſe froter contre les arbres ; elles ſe gratent avec leurs cornes recourbées, ou ſe déchirent avec les dents : après quoi bientôt cette peſte ſe communique à toute la peau.

Après l'hiver, quand le ſoleil a fait fondre les neiges, les troupeaux retourneront aux pâturages. Le bélier marche à la tête ; ſous un tel guide les brebis errent ſans crainte dans la campagne, elles aiment à l'avoir pour chef, ſoit que le berger les raméne le ſoir, ſoit que pendant la chaleur il les conduiſe dans les vallées ou dans les bois, ſoit qu'il faille paſſer un ruiſſeau, entrer dans une barque pour traverſer un fleuve, ou

sauter un fossé. Ce sont des animaux qui aiment tant à suivre l'exemple de leur chef, que s'il prend envie au bélier de sauter, toutes les brebis (12) sautent à son imitation, quoique ce soit dans un terrein plat. LE PETIT BÉTAIL.

Les moutons qui ne sont qu'à moitié mâles, se laissent aussi conduire au pâturage par le même chef. On ne choisit point pour marcher à la tête du troupeau le bélier qui a la plus belle apparence, la plus riche toison, le plus d'âge ou d'expérience : mais, de même que parmi les Grands la faveur capricieuse éléve aux honneurs ceux qu'il lui plaît, ainsi le goût de préférence qu'un pasteur a pour un bélier, suffit pour en faire le général du troupeau. Il marche toujours le premier, sonde le terrein : &, de même qu'il conduit les brebis à l'abreuvoir & au pâturage, il est leur perfide conducteur quand elles vont à la boucherie. Ainsi, parmi cette espéce d'animaux, il y en a qui trahissent leurs semblables, & qui se soumettent d'eux-mêmes à ce triste ministére pour une Les Moutons.

LE PETIT BÉTAIL.

vile récompense : car le pasteur paye ordinairement au bélier le prix de sa perfidie, & lui donne après son retour un peu de bled, ou quelques autres graines de son goût.

Le Bouc.

C'est le devoir du bouc de devancer les chévres, lorsqu'elles gravissent sur le haut des montagnes. Mais (13) la goutte lui permet à peine de faire un pas avec elles. Ce mal est le triste salaire des plaisirs auxquels le bouc se livre dès ses premiéres années. A peine la barbe lui croit-elle au menton, à peine ses cornes ont-elles commencé à percer, que les feux cachés de l'amour font déja des progrès dans ses veines. Aussi une vieillesse prématurée le rend bientôt infirme ; il devient lent, paresseux, malade, inutile à tous égards : son odeur insupportable infecte les troupeaux & l'air des environs, & bientôt la mort met fin à ses tristes jours.

Les Chévres.

Les chévres agiles & les bêtes à laine ne paissent pas dans les mêmes lieux. La chévre marche en sureté au milieu des rochers les plus escar-

pés, & recherche avec avidité le citiſe & les petits arbriſſeaux qui ſont ſur le penchant des montagnes. Les brebis aiment à paître dans les champs, & non pas ſur de ſtériles rochers, qui ne ſont couverts que de ronces & de buiſſons ; les épines leur déchirent la peau, & leur arrachent des floccons de laine, que les oiſeaux enlévent avec ſoin pour en tapiſſer leur nid.

LE PETIT BÉTAIL.

L'Eſpagne, qui a ſoin de charger ſes brebis de peaux de boucs, les garantit avec cette couverture épaiſſe, des ronces & des épines, & en retire de très-fines laines ; & de même qu'elle fait deux récoltes de foin tous les ans, elle tond deux fois l'année ſes lucratives brebis.

Ces animaux ſont fantaſques, & rebutent les pâturages qu'ils ont long-tems fréquentés. Ainſi que nous aimons à voir ſur nos tables des mêts variés & apprêtés par une habile main, de même les troupeaux aiment à faire un échange des plus gras pâturages avec ceux qui ont le moins de ſuc, & les feuilles renaiſ-

La variété des pâturages.

Le petit Betail.

fantes des arbiſſeaux leur ôtent le dégoût que la ſatiété leur avoit cauſé. Mais ſur-tout après l'hiver & les pluyes, lorſque la ſaiſon approche de mener les brebis ſur les montagnes, les plus vertes prairies ne les arrêteroient pas davantage que ne ſeroient retenus des jeunes gens par les délices de la ville, & la ſociété de leurs amis, quand l'automne raméne les fruits & les vacances.

La tonte des Moutons.

Les brebis ſont charmées au commencement de l'été qu'on les dépouille de leur toiſon : c'eſt une couverture d'hiver qui les échauffe trop. Le paſteur couche par terre la brebis qu'il veut tondre, l'attache par les pieds avec une corde, & lui coupe enſuite ſa toiſon. La bergerie, pendant cette opération, ne retentit pas du moindre bêlement, on n'entend que le bruit des ciſeaux, à peine la brebis pouſſe-t-elle un gémiſſement, quoique le cruel paſteur, en la tondant juſqu'au vif, lui faſſe de larges bleſſures, qu'il ne daigne panſer qu'avec de la pouſſiére de charbon, au lieu de frotter les playes avec de

l'huile d'olive, ou de la poix liquide.

LE PETIT BÉTAIL.

Autrefois, quand on devoit tondre ſes brebis, on donnoit une fête à ſes amis, & on les invitoit à manger. Ces agréables feſtins revenoient au tems de la moiſſon; on les répétoit encore pendant les vendanges, lorſque la vigne ſoutenue de l'ormeau avoit prodigué ſes fruits, & que Bacchus par ſa préſence ranimoit la joie du village. La gayeté n'habite plus la terre à préſent, depuis que Bellonne la déſole par ſes fureurs. Mais la paix au viſage ſerein, & ſource des richeſſes, va bientôt rappeller les ris & la félicité. Du haut des cieux je la vois deſcendre; la Piété la ſuit, & l'heureuſe Abondance.

Douceurs de la Paix.

Déja cette puiſſante Déeſſe, qui fait terminer les diſcordes des Rois, volant de Royaume en Royaume, parcourt leurs ſuperbes palais, & nous eſpérons qu'elle ne leur conſeillera pas en vain d'épargner le ſang de leurs ſujets, & de vivre heureux dans leurs Etats pacifiés.

Ainſi nos oreilles fatiguées n'entendront plus le ſon bruyant de la fatale

LE PETIT ÉTAIL.

trompette ; mais de tout côté les bergers chanteront sur le chalumeau leurs tendres amours ; les vaisseaux étendront librement leurs voiles, & vogueront sans crainte ; il n'y aura plus pour les nautonniers d'ennemis à combattre que les vents en fureur ; les épées désormais seront rouillées dans le fourreau, on ne verra briller que les armes champêtres, & le laboureur trouvant ses greniers trop étroits pour ses riches moissons, admirera combien les tems sont changés. Les sciences & les arts rendront les villes floriſſantes, & les Muses recevront encore nos hommages & nos éloges. Quoique pourtant elles ne gardent pas le silence, malgré la longueur de la guerre, (14) le respectable Bignon les protége. Il tient le sceptre du Parnasse ; &, Prêtre à la fois de Thémis & d'Apollon, illustré par ses aïeux, mais plus encore par lui-même, il honore & chérit les Poëtes, & favorise par ses soins le progrès des beaux Arts. La nature par son secours se montre & se dévoile dans l'étude des plantes,

Mention de M. de Bignon.

& nos yeux pénétrent jusqu'aux astres, & en mesurent l'étendue ; nous recherchons l'origine cachée des sources & des vents ; il n'est point d'image que notre cizeau ne rende sur le marbre ; notre siécle n'envie plus à la Gréce l'Apelle qu'elle a tant vanté, & qui, à l'antiquité près, n'a rien de plus que nos artistes. Notre langue, savant Bignon, s'est parée par vos lumiéres d'une grace nouvelle, sa richesse & ses agrémens sont connus dans l'univers aussi loin que nos armes.

LE PETIT BÉTAIL.

Mais reprenons notre sujet, & continuons de parler des troupeaux & de la campagne. J'aimerois assez à dire comment il faut nétoyer une toison, la peigner & la carder ; je montrerois comment il faut tirer la laine d'une quenouille, la devider en plusieurs pelotons, & de quelle maniére le fil attaché à une navette, & abandonné d'une main légére, passe & repasse dans les ouvertures de la chaîne, pour en faire un tissu serré ; peut-être même enseignerois-je à teindre la laine dans des vases d'ai-

L'art d'apprêter la laine.

LE PETIT BETAIL.

rain remplis de sucs préparés, à lui donner l'éclatante couleur de la pourpre, ou celle du safran, à lui faire prendre une teinture noire ou violette. Mais, sans doute, il se trouvera un jour quelque Poëte qui choisira pour sujet l'art d'apprêter les laines, & celui de manier le peigne, ou l'aiguille à broder, qui représente les délicieuses occupations de la campagne, ou les combats des Rois, dans des tapisseries délicatement travaillées. Pour nous il nous reste encore plusieurs choses à dire des brebis & du chien qui les garde.

Dispersion du troupeau.

Divisez votre troupeau en différentes bandes, afin que, paissant dans plusieurs endroits éloignés les uns des autres, il consomme les pâturages qui sont au loin, & que vos brebis ne s'épuisent pas à faire trop de chemin, ou ne périssent pas toutes, si la peste infecte un canton, & ne s'étend pas encore de toute part. Mais cette contagion est bien plus à craindre encore pour les chévres; à moins que vous n'enfermiez dans un enclos celles qui en sont attaquées,

&

& que vous ne leur faſſiez prendre pour antidote des racines de roſeaux & d'épine blanche bien broyées & délayées dans de l'eau.

LE PETIT BETAIL.

Il y a des pays où les bergers mêlent enſemble toutes les eſpéces de troupeaux, & conduiſent indiſtinctement dans les mêmes pâturages les porcs & les brebis, quoiqu'on ſache que leurs goûts ſoient très-différens. Les porcs aiment les forêts & les lieux ombragés ; la brebis hait tous les bois, ſe plaît dans de verds pâturages, & déteſte les rivages où le porc aime à fouir & à faire de larges foſſes. De plus, il ſe veautre avec volupté dans l'ordure & dans la boue, & la brebis oſe à peine toucher de l'extrémité du pied un endroit fangeux.

Différentes affections du porc & de la brebis.

Les porcs ſont toujours prêts à ſe déchirer à coups de dents, & il n'y a point d'animaux auſſi doux que les brebis ; elles paiſſent enſemble au milieu des champs, elles s'aſſemblent en rond ſerrées dans un tas ; & lorſque, pendant les grandes chaleurs, l'ombrage leur manque, elles

LE PETIT BÉTAIL.

se cachent la tête sous le ventre les unes des autres. Si quelqu'une sur sa route rencontre un coin de champ où l'herbe soit plus agréable au goût, elle ne veut pas seule en profiter, & n'est point jalouse que les autres partagent avec elle sa bonne fortune ; elle les appelle au contraire de toute sa force, par des bêlemens réitérés, pour les inviter à venir faire avec elle un meilleur repas.

Leur guerre & leurs débats ne sont pas dangereux ; & si dans le fond des vallées il leur prend envie de se livrer quelque assaut, le berger sur une hauteur se fait un jeu de leurs fréquens combats ; parce qu'il voit qu'ils se terminent toujours sans effusion de sang, quoiqu'elles se heurtent réciproquement, & que courbant la tête pour de nouvelles attaques, elles s'élancent avec fureur sur leur adversaire. Si par hasard leur animosité va trop loin, il n'est pas nécessaire d'employer le bâton pour mettre la paix ; un des moutons s'expose à leurs coups en se présentant au milieu d'elles, & finit leur dispute en les séparant.

LE PETIT BÉTAIL.

Le penchant dominant du porc eſt une gourmandiſe inſatiable : car une truie, ſi la faim la tourmente, dévore juſqu'à ſes petits. La brebis, au contraire, eſt de toutes les meres la plus tendre ; elle prodigue ſes ſoins & ſes careſſes à ſon agneau pour l'élever. Si elle eſt obligée de le quitter, lorſqu'il reſte à la bergerie, elle s'ennuie au pâturage, & le demande par ſes cris ; tandis que de ſes bêlemens il fait auſſi retentir le bercail. La patiente brebis ne ſait point ſe venger par la force, quand il s'agit d'elle ſeule ; mais elle oublie ſa timidité naturelle, & oſe avec courage ſe préſenter au combat contre les plus gros chiens, s'il en eſt quelqu'un au pâturage qui feigne en jouant de ſe précipiter ſur un agneau, pour lui donner une fauſſe allarme.

Quoique le berger ne puiſſe pas connoître quelle eſt la mere de chaque agneau en particulier, puiſqu'ils ont tous la même couleur, & qu'il ne paroît entre eux aucune différence ſenſible ; cependant toutes les meres reconnoiſſent leurs petits, &

LE PETIT BETAIL.

tous les petits pareillement reconnoissent leur mere par l'effet d'une merveilleuse tendresse. Car le soir, dès que les brebis à leur retour du pâturage, rentrent dans le bercail, les agneaux s'applaudissent de l'arrivée de leurs meres, chacun témoigne sa joie à la sienne, en remuant la queue, & s'épuise en caresses que sa mere lui rend à son tour; après quoi, sans tarder ils vont tous presser la mammelle de leurs meres pour éteindre leur soif, & satisfaire l'envie qu'ils avoient d'être avec elles.

La truie, au contraire, si l'on n'a pas soin de marquer ses petits, de donner une autre couleur à ceux d'une autre truie, & de mettre chaque portée sous chaque mere; la truie, dis-je, étendra ses mammelles à terre, (15) & alaitera les petits des autres & les siens indistinctement, sans remarquer entr'eux aucune différence.

Les bienfaits ne la touchent point: si le porcher du haut d'un chêne lui abbat du gland bien mûr, elle ne donne pas le moindre soupçon de reconnoissance à la main bienfaisante

de qui elle le tient. Mais si un berger fait des caresses à quelque brebis, elle s'attache à lui, & devient sa fidéle compagne, ou se repose sur l'herbe près de son cher pasteur, en dépit du chien jaloux. On ne devroit donc pas conduire au même pâturage ces troupeaux différens, afin de ne pas souiller les brebis par la société des porcs. LE PETIT BÉTAIL.

Menez paître les pourceaux, ou dans les terres en jachére, ou au milieu des bois, & sonnez souvent du cornet pour les appeller & les rassembler, quand ils se dispersent. Lorsque vous verrez un porc attiré par l'odeur des truffes, qu'il recherche avec avidité, grater la terre & fouir avec le grouin, courez, volez vîte à lui, de peur que sa voracité ne se repaisse d'un mêts digne de la table de votre maître. Pâturages des porcs.

Si l'on voit une truie baisser la tête, la porter de travers, & subitement attaquée d'un vertige, tomber au milieu des champs, il faut la saigner aussitôt sous la queue, & quand on a tiré assez de sang, faire une liga-

LE PETIT DETAIL.

ture à la plaie avec quelque légére écorce ; on enferme enſuite la truie dans ſon toit, on lui fait avaler trois verres de Garum*, & on lui prépare ſa nourriture dans de l'eau tiéde.

* Sorte de ſaumure.

N'enfermez pas les truies par bandes comme les brebis, mais que chacune ait ſon toit, & une litiére propre : car quoique cet animal immonde ſe plaiſe dans l'ordure, & ſe veautre même en mangeant, cependant une étable ſale & fangeuſe l'inquiéte & le chagrine.

Les porcs ſont ſujets aux écrouelles & aux inflammations de goſier ; la lépre leur couvre tous les membres d'écaille ; la toux leur ôte la reſpiration, & leur fait battre des flancs ; & quand ils ſont au pâturage, le lait des herbes tendres leur cauſe des flux de ventre. Vous apporterez à toutes ces maladies les remédes que vous jugerez à propos : car ma Muſe (16) dédaigne de prêter des ſecours à ces ſales animaux, & déſire de parler des qualités du chien, recommandable par ſon exacte garde, & par ſon vif attachement.

LE PETIT BÉTAIL. Différentes espéces de chiens.

Il y a des chiens de plus d'une eſpéce ; les uns font la garde dans les maiſons, ſuivent le maître, & vivent de ce qu'on ſert à ſa table ; d'autres nés avec un fort penchant pour la chaſſe, ſemblent voler dans leur courſe en pourſuivant les hôtes des bois, ou guidés par la ſubtilité de leur odorat, découvrent la voie du gibier ; ceux-ci dociles & prompts au commandement, obéiſſent à tous les ordres du maître, ſe tiennent droits ſur les pieds, danſent en meſure, font agilement les ſauts qu'on leur commande, & amuſent les paſſans dans les carrefours des villes ; ceux-là ſont légers à la courſe, & ceux-ci trop peſans pour courir ; les uns enfermés dans une large roue, font tourner la broche, & cuire les liévres qu'un autre a chaſſés dans la plaine. Il y a auſſi de jeunes chiennes qui, dès qu'elles ſont nées, font les délices de leurs maîtreſſes, en ſautant ſans ceſſe autour d'elles pour leur donner & prendre quelques baiſers, ou qui, ſe repoſant ſur elles, jappent avec audace, & marquent

LE PETIT BÉTAIL.

plus d'emportement que la Dame même du logis.

Les chiens de chaſſe.

Parmi les chiens propres aux exercices fatiguans de la chaſſe, il y en a qui ſuivent la voie des bêtes ſur les montagnes, & d'autres qui ne courent le gibier que dans la plaine ; les uns ſont excellens pour la caille, d'autres pour la perdrix ; ceux-ci forcent les cerfs à entrer dans les toiles, & ſe repoſant ſur leur courage & leur habileté à attaquer un taureau par ſon endroit le plus foible, oſent le provoquer au combat au milieu d'une arêne.

Un autre, déſagréable à la vûe par le poil & la barbe, traverſe aiſément à la nage les étangs les plus larges ; & ſi le plomb mortel du chaſſeur abbat une poule d'eau, qui flote ſur un marais après ſa chûte, & le teigne de ſon ſang, ce chien va la chercher à la nage, & la rapportant aux pieds de ſon maître, ſe réjouit de l'applaudiſſement qu'il lui donne, & fait en ſe ſecouant pleuvoir une roſée dont l'air au loin eſt inondé.

Il y a des chiens qui raſent la terre

avec leur ventre, tant ils ſont bas ; ils ont les oreilles pendantes, chaſſent le nez haut, & ont l'odorat d'une fineſſe admirable pour ſuivre la trace des bêtes ſauvages & des oiſeaux, & quêter ſans appeller. Pleins d'ardeur, ils battent les champs de côté & d'autre ; dès qu'ils ont ſenti l'odeur du gibier, ils s'arrêtent & le tiennent en reſpect, en reſtant eux-mêmes immobiles, juſqu'à ce qu'on ait achevé de tendre les filets ; alors ils s'élancent ſur leur proie, & l'épouvantent par leurs cris menaçans. Le gibier bat l'air inutilement de ſes aîles, il eſt trop tard, les rêts lui ferment toute iſſue ; la main du chaſſeur ou la dent cruelle du chien lui donne la mort ; & l'on eſt touché de pitié en voyant la perdrix, qu'on prend à la main, demander la vie par ſes larmes. Souvent un liévre endormi dans un champ, s'éveillant par la frayeur que lui donne l'attaque inopinée des chiens, ſe trouve enveloppé dans les lacs, il ſaute en l'air, ſe tourne & retourne pour en ſortir : mais plus il ſe donne de

LE PETIT BÉTAIL.

mouvement, plus son corps enlacé s'y embarrasse.

Il y a encore d'autres chiens qui, dans les bois & dans les champs, crient sur la voie en courant le lièvre, le ramènent dans le même endroit d'où ils l'ont fait partir, & sous la main du chasseur, qui attend sa proie pour tirer. Ces chiens ont les jambes menues & déliées, de longues jointures aux cuisses, le museau pointu, le pied sec & nerveux, l'estomac avalé, & fort peu de ventre.

Le chien de campagne ou mâtin.

Que le laboureur occupé de soins plus intéressans laisse aux maîtres desœuvrés la passion de la chasse & des chiens de meute, & qu'il cherche à se procurer quelque mâtin vigoureux, dont la garde fasse la sureté de la maison. Le jour un chien de cette espéce défend le troupeau des loups, & la nuit en sentinelle il veille autour de la bergerie ; & si quelque voleur étoit tenté d'y entrer, il aboye pour l'écarter, ou le déchire à belles dents. Il doit avoir la queue courte ainsi que le museau, la tête énorme & hideuse pour la grosseur,

les oreilles pendantes, le poil rude ſous le ventre, les pieds, l'épaule, le cou & les flancs larges, de même que les autres parties du corps. Un mâtin fait beaucoup de bruit en aboyant, & ſe fait entendre au loin. D'abord il épouvante par ſes cris, & ſa vûe fait enſuite trembler lorſqu'aſſis il entr'ouvre une gueule frémiſſante, & gronde entre ſes dents qu'il montre ſans les deſſerrer.

Il tient d'abord de la nature ſon humeur farouche ; mais la façon dure de l'élever l'augmentera beaucoup ſi on le tient près de la porte enchaîné par le cou : là il aboye en pure perte, juſqu'à ce qu'au ſoleil couchant il rode en liberté autour de la maiſon & de la bergerie, & répande au loin l'épouvante par ſes cris. Comme il ne convient pas qu'il ſoit d'un naturel ſi doux qu'il épargne juſqu'aux voleurs mêmes, il ne doit pas auſſi être méchant au point d'attaquer ſans ſujet les perſonnes qui ne ſont pas ſur leurs gardes, & de mordre indifféremment les amis comme les ennemis.

LE PETIT BETAIL.

Les jeunes chiens.

Les plaisirs de l'amour doivent être interdits aux jeunes chiennes ; & si quelque femelle de belle race s'est laissée caresser à votre insçu, il faut lui enlever secrétement sa premiére portée : car une mere si jeune & si novice n'éléve pas bien ses petits ; & quand une chienne alaite dans un âge si tendre, elle ne peut plus croître ni se fortifier.

Quoiqu'elle vous demande par ses cris les petits qu'elle a perdus, n'en soyez point touché : (17) les regrets de la jeunesse ne sont pas longs ; elle oubliera bientôt la perte qu'elle a faite, pourvû qu'on lui permette de jouer avec d'autres chiens, de courir en liberté, & de se livrer dans peu à la tendresse folâtre de ses amoureux, qui renouvelleront en peu sa maternité.

Dans le nombre des chiens qu'elle aura à sa seconde portée, choisissez-en deux seulement ; ou, si vous voulez lui confier ce choix à elle-même, vous étendrez circulairement des fagots, & vous les allumerez, après avoir mis ses petits au milieu ; en-

suite vous appellerez la mere, qui, bien plus excitée par leurs cris, qu'obéissante au commandement, vole à leur secours. Dès qu'elle les apperçoit entourrés de feu, effrayée de leur danger, elle s'élance aussitôt au milieu des flammes; & d'abord, ouvrant une large gueule, elle prend entre ses dents, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, jusqu'à ce qu'elle les ait tous délivrés du péril évident où ils étoient. Remarquez ceux qu'elle a enlevés les premiers, & mettez-les à part pour les garder; faites mourir les autres au loin, ou enterrez-les, de peur que leur mere, par un mouvement de tendresse, ne les rapporte, & ne veuille les réchauffer sous elle pour les rappeller à la vie. Quand les jeunes chiens seront sevrés, donnez-leur d'autres alimens dont les sucs plus substantiels puissent augmenter leur force.

LE PETIT BETAIL.

Si vous voulez préserver les chiens de la rage, vous aurez la précaution de leur arracher doucement avec les dents un nerf qui a son principe aux premiéres articulations de l'épine du

LE PETIT BÉTAIL.

dos, & qui s'étend juſqu'à l'extrémité de la queue.

Il ne faut permettre aux jeunes chiens de jouer & de faire uſage de leurs dents qu'avec leur mere, & bien prendre garde que, lorſqu'ils ſont encore foibles, ils n'aillent attaquer les hommes ou les animaux; de peur que, punis de leur témérité par le bâton ou la dent du loup, ils ne reçoivent une impreſſion de frayeur difficile à détruire dans un âge plus avancé: mais ſouffrez qu'ils aboyent pour annoncer, par leur vigilance, tous ceux qui entrent, en attendant qu'ils puiſſent s'exercer aux combats.

Que le chien qu'on deſtine à la garde du troupeau, ſoit ardent; qu'il ait la taille longue, le poil blanchâtre & d'une ſeule couleur, de crainte que le berger ne frappe ſon chien, lorſque ſur le ſoir il pourſuit un loup avec le bâton. Il faut qu'un mâtin ſoit également propre à la courſe & au combat, qu'il ait du courage & de l'agilité, & qu'après avoir pourſuivi le loup raviſſant à

travers les bois & sur les montagnes, il lui fasse lâcher prise, & le chasse au loin tout chargé de blessures, & hurlant de douleur dans le fond des bois. Mais de peur que le chien lui-même ne revienne blessé du combat, on lui attache au cou un collier garni de pointes de fer : car c'est par cet endroit que les loups attaquent les chiens, & s'en rendent maîtres. Ils se jettent avec une aveugle fureur sur leur ennemi ; mais ils se déchirent eux-mêmes la machoire, qu'ils teignent de leur propre sang, par la précaution du berger.

LE PETIT BÉTAIL.

Quelque part qu'un pasteur méne paître ses brebis & ses chévres, le chien comme un fidéle compagnon est toujours à ses côtés prêt à le défendre ou le servir ; ils partagent tous deux le gouvernement du troupeau ; le chien fait des caresses au pasteur, & se plaît à en recevoir de lui, son maître est l'arbitre de sa joie ou de sa tristesse : deux hommes ne s'aiment pas davantage ; & le sort qui fait par ses revers déserter les amis, ne peut par aucune adversité dimi-

LE PETIT BÉTAIL.

nuer l'amitié qu'un chien a pour ſon maître.

Amitié des chiens pour leur maître.

(18) Sabinus étant aux fers, Rome autrefois admira ſon chien qu'on ne put jamais, quelques coups qu'on lui donnât, faire ſortir de priſon. Sabinus fut précipité dans le Tibre de deſſus un pont, les mains liées derriére le dos; ſon chien fidéle ſe jetta auſſitôt dans ce fleuve, & ſoutenant avec le dos, autant qu'il le pouvoit, le corps de ſon maître déja mort, il aima mieux ſe noyer avec lui que de lui ſurvivre. Le peuple avec douleur, examinoit ce prodige, & paroiſſoit ſurpris de voir uniquement dans un chien l'exemple d'un amour conſtant & d'une fidélité inviolable.

Les François n'admirérent pas moins autrefois (19) un chien qui fut le vengeur de ſon maître. Les murs du palais, où l'hiſtoire de cette action mémorable eſt peinte, ſont un monument éternel de cette merveille. Le chien dans ce tableau montre les dents, & tient ſous lui le meurtrier qu'il a déchiré. Son maître attaqué lâchement, étoit tombé

mort

mort devant lui, après avoir perdu beaucoup de sang; quelque tems après le chien apperçoit l'assassin au milieu d'une cour; cette rencontre l'excite à la vengeance, & réveille sa colere; il aboye sans relâche après cet homme, & par cet acharnement le désigne pour le meurtrier de son maître. Aussitôt il s'élance sur lui pour le punir de son crime; &, quoique l'assassin fût armé, & que le chien n'eût d'autre ressource que l'ardeur de sa fidélité, il s'attacha aux flancs du meurtrier, & lui déchira les entrailles.

Les chiens se repentent aussi d'avoir offensé leur maître. Un jour un homme étant entré masqué dans sa maison, son chien se précipita sur lui avec fureur, & le mordit, ignorant que ce fût son maître. Celui-ci se découvrit le visage, malheureusement trop tard, & montra ses blessures, (20) pardonnables sans doute, si l'amour pouvoit se pardonner quand il a offensé ce qu'il aime. Aussitôt le chien, détestant la vie & la lumiére, se dévoue à la mort, & va se ca-

LE PETIT BETAIL.

cher dans une cave ſous un tonneau, où il demeure gémiſſant & accablé de triſteſſe. Son maître lui pardonnant, l'appelle avec douceur, & d'un ton d'ami ; mais ſa voix reconnue par le chien, ne fait qu'irriter ſa douleur, il ne lui répond que par de triſtes hurlemens, & refuſant de prendre la moindre nourriture pour conſerver ſa vie, il meurt victime de ſon abſtinence & de ſes regrets.

Qu'on croye maintenant les opinions abſurdes de ces Philoſophes, qui vous diſent que ces mouvemens ſi vifs & ſi tendres ne ſont point cauſés dans les animaux par la ſenſibilité, qu'ils n'ont point d'ame qui les faſſe mouvoir & ſentir, & qu'ils reſſemblent à une machine que font remuer des reſſorts, ou à une aiguille aimantée, qui, d'une façon merveilleuſe, parcourt ſans relâche toutes les parties d'une bouſſole, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit arrêtée ſur le point qui regarde directement le nord.

Quoi ! un chien dreſſera des embuches, & après avoir pourſuivi ſa

LE PETIT BÉTAIL.

proie dans la plaine, quittera brusquement la grande route pour l'aller surprendre par un sentier détourné : un lièvre se jouera des chiens qui le suivent, & brouillera la voie par des circuits qui se croisent les uns les autres, sans que ces ruses soient le fruit de la réflexion ? Quoi ! un singe fera mille tours d'adresse, sans dessein, sans industrie ; la crainte des coups le forcera à se cacher, sans qu'il sache qu'il a commis une faute ; le castor, dans les fleuves les plus profonds, se construira pour prendre le poisson des cabanes, qui sont des chef-d'œuvres de génie ; les oiseaux se logeront dans des nids bâtis avec tout l'art possible ; (21) l'abeille & la fourmi auront la prudence en été de faire des provisions pour l'hiver, sans qu'aucune espéce de discernement & de connoissance préside à des actions & à des travaux aussi admirables ? Si quelqu'un peut parvenir à vous persuader que les bêtes ne sont que des machines, il vous prouvera par les mêmes raisonnemens que les hommes sont des

LE PETIT BÉTAIL.

corps sans ame. Mais, pour ne pas en dire davantage, un seul chien va me fournir des exemples de sensibilité qu'on ne pourra révoquer en doute. Cet animal veille & fait la garde à la porte de son maître, il observe le moindre de ses mouvemens pour voler où ses ordres l'appellent ; quand son maître est gai, il se réjouit avec lui ; s'il a du chagrin, il est triste ; il épouse sa querelle, & se déclare son vengeur ; compagnon fidéle, il suit ses pas ; ses regrets enfin le font mourir sur son tombeau ; & ce chien n'auroit ni tendresse, ni reconnoissance ?

(22) De pareils délires ne peuvent être enfantés que par des cerveaux creux, & par ces gens qui ont vû dans leur imagination, la terre, la mer, les cieux, & tout ce que l'univers enferre, se former par un seul & simple mouvement (23) de la matiére divisée en petits cubes. Ils ont même décidé que ce n'étoit qu'une légére poussiére qui avoit donne l'être au soleil ; que les étoiles se livroient des combats, & étoient

assujetties aux mêmes passions que nous : car, à ce qu'ils prétendent, elles en viennent aux prises entr'elles, ont de terribles guerres à soutenir, étendent les limites de leur empire, ou sont subjuguées & forcées de subir la loi du vainqueur. Ainsi elles errent sans place fixe dans l'immensité des cieux, comme les cométes dont le désastre présage des événemens fâcheux, & qui ne sont errantes, que parce qu'elles ont été vaincues par le tourbillon qui étoit leur plus proche voisin. * Ou bien, comme notre planéte qui est déchue du rang qu'elle avoit parmi les astres, enveloppée dans le tourbillon du soleil plus puissant qu'elle, & privée de la lumiére, elle est obligée de tenir la route que lui prescrivent les chevaux triomphans du dieu du jour, quoiqu'elle fasse tous ses efforts pour rentrer dans ses premiers droits. Car, s'il faut en croire les prophéties de ces Philosophes, la terre dont la lumiére est obscurcie par les matiéres opaques qui la couvrent, peut

* Voyez Descartes, p. 4. *Principes.*

LE PETIT BÉTAIL.

reprendre ſa premiére forme d'aſtre quand ſes feux ſe ſeront fait jour à travers les croutes fatales qui l'enveloppent, & nous conſumer tout à coup par ſes flammes dévorantes. Ils craignent, au contraire, que les taches du ſoleil ſe multipliant, il ne ſe couvre quelque jour d'un voile auſſi noir que de la poix, & que perdant ſa lumiére & ſes rayons, d'épaiſſes ténébres ne dérobent la terre aux yeux.

(24) Laiſſons Deſcartes, ce nouveau créateur d'aſtres, ce ſublime architecte de l'univers, donner carriére à ſon imagination ſur la nature des animaux, comme il l'a exercé ſur la ſtructure des cieux. Pour vous, ô Laboureur! mépriſez les rêveries des Philoſophes; &, prenant des leçons des animaux mêmes, ne faites cas que de l'eſprit induſtrieux & prudent. Ne rougiſſez point de rappeller aux ſerviteurs ingrats les chiens fidéles & reconnoiſſans, & à votre fils rébelle le naturel du bœuf, qui, pouvant combattre les lions & les ours, obéit au commandement d'un

enfant. Rappellez souvent la triste destinée de la cigale qui chante après s'être enivrée de la rosée du matin, & s'amuse pendant les beaux jours & le tems de la moisson, à battre l'air d'un vain bruit, (25) tandis que la fourmi plus sage fait sa récolte pour la stérile saison de l'hiver. Vous reprendrez vivement des mêmes défauts les laboureurs qui, ne songeant qu'aux plaisirs de la vie, ne savent pas étendre leurs soins aux besoins de toute l'année ; & qui, au retour du froid & des frimats, sont dévorés par la faim.

L'hiver auprès du feu, repassez souvent dans votre esprit la tristesse (26) & les gémissemens d'un tourtereau qui a perdu sa compagne, (27) la fidélité d'une colombe pour le mâle qu'elle a choisi, (28) la tendresse de la cigogne qui nourrit ceux de qui elle tient le jour, l'attention d'une poule, qui, après avoir bequeté long-tems la terre, s'abstient des grains qu'elle a trouvés, afin que ses petits en profitent. Sur-tout songez souvent aux laborieuses & infa-

LE PETIT BÉTAIL.

tigables abeilles, dont l'union & les inclinations pareilles les font vivre agréablement ſous le même toit. Elles ne gardent point pour elles ſeules le miel qu'elles préparent, & dont elles ont été cueillir la matiére ſur différentes fleurs ; mais elles le portent dans un réſervoir public pour la ſubſiſtance commune. Les autres exemples que fournit la campagne à divers égards, ſeront auſſi la matiére de vos entretiens, ainſi que les ſoins que prennent généralement tous les animaux pour leurs beſoins. Vos enfans autour de vous, attentifs à vos hiſtoires, les écouteront avec plaiſir, & l'amour de la vertu (29) s'imprimera inſenſiblement dans leur cœur.

Fin du quatriéme Livre.

REMAR-

REMARQUES

Sur le quatriéme Livre.

L'Auteur décrit dans ce Livre les ſoins qu'on doit prendre du menu Bétail, des brebis, des agneaux, des moutons, des béliers, ainſi que leurs mœurs & leurs inclinations, qu'il compare avec celles des pourceaux. Les chévres, les maladies des différens troupeaux, les qualités des chiens qui les gardent, la maniére de les élever, & leur attachement pour leur maître, ſont peints avec beaucoup d'expreſſion. Une diſſertation ſur l'ame des bêtes, & une réfutation du ſyſtême de Deſcartes ſervent d'épilogue à ce Livre.

(1) [*Elles ſont le préſent.*] Virgile, Georg. liv. 3.

Hic labor, hinc laudem fortes ſperate coloni.

(2) [*Que vous prîtes votre nom.*] Le mot latin *Pecunia*, qui ſignifie argent, vient du mot *Pecus*, qui ſignifie troupeau.

(3) [*Le bœuf attaque.*] Horace, liv. 2. Satire 1.

Dente lupus, cornu taurus petit: undè, niſi intus Monſtratum?

(4) [*De paille & de fougére.*] C'eſt auſſi le conſeil que donne Virgile, Georg. l. 3.

Et multâ duram ſtipulâ filicumque maniplis
Sternere ſubter humum : glacies ne frigida laedat
Molle pecus, ſcabiemque ferat, turpeſque podagras.

(5) [*L'orge en herbe.*] Cet uſage étoit pratiqué du tems de Virgile.

Luxuriem ſegetis primâ depaſcat in herbâ.

Pline dit : *Luxuria ſegetum caſtigatur dente pecoris.*

(6) [*Ni les ſatyres.*] Quoiqu'il n'y ait plus de ſatyres dans les bois, une jeune bergére n'y court pas moins de riſque aujourd'hui. Les bergers ſont quelquefois de vrais ſatyres.

(7) [*Et le cruel Amour.*] Rouſſeau peint ainſi les regrets des amans malheureux.

A ſa voix * les amans renouvellent leurs plaintes,
Ils ſentent ranimer leurs déſirs & leurs craintes.
L'un, outré du mépris qu'on fait de ſes amours,
Appelle vainement la mort à ſon ſecours;
L'autre, témoin des feux d'une infidéle amante,
Exhale en vains ſermens ſa colére impuiſſante.
Qui pourroit épuiſer les ſonges déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs ſens ſont troublés,
Quand le ſang allumé d'un feu qui l'empoiſonne,
Au retour du printems, dans leurs veines bouillonne?

* De l'Amour.

Jadis nos ſens plus vifs dans la ſaiſon des fleurs,
Se ſentoient excités par les mêmes chaleurs :
Mais de trente printems la ſageſſe eſcortée,
De jour en jour s'oppoſe à leur fougue indomptée.
Pour ceux de qui l'été fait mûrir la raiſon,
Le printems & l'hiver ſont la même ſaiſon.

Je ne puis me refuſer le plaiſir de copier ici un bel endroit du Diſcours de M. deBuffon ſur la nature des animaux, qui eſt en tête du quatriéme volume.

» Amour! s'écrie ce ſavant Naturaliſte, » déſir inné! ame de la nature! principe iné- » puiſable d'exiſtence! puiſſance ſouveraine » qui peut tout, & contre laquelle rien ne » peut, par qui tout agit, tout reſpire, & » tout ſe renouvelle! divine flamme! germe » de perpétuité que l'Eternel a répandu dans » tout avec le ſoufle de vie! précieux ſenti- » ment qui peut ſeul amollir les cœurs féro- » ces & glacés, en les pénétrant d'une douce » chaleur! cauſe premiere de tout bien, de » toute ſociété, qui réunis ſans contrainte, & » par tes ſeuls attraits, les natures ſauvages & » diſperſées! ſource unique & féconde de » tout plaiſir, de toute volupté! Amour, » pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les » êtres, & le malheur de l'homme? C'eſt » qu'il n'y a que le phyſique de cette paſſion » qui ſoit bon; c'eſt que, malgré ce que peu- » vent dire les gens épris, le moral n'en vaut » rien. Qu'eſt-ce en effet que le moral de » l'Amour? la vanité. Vanité dans le plaiſir

» de la conquête : erreur qui vient de ce » qu'on en fait trop de cas. Vanité dans le » désir de la conserver exclusivement : état » malheureux qu'accompagne toujours la ja- » lousie, petite passion si basse qu'on voudroit » la cacher. Vanité dans la maniére d'en » jouir, qui fait qu'on ne multiplie que ses » gestes & ses efforts, sans multiplier ses plai- » sirs. Vanité dans la façon même de la per- » dre : on veut rompre le premier ; car si l'on » est quitté, quelle humiliation ! Et cette hu- » miliation se tourne en désespoir, lorsqu'on » vient à reconnoître qu'on a été long-tems » dupe & trompé.

Cependant est-il bien vrai que l'Amour soit la cause premiére de tout bien, la source unique de tout plaisir ; qu'il fasse le malheur de l'homme ; que le moral en soit mauvais ; que la vanité soit ce moral de l'Amour ? Il faut convenir que ces propositions paroissent un peu trop générales.

(8) [*Les grues & la sinistre corneille.*] Le Pere Vanniere a tiré tous ces ridicules pronostics de Virgile, qui les avoit pris lui-même dans *Aratus*, Poëte Grec fort ancien, de qui dit Ovide :

Cum sole & lunâ semper Aratus erit.

Voici quelques vers de Virgile à ce sujet :

Aut illum surgentem vallibus imis

Aëria fugere grues : aut bucula cœlum
Suſpiciens patulis captavit naribus auras ;
. . . . . .
Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce, &c.

Lucain, Horace & Catulle adoptent auſſi ces différens pronoſtics. Au reſte, ce ſont des Poëtes ; & ces idées leur offrant des images, ils ſont peut-être excuſables de s'être conformés aux préjugés du peuple. Virgile paroît perſuadé de l'infaillibilité de ces ſignes ; car il en explique phyſiquement la cauſe. Je vais me ſervir de la traduction de l'Abbé Desfontaine. » Ce n'eſt pas que je croye que ces divers » animaux ſoient doués d'un eſprit prophéti- » que, ni que leur prévoyance puiſſe rien chan- » ger au cours de la nature : mais lorſque la » température de l'air a varié, & que le ſouffle » des vents l'a condenſé ou rarefié, il ſe fait » alors une différente impreſſion ſur les or- » ganes de ces animaux cauſée par les divers » mouvemens de l'air. Voila ce qui occaſion- » ne le chant des oiſeaux dans les campagnes, » l'agitation des corbeaux ſous les feuilla- » ges, & la joie de tous les troupeaux dans » les prairies. « Ce qui ſurprend davantage, c'eſt que Pline qui étoit Philoſophe & Naturaliſte, ait donné dans ces puérilités, & ait employé un long chapitre dans ſon dix-huitiéme Livre, à décrire ces préſages.

(9) [*Ou quand Iris ſe diſpoſe.*] Il y a dans le texte :

Et aquoreas gemino Thaumantias ore
Ducit aquas.

Iris étoit fille de Thaumante ; c'eſt pour cela qu'on l'appelle *Thaumantias. Claud. de raptu Proſ.*

Juppiter interea cinctam Thaumantida nimbis
Ire jubet totoque Deos accerſere mundo,
Illa colorato zephiros tranſgreſſa volatu, &c.

Les Poëtes ont feint qu'elle avoit été changée en arc en-ciel, & qu'elle étoit la meſſagére de Junon; parce que ſous le nom de cette Déeſſe, ils entendoient l'air ou la pluye, & qu'ils croyoient que l'arc-en-ciel l'annonçoit. Ils ont tous ſuivi cette opinion commune, ſoit que leur mauvaiſe phyſique leur fit conſidérer l'arc-en-ciel comme un ſiphon qui pompoit l'eau de la mer, ou parce que cette opinion prête à la poëſie, & forme une image.

Ovide L. 1. Métamor. f. 7. dit :

Nuntia Junonis vario induta colores
Concipit Iris aquas, alimentaque nubibus affert.

Virg. Geor. 3. donne dans la même erreur.

. . . . . *Et bibit ingens*
Arcus. . . . . . .

Propert L. 1.

Purpureus pluvias cur bibit arcus aquas?

Plaute, Curcul. L. 3.

Ecce autem bibit arcus! pluet,
Credo hercle hodie,

L'arc-en-ciel n'eſt qu'un aſſemblage de pluſieurs couleurs diſpoſées en arc, que l'on apperçoit, lorſqu'un nuage commence à ſe réſoudre en pluye, que le ſoleil lui eſt oppoſé, & qu'il eſt peu élevé ſur l'horiſon : ainſi l'arc-en-ciel ne pompe point l'eau & ne régle point la pluye ; il en eſt une ſuite, mais n'agit point ſur elle. *Voyez* Poliniere dans ſes expériences phyſiques.

(10) [*à l'abri de la chaleur.*] Il y a dans le texte :

Icarium vitent patulis ſub quercubus æſtum.

Je n'ai point rendu dans ma traduction le mot *Icarium*, parce que ne le pouvant faire que par une périphraſe, l'expreſſion auroit été lâche & prolixe ; d'ailleurs, quand on diroit *la chaleur qui fut funeſte à Icare*, quel autre effet cela feroit-il que de rappeller une fable connue de tout le monde ? Un traducteur ne doit pas toujours tout traduire.

(11) [*Du Gange.*] C'eſt un canton du Languedoc renommé pour les bons moutons.

(12) [*Sautent à ſon imitation.*]

O imitatores ſervum pecus. ! Hor. l. 1, Epiſt 19.

(13) [*La goute lui permet, &c.*] L'Abbé de Chaulieu l'appelle *fille des plaiſirs.* Mais la cauſe en varie ſouvent ; tous les gouteux ne l'ont pas méritée, & tous les débauchés ne l'ont pas. D'ailleurs, ce pauvre bouc ne fait pas pis que le bélier qui n'y eſt point ſujet.

(14) [*Le respectable Bignon.*] Jean-Paul Bignon naquit à Paris le 19 Septembre 1662. de Jérôme Bignon, alors Avocat Général de Paris, Conseiller d'Etat, fils du célèbre Jérôme Bignon, & de Suzane-Phelypeaux de Pont-Chartrain. Il choisit l'état Ecclésiastique, comme le seul dans lequel il lui seroit permis de se livrer sans réserve & sans distraction à son goût pour l'étude. En 1683, il entra à l'Institution de l'Oratoire, il se lia avec le P. de Sainte Marthe, & entreprit avec lui un cours d'étude de l'antiquité sacrée & profane : il quitta la congrégation de l'Oratoire en 1691 ; il fut nommé Conseiller d'Etat en 1701, & l'attention qu'il donnoit aux Lettres ne l'avoit point empêché de remplir avec exactitude, & même avec éclat, les plus importantes fonctions de cet emploi ; il n'avoit point abandonné la prédication, les sermons qu'il prononça en diverses occasions étoient reçûs avec applaudissement. La variété de ses talens, son application, l'étendue & l'exactitude de ses connoissances le mettoient en état de suffire à tout ; il étoit de trois Académies. Il mourut en 1743, âgé de 80 ans six mois. *Voyez* son éloge par M. Freret, dans l'histoire de l'Académie des Inscriptions.

(15) [*Et alaitera les petits des autres.*] Il y a dans le texte :

Catulis dabit ubera notis.

Les mots *catuli* & *vituli* sont souvent em-

ployés génériquement & par tranſlation pour exprimer les petits de toute eſpéce d'animaux quadrupedes.

(16) [*Dédaigne de prêter du ſecours, &c.*] Cette plaiſanterie eſt aſſez froide, elle ne ſeroit ſupportable que dans la bouche des Juifs qui ne mangent point de porc : quand cet animal ne donneroit que le jambon, il mérite bien qu'on en prenne ſoin.

(17) [*Les regrets de la jeuneſſe ne ſont pas longs.*] C'eſt une des raiſons pour leſquelles la jeuneſſe eſt appellée le bel âge.

(18) [*Sabinus étant aux fers, &c.*] Cette hiſtoire eſt tirée de Pline, L. 8. ch. 40. où il rapporte pluſieurs autres exemples de la fidélité & de l'attachement des chiens.

(19) [*Un chien qui fut le vengeur de ſon maître.*] Ce fait eſt arrivé à Montargis ſous le régne de Charles V. *Voyez* les monumens de la monarchie franç. de Dom Bernard de Monfaucon, tom 3. *Voyez* auſſi les eſſais de M. Saint Foix, hiſt. ſur Paris, tom. 1. à l'art. Iſle Notre-Dame ou Saint Louis.

(20) [*Pardonnable, ſans doute, ſi l'amour, &c.*] Ceci paroît imité de Virgile Georg. L. 4.

Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere Manes.

(21) [*L'Abeille & la fourmi auront la prudence.*] Il eſt à préſent décidé que ce n'eſt point la prudence qui fait agir la fourmi lorſqu'elle fait des amas de bled.

Voici ce que dit M. de Buffon, tom. 4. de

l'hiſtoire naturelle dans le diſcours préliminaire ſur la nature des animaux.

» La prévoyance des fourmis n'étoit qu'un » préjugé ; on la leur avoit accordée en les ob- » ſervant, on la leur a ôtée en les obſervant » mieux : elles ſont engourdies tout l'hiver, » leurs proviſions ne ſont donc que des amas » ſuperflus, amas accumulés ſans vûes, ſans » connoiſſance de l'avenir, puiſque par cette » connoiſſance même, elles en auroient pré- » vû toute l'inutilité. N'eſt-il pas très-natu- » rel que des animaux qui ont une demeure » fixe où ils ſont accoutumés à tranſporter les » nourritures dont ils ont actuellement beſoin, » & qui flatent leur appétit, en tranſportent » beaucoup plus qu'il ne leur en faut, déter- » minés par le ſentiment ſeul, & par le plai- » ſir de l'odorat ou de quelques autres de leurs » ſens, & guidés par l'habitude qu'ils ont priſe » d'emporter leurs vivres pour les manger en » repos ? Cela même ne démontre-t-il pas » qu'ils n'ont que du ſentiment & point de » raiſonnement ?

(22) [*De pareils délires, &c.*] Le pere Vanniere attaque ici le fameux Deſcartes, il combat ſon opinion ſur l'ame des bêtes, & ſon ſyſtême ſur la formation de l'univers ; mais il traite ce grand homme avec des termes peu meſurés. Deſcartes, malgré ſes erreurs, eſt toujours le premier philoſophe françois. Sa grande imagination l'a détourné quelquefois des ſentiers de la vérité, mais il y eſt entré le premier : les principes qu'il a établis ont fait

éclore la ſaine philoſophie, en détruiſant les qualités occultes & toutes les quiddités des Péripatéticiens, & c'eſt encore de ſon flambeau que ſe ſervent ſes antagoniſtes quand ils veulent montrer qu'il s'eſt égaré.

M. de Reaumur, hiſtoire des inſectes, rend de ce grand homme un témoignage plus avantageux. » Nous devons, dit il, nous trouver » heureux d'avoir été précédés par un maître » tel que Deſcartes, qui nous a appris à diſcu- » ter les idées les plus reçûes, & à n'adopter » que celles qui n'ont rien que d'évident : » quels ſervices un ſeul homme n'a-t-il pas » rendu à tout le genre humain ? « La Fontaine juſte appréciateur du mérite, avoit auſſi meilleure opinion de Deſcartes que le Pere Vanniere : avec quelle vénération il en parle dans ſa belle fable, ou plutôt dans ſon beau diſcours à Madame de la Sabliere ?

Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe,
Deſcartes ce mortel dont on eût fait un Dieu
Chez les païens ; & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huître & l'homme,
Le tient tel de nos gens, franche bête de ſomme.

Ce diſcours eſt un précis du ſentiment de Deſcartes ſur l'ame des bêtes : il contient de grandes beautés. J'invite les jeunes gens à le lire ſouvent, à le retenir, & à en faire leur profit, ainſi que de toutes les fables de cet Auteur.

(23) [*De la matière diviſée en petits cubes.*] V. le monde de Deſcartes.

Descartes dans son monde rejette le vuide, & veut que tout soit plein. Voici comme il en conçoit la formation. » Dieu forme d'abord une masse immense de matiére homogéne, & dont toutes les parcelles sont dures, cubiques ou du moins anguleuses; ensuite il imprime à ces parcelles un mouvement double, il les fait tourner la plupart sur leur centre, & divers pelotons d'entr'elles autour d'un centre commun, ce qu'il nomme tourbillon. Cela fait, selon lui, tout est fait, & du frotement de ces parcelles écornées par leurs angles, il s'en formera une poussiére très-fine qu'il nomme le premier élément ou la matiére subtile; en second lieu une matiére globuleuse qu'il nomme le second élément ou la lumiére; & enfin une poussiére massive, striée, branchue qu'il nomme le troisiéme élément dont se formeront toutes sortes de masses. Ce cahos sorti de la main de Dieu s'arrange, selon Descartes, en vertu de la continuation des deux mouvemens que Dieu y a imprimés, & devient de lui-même un monde semblable au nôtre, dans lequel, quoique Dieu n'y mette aucun ordre ni proportion, on pourra voir toutes les choses tant générales que particuliéres, qui paroissent dans le vrai monde.

V. le traité de la lumiere & les principes.

V. le monde ou le traité de la lumiére.

Ce n'est point un cerveau creux qui enfante d'aussi sublimes erreurs.

Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'éléve,
Il est beau même d'en tomber.

Phaëton, Opéra.

(24) [*Laiſſons Deſcartes, &c.*] Ce philoſophe étoit Gentilhomme françois, de la Haie en Touraine, d'une maiſon qui eſt encore à préſent illuſtre en Bretagne & en Poitou ; il eſt mort à Stokolm en 1650, âgé de 54 ans, ſon corps a été apporté en France, & on voit ſon tombeau avec un éloge funébre *dans l'Egliſe de Sainte Geneviéve du Mont.* On a pluſieurs volumes de lui. *Voyez* ſa vie par Adrien Baillet Pérault dans les hommes illuſtres du dix-ſeptiéme ſiécle ; Moreri, Bayle.

(26) [*Tandis que la fourmi plus ſage.*] Voyez la remarque vingt-uniéme.

(25) [*Et les gémiſſemens d'un tourtereau.*] Cet endroit paroît imité du vers ſuivant.

Turturis inſtar ego non gemebunda forem.

(27) [*La fidélité d'une colombe.*] C'eſt Pline qui en eſt le garant L. 10. ch. 34. *Pudicitia illis prima, & neutri nota adulteria, conjugii fidem non violant, communemque ſervant domum, niſi cælebs aut vidua nidum non relinquit. Et imperioſos mares ſubinde etiam iniquos ferunt, quippe ſuſpicio eſt adulterii quamvis natura non ſit.* Ces derniers mots ſur-tout ſont remarquables.

(28) [*La tendreſſe de la Cicogne.*] *Genitricum ſenectam invicem educant.* Plin. Liv. 10. ch. 23.

(29) [*S'imprimera inſenſiblement, &c.*] Il y a dans le texte :

Tacitumque libent virtutis amorem.

C'eſt ainſi qu'Horace dit :

Pugnas & exactos tirannos
Denſum humeris bibit aure vulgus.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE CINQUIÉME.

Les Arbres.

IL en eſt tems : parlons des ſoins qu'on doit donner à la culture des arbres, employons les fruitiers de toutes les eſpéces à décorer les champs, couvrons de chênes les montagnes, & d'oliviers le penchant des collines. On peut ſe procurer les commodités de la vie avec beaucoup d'argent & de travail ; mais ce n'eſt qu'après une longue ſuite d'années que les vergers & les jardins rapportent de beau fruit, & que la terre

LES ARBRES.

LES ARBRES.

pareſſeuſe produit les hautes futaies.

C'eſt pourquoi ſi vous voulez avoir de l'ombrage ſur votre terre, & cueillir un jour abondamment du fruit qui, provenant des arbres que vous aurez plantés, vous paroiſſe meilleur ; mettez la main à l'œuvre & confiez de bons plants au ſein de la terre. Faites porter de beaux fruits à un ſujet de mauvaiſe nature, en lui faiſant adopter par la greffe une branche de bonne eſpéce.

Daignez, (1) illuſtre Lamoignon, diſſiper avec moi l'ignorance des Agriculteurs, & mettre au jour pour l'utilité publique, les écrits qu'a laiſſés votre pere ſur les plantes, & que vous conſervez chez vous comme les fruits & les monumens précieux de ſes travaux : car tandis que ce reſpectable Magiſtrat dictoit les oracles de Thémis à la tête du premier Tribunal du Royaume, l'étude de l'agriculture lui ſervoit de délaſſement ; ſemblable à Salomon, il étendit ſes connoiſſances depuis le Cédre juſqu'à l'Hiſſope, donna tout à la fois

M. de Lamoignon premier Préſident du Parlement de Paris.

fois des régles pour le gouvernement des peuples & des arbres, & fit des unes ſon occupation, & ſon amuſement des autres. Ce grand homme ne ſe délaſſoit jamais de ſes travaux qu'en les variant, & il employoit le tems que lui donnoient pendant l'autonne les vacances du barreau, à écrire ſur les occupations champêtres, afin qu'après avoir ſervi ſon ſiécle par la ſageſſe de ſes arrêts ; ſes momens de récréation fuſſent encore utiles à la poſtérité. Puiſſent à jamais les Sénateurs ſuivre ſes déciſions comme une régle invariable, & peſer à la balance de cet homme reſpectable les droits douteux des plaideurs. Pour nous, ſuivons les préceptes qu'il donnoit pour la diſtribution des arbres ſur ſa terre de Baville. LES ARBRES.

Je vais cependant parler d'abord de l'olivier dont il n'a pas fait mention. Soit que les fleurs de cet arbre ſemblables pour la forme à une grappe de raiſin, annonçent d'avance une heureuſe cueillette, ſoit que ſes rameaux courbés ſous le fruit en L'olivier.

LES ARBRES.

(2) paroiſſent tout noirs, l'olivier eſt de tous les arbres celui que l'avide fermier contemple avec le plus de complaiſance, malgré la triſte couleur de ſes feuilles.

Les oliviers viennent à merveille dans les champs expoſés au midi, & dont la terre n'eſt ni ſabloneuſe ni trop graſſe : mais il faut avant l'hiver labourer ces champs, & y faire de larges foſſes ; enſuite vous prendrez ſur un coteau voiſin quelques-uns de ces jeunes rejettons qui pouſſent au pied des oliviers à la faveur de leur ombrage, vous les enleverez à leur meretige pour les tranſplanter, & ils emporteront même avec eux (3) quelque sracines comme une eſpéce de dot, ſans qu'elle en ſouffre.

Gardez-vous d'arracher les rejettons aux vieilles ſouches ; vous riſqueriez de faire mourir ces vieux troncs. Faites-en brouter les drageons par les troupeaux de brebis ; à moins que pour multiplier vos plants, vous ne vouliez ſacrifier le vieux tronc, le couper, & élever en ſa place ces rejettons qui ſont

pleins de vie & bien enracinés.

Le laboureur doit transplanter à l'approche de l'hiver les jeunes plants qui ont pris racine, après en avoir coupé les branches ; mais il faut leur couvrir la tête de terre glaise & de mousse verte que l'on assujettit avec un lien, de peur que les grands froids ne les pénétrent & ne les gelent entiérement. Les oliviers aiment le penchant des collines bien aërées ; il faut les y planter de loin à loin, afin qu'ils aient de l'espace pour étendre leurs rameaux de tout côté, & qu'ils puissent en croissant prendre une large circonférence ; car ceux dont la tête se termine en pointe, donnent peu de fruit & n'abondent qu'en feuilles.

Que le tronc ait la tête haute de peur que les troupeaux ne mangent les feuilles des branches courbées sous le poids du fruit. Car on voit souvent des chevres s'élever sur l'extrémité du pied pour atteindre aux bas oliviers, sous lesquels il arrive quelquefois qu'on les laisse coucher dans les beaux jours de l'été : mais il

LES ARBRES.

faut frotter les branches d'oliviers avec de la fiente de bœuf délayée dans de la boue, pour mettre en sureté les feuilles que leur amertume naturelle ne garantit pas assez.

Si un jeune olivier est trop battu par les vents, & que la pente du terrein le fasse courber facilement, on enfonce à côté un pieu de chêne qui lui sert d'appui, le redresse & le met en état de résister à tous les vents. S'il tombe de la pluye dans un tems convenable, il faut bécher la terre autour des oliviers, ou labourer tout le champ; ces soins ne font pas croître ces arbres plus vîte, mais les font durer plus long-tems. Car de même que les productions d'esprit dont on veut étendre la durée au-delà de plusieurs siécles ne sont pas l'ouvrage d'un moment ni d'un simple effort de génie, mais qu'elles s'achevent peu-à-peu & n'atteignent le point de perfection qu'après plusieurs années; de même la terre qui fait croître en peu de tems le figuier & le poirier, retarde les progrès de sa séve pour les tilleuls, les

chênes & (4) les oliviers qui vivent plus d'un siécle, & ne les garnit de branches qu'aprés bien du tems; & lorsque leur tronc s'est muni de fortes racines. LES ARBRES.

Quand un olivier est dans ses premiéres années, & que ses olives mûrissent pour la premiére fois, ce seroit une cruauté de les abbattre avec la perche, elle romproit les branches. Il faut cueillir à la main tout le fruit auquel on peut atteindre; mais lorsque les branches de l'arbre seront plus fortes & pourront supporter les coups de perche, il faut les battre obliquement & ne pas frapper les olives en face, de peur de les meurtrir; on les reçoit dans des draps à mesure qu'elles tombent, & le soir on les vanne dans un endroit spacieux de la même maniére à peu pres qu'on vanne les bleds

Mais je ne songe pas que je parle trop d'un seul arbre, & que j'oublie les autres: séduit par un amour national pour l'olivier, je ne vois pas quelle vaste forêt j'ai à décrire dans mes vers, & combien il est d'ar- Variété des arbres.

Les Arbres

bres de différentes espéces que je dois montrer à tailler, à élaguer, ou à rendre fertiles par l'insertion d'un germe étranger. Il y a des arbres qui portent des fleurs odoriférantes ; d'autres étendent leurs rameaux pour donner un délicieux ombrage ; enfin les autres courbés sous un noble faix, rapportent des fruits. J'ai dessein de les décrire tous malgré leur nombreuse variété, puisque notre pays situé sous une zone tempérée nous en produit de toute espéce.

Les bois.

Je parlerai d'abord des bois, j'enseignerai la forme qu'on doit leur donner, & la maniére de les planter; car un bois épais, qui comme un nuage sert de voile contre le soleil, est le plus agréable ornement d'une maison de campagne.

Quoiqu'autrefois la France pût à peine nourrir ses citoyens, ils eurent tant d'attachement pour leurs forêts, qu'ils aimérent mieux aller s'établir dans des pays étrangers que de pourvoir à leur subsistance en abbattant leurs bois.

Que n'avons nous encore pour les forêts ce même attachement, afin de nous oppoſer aux coups de la hache cruelle ! Dans quelle campagne voit-on maintenant de beaux chênes reſpectés par la coignée parvenir à une extrême vieilleſſe, à moins qu'iſolés ſur des montagnes inacceſſibles, ils ne ſe défendent eux-mêmes par l'avantage de leur ſituation ? Si nos ayeux ont laiſſé quelques bois à leur poſtérité, ils ne donnent point d'ombrage impénétrable aux rayons du ſoleil, & ne cachent point dans les cieux leur tête altiére, tels que ces arbres prodigieux & reſpectables que le peuple adoroit autrefois ; ce ne ſont que des rejettons de vieilles ſouches condamnés après quatre luſtres à devenir la proie de nos foyers. A peine un liévre trouve-t-il un refuge dans les forêts qui ſervoient anciennement de retraite aux ours & aux daims timides. Eh ! quel peut-être l'agrément d'une campagne ſans celui des bois ? Pendant les âpres chaleurs de la canicule, on eſt forcé de reſter chez ſoi comme ſi l'on

LES ARBRES.

LES ARBRES

étoit assiégé ; on ne peut dans l'été, ni se reposer, ni gouter la fraîcheur à l'ombre d'un chêne, ni composer des vers, qui dans le silence des bois interrompu seulement par le concert des oiseaux, se présentent d'eux-mêmes à l'esprit & de la mesure qu'on désire.

Etendez donc vos soins à l'avenir, & plantez des bois. Si vous êtes d'un âge avancé, & que vous n'espériez pas d'assez longs jours pour les voir dans leur beauté & jouir de leur ombrage, vous aurez du moins le plaisir de voir ces jeunes plants s'embellir, croître insensiblement, parer leur tête de feuilles sans nombre, & inviter le rossignol passager à ravir les oreilles par ses chants. Quand même l'agréable vûe d'un jeune bois ne vous toucheroit point, ne devez-vous pas vous souvenir de vos chers enfans, & planter pour votre postérité si ce n'est pas pour vous?

O vous, jeunes disciples de Loyola, qui êtes nouvellement entrés dans notre société, s'il m'étoit permis

LES ARBRES.

mis de replanter (6) l'ancien bois qu'on a fait abbattre, & dont ci-devant j'ai amérement pleuré la perte ; ma main ſeroit la premiére au travail, quelque fatiguant qu'il fût ; ce ſeroit un ſoulagement pour moi dans mes regrets, de ſavoir qu'un jour, mes chers confreres, (7) vous prendriez des plaiſirs auſquels j'aurois contribué. Je labourerois trois ou quatre champs contigus à notre maiſon du côté que Borée ſuivi des tempêtes, ſe déchaîne avec fureur, & je ſemerois du gland dans tout ce terrein : dès que les jeunes tiges commenceroient à ſortir du ſein de la terre, & à ſe couvrir de feuilles, j'en écarterois les troupeaux, & je laiſſerois ces nouveaux plants pouſſer confuſément & ſans ordre.

Lorſqu'enſuite ces jeunes éléves commenceroient à étendre leurs rameaux, & à être agités par les vents, je les élaguerois avant l'hiver, j'en laiſſerois peu en terre, j'arracherois ceux qui ne ſeroient pas de belle venue, & planterois de jeunes chênes de

LES ARBRES.

même âge les endroits dégarnis, avant que les autres arbres des environs fussent plus touffus & plus hauts : car ainsi que dans une ville ceux qui la gouvernent & qui sont à la tête des affaires, contiennent le peuple dans son état obscur, & l'empêchent de s'élever ; de même dans les bois épais les jeunes arbres ne croissent jamais parmi les grands qui portent jusqu'aux cieux leur tête superbe, & dont le nuisible ombrage offusque les petits. Enfin j'arracherois toutes les épines qui poussent au pié des jeunes arbres, & je tâcherois de donner à mes éléves la plus belle forme en les taillant à propos : mais ce travail n'est utile que dans les premiéres années, car le chêne dans les bois se délivre lui-même de ses branches les plus basses quand il est un peu grand ; au lieu que dans les champs se trouvant plus au large, ses rameaux s'étendent de toute part & fournissent beaucoup d'ombre. Le chêne des bois s'éléve au-dessus des arbres qui croissent autour de lui, & semble vouloir atteindre aux

cieux & s'unir avec le soleil ; peu inquiet de l'accroissement de ses rameaux, il ne s'embarrasse guéres de leur distribuer les sucs qu'il reçoit de la terre, & se les approprie uniquement pour l'élévation de sa tige. LES ARBRES.

Si vous êtes curieux de belles avenues au-devant de vos maisons, plantez trois rangs d'arbres, & procurez-vous de l'ombrage avec l'ormeau touffu, le tilleul uni, & le cyprès taillé en éventail, ou avec le charme qui se prête à toutes les formes qu'on lui donne : il est d'un grand ornement dans les jardins ; soit que les cizeaux du jardinier le courbent en arcade, soit qu'il serve à brouiller les voies d'un labyrinthe où parcourant toujours les mêmes routes, & retournant toujours sur ses pas, on a peine à trouver l'issue de ces agréables détours quand une fois on y est entré. L'Ormeau, le Tilleul, le Cyprès & le Charme.

Les (8) mûriers dans le voisinage d'une maison, lui fournissent aussi un ombrage qui plaît ; mais ils ne conservent pas long-tems l'ornement de leurs rameaux ; car dès qu'ils se cou- Le Mûrier.

Les Arbres.

vrent de feuilles renaissantes une troupe de jeunes filles s'empressent impitoyablement de les en dépouiller pour en nourrir les vers à soie : dommage cependant qui ne seroit pas irréparable, si ces arbres reprenoient leur premier agrément au retour des feuilles ; mais leurs rameaux desséchés tiennent sans grace à leur tige maltraitée, parce qu'ils n'ont pas été ménagés dans le tems de la sève où ils sont encore tendres. O jeunesse sans pitié, épargnez du moins les feuilles les plus élevées des mûriers ; écartez de la main gauche les branches d'en haut sans les dépouiller, & de la droite, prenez vos provisions sur les plus basses, de peur que ces arbres ne montrent une tête nue, hideuse à voir, & que leurs branches couvertes de nœuds ne donnent de l'ombre qu'à leurs troncs.

Les grands chemins doivent être plantés d'Arbres.

Le Prince, en ordonnant que les grands chemins fussent plantés d'arbres des deux côtés, a voulu procurer à tout son royaume les mêmes ornemens que je demande dans les ter-

res des particuliers : cette précaution seroit un jour d'un grand soulagement au voyageur pendant l'été, & d'une utilité considérable pour le public dans la disette où l'on est de bois de chauffage : mais à quoi servent des loix sans exécution ? Si l'on a planté quelques arbres, celui qui les a mis les arrache, ou les fait mourir par avarice, dans la crainte que leur ombre un jour ne fasse tort à ses moissons. Pourvoyez, grand Prince, à l'exécution de vos loix, en diminuant la taille des villages, & condamnant à une légére amende ceux qui contreviendront à vos ordonnances ; vous changerez par ce moyen la destinée de ces arbres, & vous les verrez croître en peu d'années, pour l'embellissement des chemins. Si vous ne dédaignez pas de porter vos regards sur l'avenir, prévenez par vos soins la destruction générale des bois, l'entreprise n'est pas difficile ; exemptez d'impôts les particuliers qui planteront leurs champs de pins ou de chênes, & vous verrez avec admiration

LES ARBRES

LES ARBRES. sortir de terre de nouvelles forêts dans différens cantons.

Les Arbres aquatiques. Les saules & le peuplier blanc aiment les rivières : la surface des eaux en paroît plus riante lorsqu'elles coulent sous leur ombrage ; ces arbres fourniſſent des feuilles aux troupeaux, des planchers aux maisons & du bois aux foyers ; de plus leurs racines serviront de rempart à vos champs contre l'effort de l'eau qui pourroît s'y insinuer peu à peu & gagner du terrain à leurs dépens.

L'Aulne. Souvent un fleuve déracinera vos saules & vos aulnes récemment plantés, & devenu plus rapide, les entraînera dans son cours ; mais ne vous rebutez pas, recommencez le même ouvrage au printems suivant, & remettez de nouveaux plants sur la rive : si une fois leurs racines sont bien adhérentes à la terre, & si les eaux tranquilles ne quittent point de long-tems leur lit ordinaire, le saule foible, & l'aulne tout mépriſable qu'il eſt, réſiſteront par la suite à la fureur des flots, braveront impunément ce fleuve impétueux, qui

bruyant au loin ravage les campagnes, rompt les digues qu'on lui oppose, & roule des pierres énormes ; en vain viendra-t-il battre ces arbres sur le rivage, ils se défendront par leur nombre : frémissant & furieux il reprendra son cours, & couvrira tout au plus leurs branches d'écume & de limon qui attesteront sa rage & son débordement.

Les saules donnent aussi de l'agrément aux prairies qu'ils bordent; plus l'humidité les pénétre, & plutôt croissent leurs rameaux : d'ailleurs, ils fourniſſent des liens pour réprimer la fougue de Bacchus.

Il faut que la branche de saule que l'on plante de bouture soit taillée par le bout en forme de coin, afin qu'elle n'ait pas de peine à prendre racine, & qu'elle donne promptement des feuilles ; il arrive souvent qu'une (9) branche séche tirée d'un fagot de saule reprend de bouture après avoir été piquée en terre pour servir de gardien & d'appui à de jeunes plants : elle se couvre de feuilles, & nuit méchamment par son ombre

Les Arbres. aux progrès des éléves qu'on lui a confiés. Et comme l'aveugle mort fait sa proie des meilleures choses ; on voit périr pour toujours le tilleul & l'ormeau à côté du saule que le voisinage de la mort n'empêche pas de reverdir & de s'étendre.

Le Buis. Le buis qui conserve en tout tems ses feuilles, autrefois sans culture, n'habitoit que les montagnes : maintenant il (10) alligne les sentiers d'un jardin par des bordures serrées & précises ; il tranche d'un beau verd l'émail des fleurs dans les différens compartimens ; quand on veut, il s'éléve en forme de muraille, il entoure un jardin & tient lieu de haie, sert de siége & offre un lit de ses feuilles, ou bien ses tendres rameaux courbés, présentent de petites grotes qui sont un abri sûr contre l'ardeur du soleil. Le cizeau du jardinier lui fait prendre la figure, tantôt d'un lion furieux, tantôt de Diane l'arc en main & lançant des traits, & tantôt d'une tour, d'un serpent, ou d'un oiseau qui déploye ses aîles, & qui semblant vouloir s'élever

dans les airs, tient à la terre par les pieds. LES ARBRES.

(11) L'if se plaît dans les jardins les mieux cultivés, & prend toutes les figures qu'on veut lui donner, soit qu'arrondi par le fer, il s'appuye sur la terre en forme de globe; soit que ses rameaux courbés & conduits avec art, imitent un ciel, une voute, un soleil, un croissant de lune; soit que taillé par la cime, il se termine en pyramide, ou qu'un jardinier habile le métamorphose en homme ou en différentes sortes d'animaux. L'IF.

Que dirai-je du myrte, du laurier qu'on a consacré aux muses (12) & dont on couronne les Poëtes, de la branche ursine, du pin aux feuilles hérissées, du triste cyprès, du plane, & de l'aulne qui se plaît sur la rive des fleuves, de l'acacia (13) qui depuis peu nous a été apporté de l'Amérique, arbre si propre à tapisser les murs de sa verdure, & à orner au printems le devant d'une maison. Que dirai-je encore du peuplier dont (14) les feuilles toujours L'Acacia, le Peuplier, le Sapin.

LES ARBRES.

agitées sont sensibles à la plus douce haleine des zéphirs, & du sapin qui, après avoir été sur les montagnes battu des vents les plus terribles, se voit sur la mer exposé aux fureurs d'Eole & de Neptune.

Arbres fruitiers.

Les doux fruits de Pomone m'invitent à me transporter dans les jardins : s'il y a d'une part beaucoup de travail pour le fermier ; d'un autre côté la cueillette des fruits le récompense de ses peines. Il doit donc commencer par ouvrir des fosses au commencement du printems, afin que les chaleurs qui succéderont, corrigent les mauvaises qualités que la terre peut avoir, & qu'elle se pénétre (15) des nitres de l'air nécessaires à toutes les productions ; les fosses doivent être creusées en forme de cône, qui s'élargit par le bas afin que les racines des arbres s'étendent en liberté dans la partie inférieure de la fosse, & que la partie supérieure plus étroite ne donne que peu d'entrée aux grandes pluies.

Choix des plants.

Vous choisirez pour plants ceux qui auront la tige droite sans nœuds

& ſans plaie, & qui ſeront garnis de trois racines & de trois bonnes branches, afin que celle du milieu ſe ſoutienne plus droite, & qu'elle forme de ſes rameaux une tête plus vaſte & plus arrondie : défiez-vous des plants qu'on expoſe en vente dans les villes, ils ſont ſouvent à demi morts quand on les replante, parce qu'il y a trop de tems qu'ils ſont privés de la ſubſtance de la terre. Souvent auſſi ils trompent vos eſpérances, & ne vous rapportent que des fruits impoſteurs, parce qu'ils ne ſont pas de la qualité pour laquelle on vous les a vendus. LES ARBRES.

Vous enſemencerez vous-même votre champ, & prendrez les premiers ſoins que demande une pépiniére pour donner de beaux éléves. Si vous manquez de jeunes plants, détachez d'un bon arbre une petite branche que vous nourrirez d'eau de pluie dans une bouteille expoſée au ſoleil. Si cette branche s'imbibe toujours de l'eau nouvelle que vous remettrez, elle pouſſera une petite LA PÉPINIÉRE.

LES ARBRES.

racine après un mois : alors on lui donne une nourriture plus solide, on broye dans la main un peu de terre, que l'on mêle avec l'eau. Ensuite, lorsqu'on voit que les boutons de feuilles commencent à percer l'écorce, on met cette branche en terre, & on l'éléve avec soin dans la crainte que le froid ne la géle, que l'ardeur du soleil ne la dessèche, ou que noyée par trop d'humidité, elle ne jauniſſe.

Mais les plants d'arbres ne viennent pas également bien dans tous les champs ; car les sucs nourriciers ne sont pas par tout les mêmes, les racines n'ont pas toutes les mêmes tissures ni les mêmes canaux propres à donner passage aux différens sels de la terre : c'est pourquoi le laboureur varie les semences selon les lieux, & seme du millet & de l'avoine dans les champs où le froment ne vient pas bien, parce que cette terre est plus analogue à ces grains qu'à d'autres semences.

Remplacement des arbres qui manquent.

Quand un vieil arbre est mort, c'est avec bien de la peine qu'on en

élève un autre dans sa place ; soit parce que les racines qui restent du précédent, interceptent la nourriture, ou parce que le vice du sol se communique au jeune plant, & lui est funeste.

Quoi qu'il en soit, afin d'avoir une belle avenue d'arbres plantés à égale distance, il faut, dès qu'on en veut remplacer quelqu'un, creuser une large fosse que vous laisserez longtems ouverte ; vous brulerez les vieilles souches, vous nétoyerez bien le fond de la fosse, & vous irez prendre dans quelque vallée de la terre fraîche bien engraissée par le suc des feuilles tombées & corrompues, que vous substituerez à celle que vous aurez tirée. C'est ainsi que dans les maisons où il est mort quelqu'un de la peste, on jette par les fenêtres, crainte de la contagion, les meubles & les autres choses que le pestiféré a pu toucher, & l'on brule des plantes aromatiques dans les appartemens pour les parfumer & chasser le mauvais air.

Il faut observer quelle partie

LES ARBRES.

du ciel regardent les arbres qu'on veut transplanter, & les remettre dans la même exposition, de peur qu'ils ne reçoivent difficilement leur nourriture, si la partie des arbres qui regardoit le midi dans leur état précédent, regarde le nord dans leur nouvelle situation. Car les veines d'un arbre sont moins grosses sous l'écorce qui est tournée vers le septentrion, & le soleil fait monter la seve dans cette partie en plus petite quantité. Examinez ces cercles (16) qui se forment dans le tronc du chêne, & qui se terminent un peu en ovale, ils sont plus épais du côté du midi, & plus minces du côté du nord : d'après cela vous sçaurez vous orienter & reconnoître la route qu'il faut tenir quand vous vous serez égaré dans un bois, si vous coupez horisontalement une branche d'arbre ; car du côté que l'écorce se trouvera moins nourrie, & plus proche de la moëlle, ce sera le septentrion, conséquemment le midi du côté opposé : si vous tournez le dos au pole arctique, vous aurez à

votre droite le couchant & à votre gauche le levant.

Si un jeune arbre, au lieu de pouſſer de longues racines en terre, jette trop de branches, élaguez-le avec la ſerpe, afin que la ſéve deſcende à la ſouche & la fortifie dans ſes premiéres années. C'eſt ainſi qu'au printems on méne paître les troupeaux dans les champs enſemencés, afin que les moiſſons délivrées des herbes ſurabondantes deviennent plus belles, & que la tige du bled ne s'affaiſſe pas ſous l'épi trop chargé.

Néceſſité d'élaguer les arbres.

Lorſqu'une branche du milieu d'un arbre tire à elle tous les ſucs nourriciers, & que les autres meurent faute de ſubſtance, il faut l'abbattre pour forcer la ſéve à prendre une autre route & à diſtribuer également ſes faveurs aux autres rameaux, ſans prédilection pour le même.

Eh ! plût à Dieu que le Prince conſultant l'intérêt public lorſqu'un nouveau parvenu s'eſt élevé de la lie du peuple au faîte de la fortune, abaiſſât cette tête ſuperbe qui ſe

LES ARBRES.

dreſſe vers le ciel avec une hauteur inſoutenable, & que les richeſſes de tout le royaume poſſédées par un ſeul, fuſſent reparties à tous les citoyens ! plût à Dieu que le Prince ne ſouffrît pas que ce vil mortel s'engraiſſât aux dépens du public, & inſultât à notre miſére par la magnificence de ſes bâtimens & la ſomptuoſité de ſa table !

L'uſage de la greffe.

Quoique la greffe réponde mieux à nos vœux quand les arbres ſont jeunes ; ſi cependant vous avez envie de corriger quelque fruit, ou d'en raſſembler de pluſieurs eſpéces ſur un même tronc, il y a différentes façons de le faire.

On greffe en fente, non pas cependant ſur un endroit où ſe trouve un œil, comme (17) l'enſeignoit le Prince des poëtes, mais plutôt dans la partie du ſujet la plus unie où il ne ſe trouve ni nœud ni cicatrice : l'on fait entrer ſous cette écorce une petite branche d'un autre arbre : ou bien le jardinier greffe en levant de deſſus un arbre de bonne eſpéce un œil accompagné de l'écorce qu'il a taillé

taillée en forme d'écuſſon. Il détache du ſujet qui recevra cet œil, un écuſſon d'écorce préciſément de la même taille & de la même grandeur que le précédent. La place vuide eſt remplie à l'inſtant par l'écuſſon de bonne eſpéce qui fait corps avec l'arbre où il eſt adopté. On couvre de terre les trois fentes de l'écorce ; on y fait une ligature avec de l'oſier, & cet héritier étranger s'éléve & s'impatroniſe dans ſa nouvelle habitation. LES ARBRES.

On greffe en poupée, lorſque les arbres ont beaucoup de ſéve ; on choiſit une greffe bien unie, bien ſaine & chargée de boutons ; on l'applanit à deux faces en forme de coin ; on abbat enſuite les branches du ſujet qui deviennent inutiles ; on l'étête, & avant que d'enfoncer le coin dans l'épaiſſeur du tronc qu'on veut fendre, on le lie bien dans la crainte qu'il ne ſe faſſe une trop grande ouverture ; on lui fait enſuite une poupée avec de l'argile & de la mouſſe, & on la lie tout à l'entour afin qu'immobile elle puiſſe réſiſter aux injures de l'air, & aux coups de vent.

LES ARBRES. On eſt dans l'uſage de lier les greffes avec de l'oſier, mais nous préférons le jonc & toutes les ligatures douces & ſouples; car lorſque la chaleur a deſſéché l'oſier, il ſerre trop la greffe.

On greffe en couronne, lorſqu'au printems les arbres abondent en ſéve; on étronçonne une tige ſous l'écorce de laquelle on inſére pluſieurs greffes, de maniére qu'elles forment une eſpéce de couronne ſur ce tronc.

On greffe auſſi en flute, lorſqu'on léve en forme de chalumeau l'écorce d'une branche avec tous ſes yeux ſains & entiers pour revêtir une autre branche dépouillée pareillement de ſon écorce, & corriger le goût du fruit.

Quand (18) on greffe en approche un citronier dont les fleurs & les fruits relévent la beauté d'un vaſe de marbre blanc, la greffe ſe marie ſi étroitement au ſujet, qu'elle s'y attache comme à ſon tronc naturel, & qu'elle tire un double ſuc des deux tiges. On ſa ſévre de la

nourriture de ſon tronc, & on la coupe lorſqu'elle eſt habituée aux nouveaux ſucs de celui qui l'a adoptée. LES ARBRES.

L'uſage de la greffe eſt ce qu'il y a de plus agréable & de plus utile dans le vaſte champ de l'agriculture; on a trouvé par-là le ſecret de changer les ſauvageons de nature. Un arbre bien greffé profite en toute ſorte de terre; les pêchers qui en aiment une bien ſéche, profitent dans les champs les plus gras, ainſi que le cériſier, pourvû que le tronc qui les a adoptés, ſe plaiſe dans ces terreins. Un poirier greffé ſe déſarme de ſes pointes, ſemble étonné de donner de nouveaux fruits, & une ombre différente de la ſienne. Ainſi, le châtaigner ſur lequel on greffe un noyer, produit des fruits unis qui n'ont plus d'enveloppe hériſſée; le prunier donne des pommes & ſe greffe auſſi ſur le frêne, auquel il fait prendre ſon nom; le pommier enté ſur le ſaule lui fait porter ſon fruit; & le buiſſon né pour produire uniquement des épines & des L'utilité de la greffe.

LES ARBRES, ronces, se pare de fleurs & charge de fruit ses rameaux : ainsi l'ormeau plus feuillu, rapporte du gland ; ainsi (19) les bayes du laurier se changent en cérises ; ainsi le mûrier tout glorieux de ses nouvelles branches, & de son nouveau feuillage, se pare avec faste des belles fleurs du citronier, & les jeunes filles vont cueillir des citrons au même arbre qui nourrissoit leurs vers à soie, & prendre des fleurs pour s'en orner la tête sur des branches d'où elles ne rapportoient auparavant que des feuilles dans des corbeilles.

Des sucs nourriciers de la terre. C'est ainsi que des fruits différens pendent aux rameaux d'un même arbre, & que la même séve conduite par les mêmes racines, se durcit pour donner le fruit de l'amandier, s'amollit pour former la prune, se revêt d'une blancheur admirable dans les fleurs, donne une tunique de pourpre aux cérises, & teint en noir les mûres. Les fruits d'une saveur douce ou acide, sont également ses productions, (20) elle prend comme Protée toute sorte de forme & de couleur ;

ſes qualités varient dans les différentes plantes qu'elle vivifie, elle produit à côté de l'ail inſupportable par ſon odeur, l'œillet & la roſe qui exhalent un parfum raviſſant ; & ſalutaire & mortelle tout à la fois, elle fait naître les (21) mauves émollientes, & la ciguë poiſon dangereux. LES ARBRES.

C'eſt ainſi que la même eau ſortant par des tubes différemment percés, prend mille figures variées ; tantôt elle paroît concave en coulant dans des verres, tantôt hériſſée de pointes lorſqu'elle repréſente une gerbe, tantôt applanie quand elle forme pluſieurs nappes ; tantôt auſſi elle s'élance dans l'air par un jet rapide, s'arrondit comme une voile de vaiſſeau, repréſente les rayons du ſoleil, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ſe répand en pluie, & prenant la forme d'un dragon, ou d'un trait qu'on décoche, inonde l'air d'une humide roſée.

L'arbre ſur lequel on veut enter, doit être ſain & dans ſa première jeuneſſe ; car de même que les bleſſures dans un âge tendre, ſe ferment Saiſon de greffer.

LES ARBRES.

& se guériſſent bientôt : ainſi les plaies que fait la greffe à un jeune arbre ſont légéres, & quelques jours après l'opération le rameau introduit chez ſon nouvel hôte, ne fait qu'un corps avec lui.

Tout arbre cependant n'adopte pas toute eſpéce de fruit au gré de vos deſirs ; car il eſt impoſſible de vaincre certaines antipathies invétérées, & de réconcilier le chêne & le poirier, l'olivier & la vigne, Bacchus & Minerve.

Quand vos plants auront trois ans, vous les ôterez de leur terre natale, & vous les tranſplanterez dans un terrein convenable, & qui leur plaiſe ; s'il y en a quelqu'un qui ne pouſſe pas, ou qui après avoir pouſſé, ne continue pas de profiter, tranſplantez-le ailleurs, & vous embarraſſez plutôt de lui choiſir une terre qui lui ſoit propre par ſa qualité & ſon expoſition, que de le placer dans un quartier diſtingué par un charmant ombrage & de beaux fruits. Dans les champs dont la terre eſt légére, & qui ont une pente douce vers le

midi, les fruits sont d'un meilleur goût, & dans les terres grasses & humides, ils sont plus gros & mieux nourris, tels qu'il en faut pour faire des pyramides qui ne doivent repaître que les yeux, & qu'on donne en spectacle aux convives comme des tableaux amusans. LES ARBRES.

Choisissez pour élever des pommiers, un champ qui soit plus fertile par lui-même que par le secours d'un ruisseau qui l'arrose. Ces arbres ne haïssent pas les montagnes, ni même les terreins sabloneux quand ils ont de l'eau suffisamment pour tempérer leur ardeur. Cependant, comme les pommes dégénérent ordinairement dans les champs trop gras, & n'ont plus le goût aussi piquant; de même dans les terreins trop secs, elles tombent de l'arbre avant d'être mûres, & se remplissent de vers. Le pommier vient aussi fort bien dans les prairies : dès que cet arbre y a pris une fois racine, il n'a plus besoin des soins du fermier, & sans le secours de la charrue, il rapporte des fruits à qui l'herbe ten-

Les Arbres. dre ſauve le dommage de la chute en les recevant dans ſon ſein lorſque le vent les abbat.

Le Figuier. Le figuier aime le ſoleil, & on ne le plante point en plein vent dans les pays froids, mais on le tient dans une grande caiſſe, & chaque année au retour de l'hiver on le met à l'abri dans une ſerre, & on le rapporte au grand air lorſque les doux zéphirs ont fait fuir au loin Borée du côté de l'Ourſe. * Pour nous, nous plantons le figuier, ou dans nos jardins ou dans nos vignes, & nous lui faiſons ſupporter en plein air les vents rigoureux du Nord : quoique depuis peu nous ayons eſſuyé un hiver qui auroit dû allarmer notre ſécurité, & que tous les figuiers aient péri dans nos champs au grand étonnement des fermiers qui ne pouvoient concevoir un accident auſſi extraordinaire. Mais heureuſement les germes & les rejettons qui s'étoient conſervés en terre, ont pouſſé

* *Il faut obſerver que le Pere Vanniere étoit du Languedoc.*

prompte-

promtement, que nous ne nous appercevons plus de nos pertes. Le figuier étend ses rameaux en peu de tems, mais aussi sa carriére est bien courte. La mort(22)vole à la destruction de tous les êtres dont la nature a hâté la perfection. LES ARBRES.

La fortune se comporte à peu près de la même maniére ; elle comble de richesses les mortels & les éléve au haut de sa roue : mais du faîte des honneurs, elle les précipite dans le néant par un prompt retour ; elle adopte ensuite un nouveau favori, qu'elle ne montre aussi qu'un instant pour l'ensevelir aussitôt dans l'obscurité où vivoient ses ancêtres. Plus une maison est élevée, plus sa chute fait de fracas ; c'est comme un cédre qu'un voyageur avec admiration avoit vû dans une forêt élever ses rameaux jusqu'aux cieux, peu de tems après cet homme à son retour porte ses regards où cet arbre superbe couvroit tout un bois de son ombrage, (23) il cherche envain la tête altiére du cédre, il ne voit que les traces de sa chute dans les arbres

Les Arbres.

voisins dont il a rompu les branches.

Ne négligez pas de faire venir des figuiers de bouture en les piquant dans un terrein pierreux, c'est-là qu'ils se plaisent ; mais malgré la bonne exposition, prenez-en beaucoup de soin dans les commencemens : ainsi fendez un roseau entre ses nœuds, & couvrez-en comme d'un chapeau la tête de votre jeune plant pour le garantir du froid.

Afin que le figuier hâtif donne des fruits avant la saison, faites bouillir de l'huile, des oignons & du poivre, & arrosez-en ses racines, c'est un moyen sûr pour exciter la séve & avoir des figues précoces : vous en aurez au contraire de tardives, si vous arrachez les fruits dès qu'ils commencent à paroître ; car cet arbre fécond en repousse d'autres incontinent, mais les vents imprévûs du nord les gélent quelquefois, & les empêchent de venir à maturité.

Le Citronier.

Le citronier est encore plus délicat, & demande de plus grands soins : s'il n'est pas enfermé dans une serre, s'il n'est pas couvert de paille qui

le garantiſſe des grands froids, à peine peut-il les ſupporter, quoiqu'il ſoit dans un terrein expoſé au ſoleil & à l'abri du vent. Il veut être mis dans une caiſſe, & cet arbre ambulant jouit tantôt pendant l'été des rayons bienfaiſans du ſoleil au milieu des jardins, & tantôt logé dans une longue ſerre, écoute impunément ſoufler les vents du midi; & tandis que le chêne pénétré de froid & dépouillé de feuilles montre une tête chauve, le citronier ſans être endommagé conſerve ſon même agrément, & ſon fruit & ſes fleurs parent en même tems ſes rameaux.

Si vous voulez orner de citroniers un long portique, rangez-y vos caiſſes de file & à égale diſtance, vous jouirez ainſi d'un printems perpétuel; car ſi le mauvais tems ou la difficulté des chemins vous oblige de garder la maiſon, vous pourrez au milieu de l'hiver jouir ſous ce portique des parfums du printems & des préſens de l'automne, & cueillir à la fois des fruits & des fleurs au même arbre.

LES ARBRES. Le Noyer.

Le noyer né pour être grand & braver un jour la fureur des vents, doit être exposé au grand air : c'est en pleine terre, qu'il faut planter les noix humectées & la pointe en bas, afin que l'arbre en naissant étende plus loin ses racines, & puisse résister aux secousses des vents.

Il faut faire changer de terre au noyer trois ou quatre fois pendant les premiéres années : car de même que les jeunes gens qui voyagent au loin & s'expatrient de bonne heure, multiplient leurs connoissances (24) & acquiérent des perfections, de même le noyer quand on l'ôte jeune de sa terre natale devient plus grand & plus fertile.

On doit mettre une large distance entre les noyers qu'on plante, de peur qu'ils ne se nuisent par leur ombrage, que leurs branches ne se frappent les unes les autres, & que les noix tendres encore ne soient les victimes de leurs coups réciproques. Mais comme ces arbres étendent au loin leurs rameaux, & que leur ombrage est mortel aux moissons, il

faut les planter sur la lisiére des champs, de façon cependant qu'ils ne soient pas sur le bord du chemin ni trop près de la ville ; car les passans les attaquent pour avoir leurs fruits, & font pleuvoir sur leurs branches une grêle de pierres qui les fracasse & deshonore les arbres. Les noix quand on les cueille ne doivent pas encore avoir leur premiére écorce ouverte, elles s'en dépouillent d'elles-mêmes après qu'on les a misses sur de la paille. LES ARBRES.

Il n'est pas besoin de transplanter le châtaignier, ou si on le fait, il faut garnir ses racines d'une terre bien humectée, afin qu'il ne se ressente point du changement de place lorsqu'il sera établi dans sa nouvelle demeure. Le Châtaignier.

Placez l'amandier dans les champs où l'on seme du froment, pourvû qu'il n'y soit point exposé au soufle impétueux des aquilons, car le vent brule les fleurs trop précoces que cet arbre imprudent tous les printems fait éclore. L'Amandier.

C'est la fleur de l'arbre qui fonde De la fleur des arbres.

Les Arbres. toutes nos espérances, aussi la nature industrieuse en prend un soin particulier ; elle la fait naître parmi le feuillage des rameaux, & revêtue d'une assez ferme tunique en forme de calice ; elle lui permet ensuite de s'épanouir médiocrement, & de développer ses pétales, & non de s'ouvrir d'abord en entier : mais elle l'habitue insensiblement à supporter la fraîcheur de la nuit & l'ardeur du soleil ; cette fleur délicate nourrit le fruit en son sein parfumé, & garantit des vents son tendre élève ; car les fleurs sont comme le berceau des fruits, elles leur servent d'ornement & d'appui, & connoissent, pour ainsi dire, ce qu'elles sont venues faire ; elles ne quittent les rameaux que lorsque le fruit fortifié par le tems peut impunément voir le grand air, mais les feuilles restent plus long-tems pour tempérer par leur agitation & leur ombrage l'ardeur du soleil.

Le Cerisier. Quoique la vigne se plaise dans la compagnie du cerisier & du figuier, & vive en bonne union avec le poi-

rier & le pêcher, il convient que vous réſerviez pour ces arbres fruitiers les champs les plus proches de votre maiſon, afin de les garantir du ravage des troupeaux & du pillage du petit peuple. LES ARBRES.

On laiſſe le poirier croître en liberté ſans toucher à ſes branches, ou bien on le taille, & on le réduit par la force au rang des arbres de baſſe tige, ou bien étendu ſur un treillage, il garnit un mur de ſes feuilles, jouit de la chaleur réfléchie du ſoleil, & décore un jardin d'un tapis de verdure. Le Poirier.

Soit que le poirier taillé en eſpalier s'étende ſur un mur en forme d'éventail, ſoit que libre d'entraves il prenne par la taille la figure d'un vaſe, ſouvenez-vous de réprimer ſon penchant à s'étendre, vous en ſerez récompenſé par la grace que la taille lui donnera : mais il faut qu'il la reçoive dès les premiéres années ; car un (25) arbre mal taillé, ainſi qu'un jeune homme mal élevé, ne va qu'en empirant: l'âge ne corrige preſque jamais ce qui n'a pû être redreſſé à la premiére culture. Taille du Poirier.

LES ARBRES.

La taille des arbres.

Quand les boutons s'enflent & commencent à s'ouvrir, le jardinier connoît aisément quelle est la branche à fruit qu'il faudra conserver : ses boutons sont serrés & nombreux, elle fleurit sur la branche qui a été taillée l'année précédente, elle est courte, épaisse, propre à porter beaucoup de fruit & à le bien nourrir.

Si un poirier nain jette trop de bois, il faut empêcher ses rameaux d'excéder la rondeur qu'on lui a prescrite, & la hauteur du mur près duquel on l'assujettit à un treillage; mais surtout conservez les branches fécondes & les bons yeux qui sont le plus cher objet de vos espérances, & coupez sans miséricorde les branches gourmandes & inutiles : telles sont toutes celles qui poussent droit, qui ont l'écorce nette & unie, la tige dure, & qui sont d'une moitié plus hautes que l'arbre. Cependant ne coupez pas entiérement celles à qui les racines prodiguent leur séve, mais n'en retranchez que la moitié ; caraprès avoir été taillée, elle poussera d'autres branches à fruit qui perceront de toute part.

On n'aime pas à voir dans un arbre taillé une branche qui croise les autres à moins qu'elle ne soit chargée de boutons qui promettent beaucoup de fruit ; car c'est ce qu'on desire & ce qui plaît davantage ; mais qu'un agriculteur ne conçoive pas de hautes espérances sur l'abondance des fleurs, elles foisonnent toujours beaucoup lorsqu'un arbre approche de sa fin ; refusez par compassion les derniers présens d'un pareil arbre, & faites tomber ses fleurs avec la main, peut-être que sa séve ayant moins de parties à nourrir fera reverdir son tronc. C'est ainsi que dans les familles, une maison ruinée se relève & recouvre par la suppression du luxe son ancien éclat & toute la dignité de ses auteurs.

Quand les arbres sont foibles, il faut les tailler avant la neige & les gelées, couper court les branches, & ne pas leur laisser plus de boutons que l'âge & la force du tronc n'en peuvent porter. On peut au contraire différer jusqu'au printems de tailler les arbres trop vigoureux. On

LES ARBRES. arrête ainſi le progrès de leur ſéve, & on les affoiblit ſagement de peur qu'ils ne fleuriſſent avant que la belle ſaiſon ſoit tout à fait décidée.

Lorſque le ſoleil conduit ſon char dans la conſtellation de la Vierge, il faut retailler les arbres, afin qu'ils conſervent toute leur ſéve pour le fruit, & qu'ils ne pouſſent pas des jets ſtériles. Quand on taille, il faut tenir d'une main la branche, & la couper de l'autre, de façon que l'amputation faite entre deux yeux, regarde obliquement le ſoleil; car lorſqu'elle eſt horiſontale, la ſéve qui ſort fait enfler l'extrémité de la branche, & détruit les yeux voiſins.

Ne laiſſez point tailler vos arbres par vos domeſtiques, ce ſont des bourreaux qui les mettroient en piéces. Apprenez vous-même à manier adroitement la ſerpette, & les arbres reconnoiſſans vous dédommageront de vos peines par leurs riches préſens.

Aux environs de Beziers, ma chere patrie, où l'Orb (26) après avoir roulé ſes eaux à travers les précipices, les rochers & les montagnes,

ſemble ſuſpendre le cours rapide de ſon onde comme s'il étoit encore ſaiſi de la crainte & de l'horreur qu'inſpirent ces lieux : près de Beziers, dis-je, où par ſon calme agréable l'Orb invite à jouir de la beauté du ciel, & des délices d'un ſéjour enchanté, il y avoit, je m'en ſouviens, un amateur du jardinage, ſi jamais il en fût un, qui donnoit tous ſes ſoins à la culture des arbres : je me rappelle encore combien il avoit la main heureuſe pour greffer, & avec quelle adreſſe il tailloit ſes citroniers devant moi : encore enfant alors, je me faiſois un plaiſir de ramaſſer à terre les rameaux odoriférans qui tomboient ſous ſa ſerpette, & de les porter à pleins bras au logis ; je n'ai point oublié combien de beaux fruits lui donnoient ſucceſſivement ſes arbres, quelle hauteur avoient ſes citroniers, qui l'auroient diſputé aux oliviers pour la grandeur, ni quelles fleurs éclatantes par leur blancheur contraſtoient les fruits couleur d'or qui pendoient aux mêmes rameaux.

Cet homme, hélas ! eſt mon pere,

LES ARBRES.

que la mort cruelle vient de m'enlever, mais dont les coups impuiſſans n'ont pû me ravir ma tendreſſe pour lui.

Quand je me rappelle ſa conduite & ſes vertueux exemples qui devroient être plutôt dans la mémoire que dans la bouche d'un fils, je (27) ne voudrois pas être ſorti d'un autre pere, fût-il du ſang royal, tant je priſois en lui ſes ſentimens de religion, une ſimplicité digne de l'âge d'or, une candeur ingénue, un cœur fermé à tout intérêt ſordide, une probité incorruptible & des mœurs irréprochables.

Que j'ai de plaiſir à paſſer en revûe dans mon eſprit cette troupe innombrable de pauvres, qui tous les jours aſſiégeoient ſa porte : ſa charité & ſon zéle pour leur ſoulagement, la douceur de ſon caractére & ſon penchant à faire des largeſſes étoient ſi bien connus dans tout le village, que dès qu'on voyoit des pauvres ou des étrangers, qui la nuit demandoient l'hoſpitalité, on leur indiquoit la maiſon de mon pere, comme ſi elle eût

été un hoſpice fondé pour tous les paſſans malheureux qui ſe trouvoient dans l'indigence. LES ARBRES,

Pere reſpectable, dont la mémoire m'eſt ſi chére, recevez mes hommages; vous qui enſeigniez que l'amour de l'Agriculture contribuoit à la perfection des mœurs : réjouiſſez-vous, ſi le ſort de votre fils vous touche encore: les occupations & les plaiſirs champêtres ſont mon unique ambition; plein des ſages conſeils que votre amitié me donnoit, je ne demande d'autre fruit de mes travaux que les innocens plaiſirs que procure la campagne. Si j'ai eu pendant votre vivant quelque célébrité, elle ne me flattoit, que parce qu'elle faiſoit la conſolation de votre vieilleſſe; mais je ne ſuis plus ſenſible à cette gloire, que je ne puis déſormais partager avec vous, & le beau ciel de mon pays n'a plus à préſent d'attraits pour moi. Si ma patrie peut encore me plaire en votre abſence, c'eſt parce que votre nom y eſt toujours révéré; c'eſt qu'à mon arrivée tout le village vient me faire l'éloge de vos

LES ARBRES.

vertus qui lui ſont toujours préſentes ; c'eſt qu'il regrette en vous un protecteur, & pleure avec moi mon pere & le ſien.

Fin du cinquiéme Livre.

REMARQUES

Sur le cinquiéme Livre.

IL eſt queſtion des arbres dans ce livre : l'Auteur, après avoir parlé de l'olivier & des bois, décrit pluſieurs arbres en particulier; il enſeigne la maniére de ſemer & de planter, les ſoins qu'on doit prendre des jeunes plants; dans quel tems on doit les tranſplanter de la pépiniére, & les différentes façons de greffer. Il n'y a, dans ce livre, ni deſcriptions ni épiſodes : nuls poëtiques écarts ne relévent la ſéchereſſe des préceptes ; tout y eſt purement didactique, à quelques ſatyres près, ſur des nouveaux parvenus & des ſangſuës publiques pour délaſſer le lecteur. Le Poëte termine ce livre par l'éloge de ſon pere, & par des regrets ſur ſa mort. Ces ſentimens ſont trés-louables de la part d'un fils, mais une fable ou quelque autre digreſſion auroit fait plus de plaiſir.

(1) [*Daignez, illuſtre Lamoignon.*] Il paroît par ce qui ſuit, que M. de Lamoignon, premier Préſident au Parlement de Paris, avoit écrit ſur les plantes : le public gagneroit beaucoup, ſans doute, ſi cet ouvrage étoit imprimé.

(2) [*En paroiſſant tout noirs, &c.*]

Quand les olives ſont mûres, elles ſont noires, & à une certaine diſtance les branches de l'arbre paroiſſent l'être auſſi.

(3) [*Quelques racines pour leur dot, &c.*] Cette penſée eſt très-poëtique, & offre une image agréable ; il ſemble que ces rejettons ſoient des enfans qui ſortent de la maiſon paternelle pour aller s'établir ailleurs, & qu'ils emportent leurs racines comme un trouſſeau.

(4) [*Et les oliviers qui vivent plus d'un ſiécle, &c.*] Virgile dit auſſi G. 2.

Palladiâ gaudent ſilvâ vivacis olivæ.

Pline les fait vivre deux cens ans : *fortiſſimæ ad vivendum oleæ ut quas durare annis ducentis inter authores conveniat.*

Les anciens Auteurs rapportent que ſur le tombeau de Corébus, il y avoit un vieux olivier ſous l'écorce duquel il y avoit des armes cachées & ſuſpendues, & qu'ayant inciſé cette écorce, on y trouva des chauſſures & des caſques dont les guerriers ſe ſervoient autrefois. Les orangers vivent encore davantage : celui de Verſailles appellé le *grand Bourbon*, a près de trois cens ans.

Pline, livre 21. ch. 1. fait obſerver, dit M. Rollin, la différence que la nature a miſe pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres deſtinés à nourrir l'homme par leurs fruits & à entrer dans la conſtruction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des ſiécles entiers : aux fleurs & aux odeurs qui ne ſervent qu'au

plaiſir,

plaisir, elle n'a donné que quelques momens & quelques journées.

(5) [*Séduit par un amour national pour l'olivier.*] Le Pere Vanniere aimoit les oliviers parce que le Languedoc sa patrie en élève ainsi que la Provence ; ce sont les seules Provinces de France où on les cultive ; l'amour national n'est peut-être pas une expression bien exacte dans le sens où je l'employe, mais j'ai mieux aimé la hazarder que de me servir d'une périphrase pour rendre le mot *patriæ*.

(6) [*L'ancien bois, &c.*] L'Auteur parle du bois qui servoit de décoration à la maison de plaisance des Jésuites de Toulouse. Voyez la fin du premier Livre.

(7) [*Vous prendriez des plaisirs auxquels j'aurois contribué, &c.*] La Fontaine parle de l'utilité de planter dans la Fable du Vieillard & des trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disoient trois jouvenceaux, enfans du voisinage,
Assurement il radotoit.
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir & les vastes pensées.
Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le Vieillard : tout établiſſement
Vient tard & dure peu : la main des parques blêmes
De vos jours & des miens ſe joue également.
Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voute azurée
Doit jouir le dernier ? eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement ?
Mes arriére-neveux me devront cet ombrage :
Hébien ! défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain & quelques jours encore :
Je puis enfin conter l'aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port allant à l'Amérique, &c.

(8) [*Les mûriers , &c.*] Ce ſont les plus ſages de tous les arbres, parce qu'ils ne pouſſent jamais de boutons que les froids ne ſoient paſſés de façon, que lorſqu'ils bourgeonnent, on peut dire qu'il n'y a plus de gelée à craindre ; ceux qui voudront ſavoir quels arbres reçoivent avec ſuccès la greffe du mûrier n'ont qu'à lire Palladius. On rapporte dans la Fable que le fruit de cet arbre n'eſt devenu rouge que depuis l'avanture de Pirame & de Thisbé, & qu'autrefois il étoit blanc :

Qui du ſang de Pirame a reçu la teinture ;

dit M. Roi dans ſa Cantate de Siléne.

(9) [*Qu'une branche ſéche tirée d'un fagot de ſaule, &c.*] Virgile dit pareillement de l'o-

livier qu'un tronc ſec de cet arbre dépouillé de toutes ſes branches, étant mis dans la terre, reprend une nouvelle vie & pouſſe des racines.

Quin & caudicibus ſectis, mirabile dictu,
Truditur è ſicco radix oleagina ligno.
Georg. L. 2.

Feſtus penſe que le ſaule a été appellé en latin : *Salix : quòd ſaliat citò*, à cauſe qu'il croît vîte, & comme s'il ſautoit en croiſſant.

(10) [*Il alligne les ſentiers d'un jardin : &c.*] On ne ſe ſert preſque plus de buis pour la bordure des parterres : il donne refuge aux limaçons & à pluſieurs inſectes qui rongent les fleurs : il y en a de deux ſortes, le *buis nain*, autrement appellé *buis d'Artois*, dont les feuilles reſſemblent beaucoup aux feuilles de myrte ; c'eſt celui qu'on employoit dans les bordures : la ſeconde eſpéce eſt le buis de bois qui s'éléve bien plus haut, & a ſes feuilles plus grandes que l'autre, ce qui le rend propre à former des paliſſades, de petites grotes & des haies, mais il lui faut beaucoup de tems pour acquérir un peu de hauteur.

(11) [*L'if ſe plait dans les jardins, &c.*] Pline prétend que l'ombre de l'if eſt mortelle lorſqu'on dort ou qu'on mange deſſous ; il ajoute que ſes bayes cauſent la mort ſi on en mange, ſur-tout en Eſpagne, & que chez les Gaulois le vin devenoit poiſon dans des tonneaux faits du bois de cet arbre : Rouſſeau a embelli cette opinion dans ſon Ode ſur les détracteurs de l'antiquité ;

Cieux ! gardez vos eaux fécondes,
Pour le myrte aimé des Dieux,
Ne prodiguez plus vos ondes,
A cet if contagieux :
Et vous enfans des nuages,
Vents, miniſtres des orages,
Venez, fiers tyrans du nord,
De vos brulantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

(12) [*Et dont on couronne les Poëtes, &c.*] Pline dit, que le laurier a été conſacré à Apollon & aux Muſes, parce qu'il y en avoit un bois ſur le Mont Parnaſſe. Le laurier eſt la couronne des Poëtes, ainſi que des Héros ; la gloire eſt également leur partage, mais ceux-ci vivent avant & après leur mort, au lieu que les Poëtes pour la plûpart, même les bons, ne vivent que dans l'hiſtoire.

(13) [*De l'acacia, &c.*] Il a été en vogue dans le dernier ſiécle, parce que c'eſt l'arbre qui croît le plus vîte, qui pouſſe le plus de bois, & qui fleurit le premier : on lui préfére le maronier d'Inde, la tête de l'acacia étant ſujette à ſe dégarnir.

(14) [*Dont les feuilles toujours agitées, &c.*] Elles tremblent toujours ſans vent, parce qu'elles ſont attachées à une longue queüe mince & fort tendre. Pline cite une particularité du peuplier & de quelques autres arbres : *Mirum in primis id quod ulmo, tiliæque,*

& populo albæ, & salici evenit. Circumaguntur enim folia earum post solstitium, nec alio argumento certius intelligitur sidus confectum: Si cela eſt, c'eſt une remarque curieuſe dont il ne ſeroit pas aiſé de donner la raiſon.

(15) [*Et qu'elle ſe pénétre des nitres de l'air néceſſaires à toutes les productions, &c.*] M. Lemery, dans un mémoire inſéré parmi ceux de l'Académie des Sciences année 1717, pag. 43. regarde le ſyſtême du nitre aérien comme un ancien préjugé qu'on a ſoutenu ſans preuve : car, ſe demande M. Lemery, ſous quelle forme le nitre de l'air peut-il y être contenu ? Sera-ce ſous la forme de ſalpêtre ? mais ſa peſanteur l'empêcheroit d'y être ſoutenu. Si c'eſt ſous la forme d'eſprit de nitre, l'air ne ſeroit pas bon à reſpirer, & la quantité d'acides qui entreroient perpétuellement dans les poumons, cauſeroit une toux continuelle. Quoiqu'on ne puiſſe nier, ajoute-t-il, qu'il n'y ait quelquefois dans l'air des exhalaiſons nitreuſes, toujours eſt-il certain, que ſi ces exhalaiſons portent du nitre dans toute la la maſſe de l'air, c'eſt infiniment au-deſſus de la quantité qu'on eſt obligé d'y en ſuppoſer, pour les effets qu'il a plû de mettre ſur le compte du nitre aérien. M. Lemery cite l'expérience de M. Mariotte, qui ayant choiſi l'étage le plus élevé d'une maiſon pour y laiſſer à l'air pendant deux ans une portion de terre qui auparavant avoit été exactement dénitrée, n'en put retirer enſuite aucun grain de nitre, mais il en retira beaucoup d'une portion de

la même terre qui avoit été portée à la cave.

Autre expérience. M. Lemery mit dans trois plats de terre, trois sortes de matiéres alkalines; savoir, de la chaulx, du sel de tartre, & de la terre qui avoit été exactement dépouillée de son nitre, il plaça ces trois plats sur trois escabelles dans une espéce de rez-de-chaussée où le soleil ne donnoit point, & où l'air entroit librement de plusieurs côtés; endroit tel qu'il le falloit pour faire une bonne récolte de nitre, puisque les murailles & la terre du lieu étoient garnies d'une grande quantité de salpêtre. Ces trois matiéres sont demeurées pendant deux ans & plus, exposées à l'air sans donner aucune marque de nitre, mais elles en ont donné beaucoup lorsqu'elles ont été pénétrées des sucs ou des sels des matiéres animales, dans lesquelles M. Lemery a découvert qu'il y avoit beaucoup de nitre, comme on le peut voir dans les mémoires cidevant cités, pag. 44. & suiv. & pag. 122. Ainsi, selon M. Lemery, ce n'est point l'air qui fournit aux terres le nitre qu'on en retire, mais bien les matiéres animales. Par ce terme, on entend le fumier & les parties quelconques de toute espéce d'animaux. Ce n'est point effectivement par son nitre, que l'air dispose les terres à produire: s'il en a, il est en trop petite quantité pour faire cet effet; les influences de l'air ne sont salutaires aux végétaux qu'à cause des portions huileuses & balzamiques dont cet élément est chargé.

(16) [*Ces cercles qui se forment, &c.*]

Il ſe forme chaque année un nouveau cercle au bois de l'arbre entre l'écorce & le tronc: & en coupant le tronc horiſontalement, on voit ſouvent tous ces cercles très-bien figurés, & on les compte aiſément principalement dans les chênes; mais ces cercles ne ſont pas également nourris, cela dépend de la fertilité de l'année; car lorſqu'elle a été favorable à la végétation, le cercle a plus de volume. On remarque même que ces cercles ne ſont pas tout à fait ronds, & qu'ils dégénérent un peu en ovale; enſorte que la moëlle n'eſt jamais exactement au milieu: l'arbre eſt mieux nourri & les cercles ſont plus épais du côté du midi, au contraire du côté du ſeptentrion le tronc a moins profité & le rayon du centre à la circonférence y eſt le plus court de tous.

La raiſon de ces différences eſt que l'aſpect du midi eſt bien plus favorable à la végétation que le nord: c'eſt pourquoi dans la Zone Torride où le ſoleil donne également de tous côtés les cercles du bois des arbres ſont tous parfaitement ronds & exactement concentriques, comme on le remarque dans l'ébéne qui y croît.

Au moyen de ces obſervations, il eſt aiſé quand on ſe perd dans un bois de ſe retrouver en s'orientant: l'on peut auſſi par le nombre des cercles du tronc ſavoir l'âge de l'arbre puiſqu'il s'y forme un cercle chaque année tant que l'arbre augmente. Voyez la maiſon ruſtique.

(17) [*Comme l'enſeignoit le Prince de*

Poëtes, &c.] Virgile dit qu'il faut faire l'inoculation dans le nœud même ou l'œil de l'arbre : il a suivi l'usage de son tems.

Nam quà se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus.

L'usage moderne est d'élever l'écorce au-dessus ou au-dessous de l'œil dans l'endroit le plus uni, parce que ce n'est point le nœud du sauvageon, mais celui de la greffe qui travaille & fait un nouvel arbre. Voyez M. Pluche sur la greffe.

(18) [*Quand on greffe en approche, &c.*] » Cette maniére de greffer, dit M. Pluche, » ne peut s'exécuter que sur deux arbres voi- » sins l'un de l'autre. On fend une branche ou » un tronc d'arbre dont on est mécontent pour » y faire entrer le bout d'une bonne branche » qui tienne encore à sa tige en couvrant la » plaie avec de la cire & du linge. On attend » un tems raisonnable pour être sûr que les » deux petites écorces sont incorporées & n'en » font plus qu'une : alors, on sévre la bonne » branche, c'est-à-dire, qu'on la coupe & » qu'on la prive de la séve qu'elle tiroit de sa » tige naturelle pour la laisser vivre de ce » qu'elle tire du sujet, sur lequel elle est » entrée : on retranche tout le bois de ce- » lui-ci pour tirer une nouvelle tête de la bran- » che greffée. Cette méthode n'est guéres en » usage que pour les arbres encaissés, qu'on

est

» eſt maître de rapprocher les uns des autres » à volonté. «

(19) [*Ainſi le laurier, &c.*] M. Pluche dit que ce ſont des monſtres, plutôt que des merveilles, parce que n'y ayant dans ces ſujets aucun ſuc convenable aux fruits qu'on en veut tirer, tout ce qu'on fait venir de la ſorte eſt forcé & de mauvais ſuc.

Le même Auteur parle d'une nouvelle méthode de greffer, dont les Allemans & les Anglois ont commencé à faire uſage, mais qui n'a pas encore pris faveur parmi nous : elle conſiſte à enter une belle branche de bon fruit ſur un tronçon de racines : on choiſit une des groſſes racines d'un arbre qui ait de la conformité avec la nature de ce qu'on y veut greffer, on coupe cette racine en pluſieurs morceaux, ſur chacun deſquels on met une greffe ſelon quelques-unes des opérations précédentes : quand un arbre eſt vigoureux, rien n'empêche de lui ôter une groſſe racine qui peut fournir tout d'un coup vingt ou trente ſujets : & ſi la pratique de greffer ſur racine étoit ſuffiſamment éprouvée, & d'un ſuccès certain, on pourroit, en la ſuivant, planter tout d'abord la racine & la greffe dans l'endroit même où l'arbre doit demeurer : au lieu que dans les opérations précédentes, enter & tranſplanter ſont preſque toujours deux choſes ſéparées par de longs intervalles.

(20) [*Elle prend comme Protée, &c.*] Dieu marin, fils de l'Océan & de Thétis, qui conduiſoit les troupeaux de Neptune, &

qui avoit le pouvoir de prendre toutes les formes qu'il vouloit.

Tum variæ illudent species atque ora ferarum
Fiet enim subito, sus horridus atraque tigris
Squamosusque Draco & fulvâ cervice leæna
Aut acrem flammæ sonitum dabit, &c.
Virg. Georg. L. 4.

(21) [*Les mauves émollientes, &c.*] Rousseau dans une de ses Odes exprime la même pensée.

De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poisons de Circé.

(22) [*La mort vole à la destruction de tous les êtres, dont la nature a hâté la perfection, &c.*] Si cette observation est juste, que je tremble pour tes jours, charmante Eglé! toi sur qui la nature a versé de si bonne heure ses dons les plus rares & les plus flateurs : toi qui joins à tous les agrémens désirables, le mérite de penser, de t'exprimer avec justesse & de t'occuper utilement, dans un âge où ton sexe ne connoît que l'art de la coquetterie, & ne veut lire que dans un miroir.

(23) [*Il cherche envain la tête altiére :*

&c.] Cela reſſemble à certain paſſage de la Bible : *tranſivi & ecce non erat.*

(24) [*Et acquierent des perfections : &c.*] Les voyages ne perfectionnent pas tout le monde, on revient ſouvent chez ſoi avec des qualités de moins & des vices de plus. C'eſt ainſi que penſe l'agréable Auteur de Ver-vert.

Dans maint auteur de ſcience profonde
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde ;
Très-rarement en devient-on meilleur.
Un ſort errant ne conduit qu'à l'erreur,
Il nous vaut mieux vivre au ſein de nos lares
Et conſerver paiſibles caſaniers
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi le cœur victime des dangers
Revient chargé de vices étrangers.

(25) [*Un arbre mal taillé, &c.*] C'eſt à peu près la penſée d'Horace.

Doctrina ſed vim promovet inſitam
Rectique cultus pectora roborant
Utcumque defecere mores
Dedecorant bene nata culpa.

Hor. Od. 3. L. 3.

(26) [*Où l'Orb après avoir roulé, &c.*] C'eſt une riviére qui prend ſa ſource ſur de hautes montagnes, & qui baigne les murs de Beziers.

(27) [*Je ne voudrois, &c.*] Horace disoit précisément la même chose de son pere.

. . . . . *Longe mea discrepat istis*
Et vox & ratio : nam si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad fastum quoscumque parentes
Optaret sibi quisque ; meis contentus, honestos
Fascibus & sellis nolim mihi sumere. . . . . . .
Sat. 6. L. 1.

Cette tendresse filiale fait honneur à la mémoire du Pere Vanniere.

ŒCONOMIE RURALE.

LIVRE SIXIÉME.

Causes des maladies des Arbres & moyens d'y remédier.

PARLONS maintenant des maladies des arbres & de la façon de les guérir : comme les hommes & les arbres, par le rapport qu'ils ont entr'eux, sont sujets aux mêmes accidens, j'indiquerai les causes de leurs maladies communes, & les remédes qu'il convient d'y apporter d'après ce que j'ai observé chez les hommes. Leur forme est à peu près semblable ; un arbre se sou-

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Rapports qui se trou-

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

tient sur ses racines comme sur des pieds, son tronc lui tient lieu de corps, & ses rameaux étendus sont ses bras, le suc de la terre circule dans ses veines au lieu du sang, & cette source de vie se communique à toutes ses feuilles.

vent entre les hommes & les arbres.

Lorsque de jeunes plants commencent à se parer de fleurs, & qu'ils peuvent à peine résister aux vents & aux intempéries de l'air ; leur âge tendre & brillant donne tout à la fois de la crainte & de l'espérance.

Quoique le jardinier cultive un arbre dès ses premiéres années, il a cependant quelques égards pour la foiblesse de son âge, & ne lui fait pas essuyer des traitemens durs, à moins que son tronc ne soit fort, bien enraciné, & que les efforts de la séve n'avertissent de réprimer sa fougue avec la serpette, & d'asservir à des loix ses rameaux vagabonds ; alors il les contient dans la plus exacte discipline, les force de se plier à sa volonté, de se courber en forme d'arcade, ou de couvrir un mur d'un beau tapis verd, selon la figu-

re qu'il veut leur donner par la taille.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Après que l'ardeur de leur jeuneſſe indocile eſt ralentie, vient l'âge mur où les arbres rapportent du fruit ; ils ſe reſſentent auſſi de l'importune vieilleſſe qui les dépouille de leurs feuilles & ride leur écorce ; ainſi qu'une longue maladie décolore les hommes, les rend maigres & les affoiblit, de même une triſte maigreur s'empare du tronc des arbres quand ils ſont malades, & leurs branches languiſſantes prennent bientôt une couleur pâle : ces maladies qui affectent les hommes & les arbres ont une même cauſe, & proviennent, ou d'un ſuc qui n'eſt pas aſſez ſubſtantiel, ou d'une nourriture trop abondante.

Mêmes ſimptômes & mêmes cauſes des maladies.

De même que parmi les hommes lorſque le ſang bout dans les veines & s'extravaſe dans l'ardeur d'une fiévre brûlante, les maladies déchaînées ſont des ravages & des progrès rapides : ainſi dans les arbres leur ſéve impétueuſe s'épanche hors des conduits par une

éruption subite, se putréfie & gâte les troncs où séjourne sa corruption : la tête de l'arbre se desséche, ses bras s'affoiblissent, sa chevelure tombe, & tous les conduits de la séve étant bouchés, ses racines bienfaisantes ne lui portent plus de sucs nourriciers. Car c'est par les racines que s'insinue le suc de la terre dans les plus petits canaux, & qu'il parvient jusqu'aux feuillages, après quoi retournant du haut de la cime il circule & se répand dans tous les rameaux : ainsi que le sang arrose & vivifie toutes les parties de l'homme.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Circulation de la séve égale à celle du sang.

Preuves de cette circulation.

Ne voit-on pas lorsqu'on a lié quelque branche avec de l'osier, comme la séve qui reflue, fait gonfler l'écorce; ne voit-on pas qu'un arbre reverdit & reprend aussitôt vigueur, pour peu que ses rameaux soient humectés par la pluie ; & ne sait-on pas que certains reptiles le font mourrir par la communication de leur venin, quoique la piquure n'ait été faite qu'à une de ses branches.

Si vous voulez vous convaincre

de la circulation de la séve par une expérience très-facile ; arrachez de l'herbe avec ses racines, faites-en tremper une partie dans un vase rempli d'eau d'où elle tirera sa substance ; laissez l'autre partie hors du vase, vous verrez que tous les brins d'herbe recevront également de la nourriture par la circulation de la séve : de plus, s'il arrive qu'une riviére dans son cours découvre quelques racines d'arbres ; taillez-en une, & vous remarquerez avec surprise qu'elle poussera des feuilles & reverdira, quoiqu'elle ne reçoive de la terre d'autre nourriture que celle qui lui est transmise par les canaux où la séve descend des rameaux les plus élevés.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Dès que l'hiver commence à suspendre la circulation de la séve dans un arbre, ses feuilles tombent faute de nourriture, & ses rameaux engourdis par le froid, n'ont plus d'action ni de vigueur, jusqu'à ce que le printems rouvre leurs racines resserrées, & que les sucs dont la terre a fait provision après la fonte des

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

neiges, puiſſent ſe communiquer avec plus d'abondance & de liberté à tous les végétaux. C'eſt cette circulation qui fait reverdir la terre ; l'herbe des bleds monte plus ſenſiblement, les arbres reprennent vie, les ſucs abondans qu'ils reçoivent les dédommagent de la faim qu'ils ont ſoufferte pendant l'hiver, un verd tendre peint leur feuillage renaiſſant, & ils pouſſent de jeunes rameaux qui donnent bientôt un épais ombrage. Je vais révéler les ſecrets de la nature, & enſeigner comment la ſéve s'introduit dans les racines, pénétre juſqu'aux feuilles les plus élevées & reflue enſuite de la cime d'un arbre juſqu'à ſa ſouche.

Preuves de la même circulation tirées de la Phyſique.

L'air embraſſe, non-ſeulement toutes les régions ſupérieures à notre planéte, mais s'étend encore dans les entrailles de la terre; il comprime par ſa peſanteur tous les fluides & les force de s'élever par des conduits imperceptibles dès qu'ils trouvent un paſſage libre : ainſi qu'on voit jaillir le vin entre les doigts des pieds du vigneron, lorſqu'il foule le raiſin, ou comme

la liqueur monte au haut d'un linge quoiqu'il n'y trempe que par une extrémité, ou de même que l'eau s'éléve au ſommet des plus hautes montagnes, & s'ouvre un paſſage à travers les rochers ſur la cime deſquels elle forme une ſource, ou de même encore qu'on voit l'eau monter dans un tube ſans autre effort que la preſſion de l'air ; de même la peſanteur de l'atmoſphére contraint les ſucs d'entrer dans les veines des arbres : les feux concentrés que recéle la terre ouvrent ſes pores, & ſes ſucs trouvant une iſſue dans les racines s'y gliſſent en obéiſſant à l'impulſion.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Ces ſucs cependant ne parviendroient pas juſqu'à la tête de l'arbre, s'il n'y avoit un ferment très-actif mélé avec la ſéve qui la fît monter & s'étendre au loin, & ſi les veines où elle circule (1) n'étoient munies de petites valvules faciles à ſe fermer, qui l'empêchent de ſortir ; c'eſt par ce moyen qu'elle ſe communique au tronc, aux rameaux & aux feuilles, & qu'elle prend une nouvelle route pour deſcendre à la ſouche d'où elle

remonte ensuite avec plus d'abondance par les mêmes voies après avoir réparé ses pertes en recevant de la terre une nouvelle provision de sucs.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Cette circulation divine, & ces sucs nourriciers qui renouvellent merveilleusement la vie, se manifestent aux yeux dans les veines du corps humain, & le fortifient de la même façon qu'ils servent à l'accroissement des arbres; car la nature toujours semblable à elle-même suit les voies les plus simples & observe la même marche pour la conservation des hommes, des plantes & des animaux.

Utilité de l'eau pour la végétation des plantes.

Qui est-ce qui ne saura pas maintenant apporter remède aux maladies des arbres? Ils sont toujours sains, lorsque le terrein qu'ils occupent leur fournit la substance nécessaire, & que celle-ci ne trouve point d'obstacle à son passage; mais la séve ne sauroit se filtrer, à moins qu'une pluie féconde ne détrempe les sels de la terre; aussi les feuilles d'un jeune arbre se dessèchent, & il meurt bientôt s'il n'est desalteré par

la pluie : les grands arbres au contraire qui ont pouſſé de profondes racines trouvent les réſervoirs d'eau qui ſont cachés dans les entrailles de la terre & s'en abreuvent.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Il y a à l'extrémité de l'Amérique & près de la mer une (2) Ville qu'on appelle Lima & qui eſt ſituée ſous l'équateur. Lorſque le ſoleil l'éclaire perpendiculairement, il y régne des vents qui viennent tous les matins du côté de l'Océan, & qui rafraîchiſſent l'air : quand ces vents ſe ſont calmés, les Aquilons ſuccedent le ſoir, ils ſoufflent d'un autre côté par une agréable alternative & portent avec eux le froid des fleuves & des montagnes couvertes de neige au-deſſus deſquelles ils roulent.

A Lima les arbres donnent du fruit au gré de ceux qui arroſent.

Les habitans y jouiſſent d'un printems éternel ; tous les jours de l'année s'y reſſemblent. Le même arbre qui eſt ſtérile quand aucun ruiſſeau ne lui porte ſes eaux bienfaiſantes, produit des fleurs & des fruits au gré du laboureur qui l'arroſe ; & quoique le ciel y ſoit toujours pur, & qu'il n'y tombe jamais de pluie,

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

les champs cependant toujours verds ne s'y reſſentent point de la ſéche-reſſe ; mais au lieu que nous nous fatiguons à puiſer de l'eau dans nos puits pour arroſer nos jardins, les habitans de Lima conduiſent de l'eau dans leurs champs par différens canaux, & font mûrir leurs fruits dans le mois qu'ils veulent, ou ne les font venir qu'à la fin de l'année en différant d'humecter la terre.

Ainſi l'on voit en même-tems dans leurs jardins des poiriers en fleur, & d'autres poiriers courbés ſous le poids du fruit ; les pommes ne leur manquent en aucune ſaiſon ; & tandis que le vigneron laboure un côté de ſa vigne, ou en coupe les ſarmens trop allongés, il y cueille auſſi du raiſin d'un autre côté, & d'autre part la voit en fleur & en reſpire le parfum.

O trop heureux habitans à qui la terre diſpenſe ſes largeſſes ſelon la meſure de leurs deſirs ! ils jouiſſent du printems pendant l'été, ils ont un hiver ſans froid, un air

toujours pur, & des terres fécondes ſans pluie.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Ce climat ſi fertile en moiſſons & en fruits, & ſi riche en métaux, eſt encore plus abondant en génies rares & en caractéres aimables : ſi tous les habitans reſſemblent (3) à cet homme admirable qui a vû depuis peu, ſans aucun interpréte, les différens peuples de l'Europe dont il connoiſſoit & la langue & les mœurs, & qui, quoique voyageur en tant de contrées différentes, n'a été nul part étranger.

La ſéve trop abondante, que la pluie fait regorger, eſt très nuiſible aux arbres : ſa corruption pourrit les troncs, ou les défigure par différentes tumeurs.

La ſéve trop abondante regorge.

Souvent un arbre qui a trop de ſéve s'en délivre lui-même. Son écorce ſe fend & ouvre un paſſage à ſes ſucs pernicieux, ſur-tout au printems ; parce qu'alors la terre échauffée fait prendre aux racines plus de ſubſtance. C'eſt de la ſéve ſurabondante des arbres que proviennent la myrrhe, l'encens

La myrrhe. L'encens.

qu'on brule dans les temples des Dieux, & ces précieux baumes qui découlent des forêts d'Arabie & qui enrichiſſent ſes habitans ; c'eſt par ce moyen que l'iſle de Scio (4) tire le maſtic en larmes, & que les bois de la Calabre donnent une roſée qui s'épaiſſit à l'air. Le peuple crédule aſſure qu'elle tombe du ciel & l'appelle manne céleſte par reminiſcence de celle dont Dieu nourrit ſi lontems les Iſraëlites errans dans les déſerts.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Les baumes.

Le maſtic.

La manne.

Le Laboureur dépouille le Pin, afin que la poix coule plus abondamment de ſes veines : l'hiver épaiſſit cette liqueur, qu'aucune écorce ne met plus à l'abri du froid ; il ferme les iſſues par leſquelles l'air ſe communique aux arbres, & ôte au Pin la vie avec la reſpiration ; car on n'ignore plus que les arbres, ainſi que les bêtes ſauvages, les oiſeaux & les poiſſons tiennent la vie de l'air, & la perdent en ceſſant de reſpirer.

La poix.

De la reſpiration des plantes.

La (5) térébration la plus ſûre pour tirer le ſuc des arbres ſe fait en

Térébration des arbres pour en avoir le ſuc.

en perçant le côté qui eſt expoſé au midi. De même que le corps humain recouvre ſouvent la ſanté après la ſaignée, ainſi l'arbre ſe porte mieux quand on le délivre d'une ſéve ſurabondante qui lui étoit nuiſible; bientôt après cette opération il ne ſe borne plus à donner un ombrage ſtérile, ſon fruit fait courber ſes rameaux, & acquiert pour le goût un degré ſupérieur.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMEDIER.

Servez-vous donc ſans répugnance de la tariére pour percer vos arbres; faites une ouverture profonde au tronc, & de façon qu'elle aille toujours en montant, pour faciliter l'écoulement de la ſéve par le tuyau qu'on infere, & vous obſerverez de percer du côté qui regarde le midi, afin que la ſéve coule plus abondamment.

Vous tirerez par ce moyen des ſucs utiles à la Médecine; celui d'orme eſt un ſpécifique contre les fiévres, celui de ſureau guérit l'hydropiſie; le ſuc de frêne diminue les douleurs de tête & des reins, il éclaircit & fortifie la vûe, guérit

Uſage des ſucs d'arbres dans la Médecine.

la surdité & sert d'antidote contre le poison le plus mortel.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMEDIER.

Le bois de frêne a aussi de grandes propriétés contre les flux de sang ou les cours de ventre ; ses feuilles guérissent les plaies, arrêtent les progrès du cancer, & empêchent le venin de la vipére de se répandre dans la masse du sang.

Il y a une telle antipathie entre le frêne & les serpens qu'ils fuyent jusqu'à son ombrage, & l'on a remarqué que si l'on en plaçoit un au milieu d'un cercle garni d'un côté de feuilles de frêne, & d'autre part de charbons ardens, il aimeroit mieux passer à travers le feu & s'enfuir à demi brulé.

La séve du chêne est un astringent qui arrête les pertes de sang ; celle de tilleul dégage les estomacs trop chargés. La gomme de prunier sauvage est excellente contre les démangeaisons de la peau. Le suc de bouleau n'est pas moins utile pour bien des maladies, il guérit les chaleurs de foie & d'estomac, (6) & est souverain contre la pierre qui vient aux reins.

Les Anglois meilleurs phyſiciens que nous ont pouſſé leurs expériences juſqu'à faire des (7) punctions aux fleurs, & ils en recueillent des liqueurs bien plus efficaces que celles qui ſe diſtillent à l'alembic pour l'uſage de la Médecine. Par ce moyen l'on fait à préſent tirer des têtes du pavot, un ſuc plus propre que tous les autres à procurer un prompt ſommeil.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Toutes les fois que la ſéve trop abondante nuit aux arbres, on la fait couler par le moyen des coins qu'on enfonce dans le tronc ; mais de même qu'il eſt plus prudent à un malade de s'abſtenir des mêts qui pourroient l'incommoder, que d'être obligé de prendre des vomitifs pour s'en délivrer : ainſi il eſt plus à propos de retrancher aux arbres quelques racines, & de les contenir dans une ſorte d'abſtinence, que de les percer pour faire couler la ſéve qui les endommage.

Quand un arbre donne peu de fruit, & que cette modicité n'eſt compenſée que par beaucoup de feuilles inutiles & par

Il faut couper les petites racines d'un arbre trop ſéveux.

de belles branches qu'il étend avec faſte, il convient de retrancher quelques racines à la ſouche & de ſouſtraire au tronc les ſucs nourriciers. Ainſi lorſque le luxe, l'oiſiveté & l'opulence ont corrompu la pureté des mœurs, & que Dieu daigne rappeller à lui les pécheurs du ſein de la licence : l'on commence par ſupprimer les richeſſes comme l'aliment des vices & comme la racine d'où dérivent tous les maux, après quoi l'on conduit les ames dans la voie du ſalut, pour leur faire produire des fruits dignes d'éloge & d'admiration.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Si au contraire un arbre languit, & que ſes rameaux ſe deſſéchent ; ſi ſa tête devient chauve, & que ſes feuilles tombent avant la ſaiſon, par le peu de nourriture qui leur parvient; c'eſt dans les racines qu'eſt le ſiége du mal, c'eſt un ſuc trop épais qui les gonfle, qui remplit les veines & qui empêche la communication de la ſéve : répandez autour de la ſouche de la fiente de pigeon pour rouvrir les voies aux

Les arbres languiſſans ſe rétabliſſent avec de la fiente de pigeon.

sucs nourriciers, & rendre aux rameaux leurs feuillages & leur verdure.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Avec du vin.

Mais il n'y a point de meilleur remède que le vin. Comme l'eau fait l'arrosement ordinaire des arbres, on leur rend la vie, fussent-ils à l'extrémité, si au lieu de cette liqueur froide on substitue le jus de la treille; le plane sur-tout, dès-qu'il est malade de langueur, rétablit en peu de tems ses forces & reprend les agrémens de son ombrage, aussitôt que Bacchus vient le fortifier.

La meilleure médecine dont on puisse faire usage quand les arbres sont malades.

Si quelque œconome pense que le vin est une liqueur trop précieuse pour les arbres, il peut quand ils sont malades les humecter avec l'écume des olives pressées; mais s'il veut employer le plus souverain des remédes, qu'à la ville comme à la campagne il fasse amasser toutes les ordures & les choses de rebut qui peuvent receler quelques sels utiles, comme les vieilles semelles, les rognures de corne qu'enlevent les maréchaux en ferrant les chevaux, des os concassés, des plu-

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMEDIER.

mes, des peaux de bêtes écorchées, de la fiente de pigeon & de la cendre de romarin, qu'on mette enſemble ces différentes choſes dans de grandes cuves avec de l'eau de pluie & qu'on les y tienne lontems en macération. Ces ordures ainſi infuſées compoſent un breuvage ſalutaire pour les arbres malades, qui fait même pouſſer l'herbe & donne plus d'éclat aux fleurs. A peine le jardinier pourra-t'il reconnoître ſes oignons qui auparavant avoient la tête enflée & difforme, ainſi que ſon ail & ſes autres légumes, après qu'il les aura arroſés avec cette liqueur chargée de nitre; c'eſt ce ſel qui fait toute la vertu de la terre; elle ne peut en avoir trop, la quantité n'en eſt jamais nuiſible; l'on doit lui reſtituer par les amendemens, celui qu'elle a perdu par ſes productions, & ſelon moi l'art d'améliorer une terre eſt l'eſſentiel de l'agriculture. Quelquefois la nature prend plaiſir à ſe jouer dans les arbres par les différens coloris, & par le mélange du rouge & du blanc

dont elle peint les fruits. Il vous sera facile d'imiter ces jeux, (8) si vous mêlez au printems des sucs de différente couleur avec les eaux qui arroseront vos arbres, & vos pommes prendront la douceur du miel, si vous en infusez dans le tronc de l'arbre; fendez donc sans crainte un pommier, ôtez la moële qui se trouve dans le cœur de l'arbre; substituez-y des sucs préparés & du miel, frottez & couvrez l'ouverture avec de la fiente de vache, & liez l'arbre avec un lien bien doux, de peur que la rigueur du froid, ou que l'ardeur du soleil n'empire la plaie; ces jeux n'incommodent point les jeunes plants, ils les souffrent volontiers, mais un vieux tronc ne s'y prêteroit pas, il s'en trouveroit offensé.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMEDIER.

Ces jeux de l'art réussissent sur le tilleul, car cet arbre dans sa jeunesse est d'une merveilleuse docilité; si vous lui donnez la forme d'une arcade & que vous abbaissiez jusqu'à terre sa tête courbée, vous admirerez ses rameaux pousser en

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMEDIER.

terre & faire les fonctions de ſes racines : quand les nouvelles ont pris pied, on arrache les vieilles ; ainſi la tige de cet arbre renverſée ſens-deſſus-deſſous, eſt forcée de pouſſer en l'air par les pieds qui ſont élevés au lieu de la tête, ſes rameaux dont le ſort eſt changé rampent ſous la terre & envoyent à la ſouche & au corps de l'arbre la nourriture qu'ils en recevoient dans leurs premiéres années. La ſouche au contraire par un miracle de l'art produit des feuilles & des fleurs, & après avoir ſervi dans la terre de pâture aux vers, ſe voit careſſée par l'abeille qui bourdonne agréablement autour de ſes rameaux fleuris.

Ainſi les hommes éprouvent ſouvent les (9) jeux cruels de la fortune, qui tranſportant ſes honneurs à d'autres favoris, terraſſe les têtes les plus ſuperbes, & par contraſte éléve du ſein de la pouſſiére au faîte de la gloire les plus vils mortels ; mais quoiqu'ils ſemblent toucher les aſtres par leur élévation, & que leur

éclat

éclat faſtueux efface celui de tout le monde ; les taches qui leur reſtent de leur premiére origine fourniſſent matiére à la raillerie : ce ſont des acteurs comiques, (10) qui pour avoir chauſſé le cothurne, font rire à leurs dépens : cependant on ſe couvre de leur protection & l'on porte le culte juſqu'à l'idolâtrie pour une ſouche ignoble, parée des dépouilles du peuple.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Détaillerai-je tous les accidens auxquels un arbre eſt expoſé ! tantôt il eſt battu par la grêle, tantôt la gelée le fait mourir, & tantôt la mouſſe le conſume ; la grêle par ſes coups fait couler la ſéve & cauſe à l'arbre des tumeurs qui le deshonorent & l'empêchent de porter aucun fruit, à moins que le jardinier ne coupe tous les rameaux offenſés, afin que le tronc reverdiſſe & pouſſe de nouvelles branches.

Différens accidens qui endommagent les arbres.

La grêle cauſe moins de dommage à l'arbre, s'il eſt tombé récemment de la pluie, parce qu'alors l'écorce mouillée & gliſſante pare & amortit les coups ; (11)

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

tant il eſt important de ſavoir en tout céder à la fureur, & de ne pas oppoſer la force aux tranſports.

Mais un arbre eſt menacé du plus funeſte accident lorſqu'un froid exceſſif vient à ſuccéder à la pluie ; l'eau ſe gele ſous l'écorce & rompt par ſa dureté les tendres fibres des arbres, de la même maniére que le froid fait fendre un vaſe d'argile en mille endroits.

La rigueur de l'hiver peut aller au point que le froid pénétre juſqu'au cœur d'un arbre, en épaiſſiſſe la ſéve & empêche la circulation ; c'eſt un hiver * ſemblable qui a porté la déſolation dans nos champs & qui a fait périr tous les noyers & les oliviers. A peine le chêne a-t'il pû réſiſter à ſa violence.

Si l'hiver eſt moderé, les feuilles tombent à la vérité, mais la terre bienfaiſante préſerve les racines de la gelée & abandonne vo-

* Le grand hiver de l'année 1709.

lontiers aux aquilons furieux les feuilles & leur ombrage, ornemens inutiles en hiver & que les zéphirs rameneront avec le printems.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMEDIER.

Lorsque de trop grandes chaleurs durciſſent & deſſéchent la terre, ſes ſucs diminués ne ſont pas une nourriture ſuffiſante pour les arbres; la maigreur s'empare de leurs rameaux exténués, & à voir leurs feuilles couvrir la terre, on jureroit que le mois de Décembre eſt déja paſſé, & qu'il a dépouillé les forêts.

Les grandes chaleurs.

Heureux les peuples qui habitent ſous l'équateur, à qui le ſoleil donne conſtamment des jours égaux aux nuits pour la durée, & qui pendant toute l'année voyent leurs arbres parés d'un verd feuillage! Peut-être auſſi l'habitude diminue-t'elle le plaiſir de ce beau ſpectacle; on aimeroit peut-être mieux l'alternative de nos arbres qui, apres s'être dépouillés de leur parure, reprennent au printems leur feuillage, pour donner de l'ombre dans une ſaiſon qui fait trouver la fraîcheur agréable.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

La pourriture.

Si la pourriture attaque un arbre sur ses vieux jours, il n'y a que le vent & le soleil qui puissent le guérir ; il faut leur montrer sa plaie, & faire à son tronc une large ouverture, afin que le soleil & le grand air pénétrant plus avant consolident les parties gâtées & empêchent la contagion de se communiquer au loin & de gagner les rameaux les plus élevés.

Divers accidens auxquels sont sujets les jeunes plants.

Les jeunes plants sont aussi en naissant sujets à des maladies fort dangereuses, soit qu'ils ayent essuyé un été trop sec, un froid trop vif, ou des pluies trop abondantes. Souvent la main cruelle du voyageur secoue violemment leur tige délicate, ou bien le fossoyeur & même la taupe déchaussent leurs racines, & si leur tige n'est garnie d'un fagot d'épine, la chévre broute leur écorce, & les fait mourir.

Une fertilité prématurée dans les jeunes poiriers leur cause plus de dommage que tout autre accident ; car autant qu'on voit de fleurs sur les branches, autant sont-ce de

ſymptomes de maladies, & autant de préſages d'une mort aſſurée.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Quand les feuilles jauniſſent, quoique l'écorce reſte verte, il faut chercher dans la terre la cauſe du mal, découvrir les racines & les nétoyer; mais lorſque l'écorce eſt ſéche & commence à noircir, il n'y a preſque plus de reméde.

Cauſes diverſes des maladies des arbres.

Si le microſcope n'eſt point trompeur, la moiſiſſure n'eſt autre choſe qu'une ſorte de champignon qui s'inſinue dans les veines des arbres, & dont la corruption ronge les branches, & les fait mourir; mais pour la mouſſe elle intercepte leur ſéve, à moins qu'on ne la ratiſſe avec le fer lorſque leur écorce a été amollie & humectée par la pluie.

La moiſiſſure.

La mouſſe.

Le lierre.

Le lierre, comme une chaîne, entourre le tronc des arbres & oſe méler à leurs fruits les plus élevés ſes graines déſagréables. Dès qu'il commence à s'étendre & à monter ſur l'écorce du tronc, il faut l'arracher avant qu'il attache ſes crochets au haut des arbres, & qu'engraiſſé

de leur ſubſtance, il (12) les étouffe par ſes embraſſemens.

MALADIES DES ARBRES MOYENS D'Y REMÉDIER

Les chenilles.

Les chenilles filent une bourre tenace, qui ſert de berceau & d'enveloppe à leurs œufs, & répandent ſur les feuilles une liqueur mortelle qui les brule : défaites-vous de ces inſectes après qu'il eſt tombé de la pluie ; cette opération n'eſt pas alors difficile, car la fraîcheur les raſſemble en un peloton. Vous écarterez les fourmis, ſi vous frotez l'écorce de l'arbre qui en eſt maltraité, avec de la lie de vin, ou de fort vinaigre.

Les fourmis.

Les vers.

Souvent les vers naiſſent dans un arbre, ou bien y pratiquent un chemin peu-à-peu juſqu'à ſa moële, & y font un dégât conſidérable, ſi l'on n'a ſoin de retrancher les branches qui en ſont infectées avant que les autres rameaux s'en reſſentent.

Le Pivert creuſe ſon nid dans le tronc des arbres.

Tous les autres oiſeaux ſuſpendent leur nid au haut des arbres ; le ſeul pivert avec ſon bec perce le chêne le plus dur, le creuſe

& s'y loge ; dreſſez-lui des embuches lorſqu'il conſtruit ſa maiſon, & que l'arbre gémit de ſes coups de bec qu'il fait entendre au loin.

Un voleur étant un jour caché dans une forêt, examina la manœuvre de cet oiſeau, & quand le nid fut fait, cet homme méchant par état & capable de tout, ferma l'entrée étroite de ce nid avec un fer qu'il y enfonça, & ſe fit un plaiſir de voir le pivert revenu s'attacher contre l'arbre, ſe déſoler des murmures de ſes petits enfermés, auxquels il répond par ſes cris perçans.

O puiſſante nature ! ô providence admirable ! l'oiſeau vole de tout côté dans la forêt, & apporte une plante merveilleuſe pour ſes effets, au moyen de laquelle il fait ſortir le fer, & rentre dans ſon nid : le voleur étonné de la propriété de cette plante avec laquelle le pivert avoit ſauvé la vie à ſes petits, ſe rappella ſon métier, & ſe propoſa bien d'en faire uſage (13) pour faire ſauter ſans bruit les clous &

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

les ſerrures qui ſont la ſureté des portes contre les attaques de ſes ſemblables.

Souvent on voit par un caprice de la nature, non par un effet de l'art, un arbre paraſite s'élever ſur un autre arbre, ſoit qu'un oiſeau perché ſur une branche ait parmi ſes ordures laiſſé tomber quelque graine ſur l'écorce tendre d'un arbre, & que celui-ci ait permis à cette graine de prendre racine ſur ſa tige, & une partie de la ſéve pour ſa nourriture, à peu près comme l'on voit des giroflées jaunes pouſſer ſur les murs, & des plantes communes croître ſur le haut d'une vieille tour, où le vent a porté leurs graines; ſoit que par une qualité vicieuſe des fibres de l'arbre, la ſéve produiſe quelques branches qui dégénérent & ſont d'un verd différent, production monſtrueuſe qui pourtant nous a été utile, puiſqu'elle a enſeigné aux jardiniers l'opération de la greffe.

(14) C'eſt ainſi que le chêne porte le gui, dont les feuilles ſont

fort différentes des siennes. Les Gaulois n'avoient rien autrefois de plus sacré que l'arbre qui le portoit; & quoique ceux qui en avoient coupé dans les bois & qui en avoient apporté dans leur maison, ne craignissent plus pour eux, ni pour leurs troupeaux, l'effet d'aucun poison, ni la fureur des vents pour leurs moissons; cependant après avoir coupé ces rameaux sacrés, suivant la coutume de leurs ancêtres, ils les faisoient placer par les Druides dans leurs temples pour le service du public; c'est pourquoi au jour consacré, lorsque la lune avoit montré six fois son croissant, la noblesse & le peuple, les hommes & les femmes alloient dans les bois & sur les montagnes, où leur religion les appelloit, & l'on coupoit le gui sacré avec une serpe d'or, car il n'étoit pas permis de toucher à ce bois respectable avec le fer; le Prêtre après avoir reçû dans la robe blanche dont il étoit revêtu, le précieux rameau au grand applaudissement du peuple,

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Superstition des anciens Gaulois.

immoloit des bœufs ſous le chêne même, & oſoit quelquefois teindre ſon couteau du ſang humain.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Pardonnez-leur, grand Dieu! & que leur poſtérité que vous avez fait naître dans des ſiécles plus éclairés & plus ſages n'expie pas leur crime. Si la Gaule autrefois livrée au culte des faux dieux a pû, au mépris de vos ſaintes loix, commettre d'auſſi grandes impiétés, il n'eſt point de nation maintenant qui ait plus en horreur les cérémonies payennes & qui vous ſerve mieux; car les François n'ont jamais combattu avec plus de courage pour la défenſe de leur pays & de la couronne, que pour la conſervation de vos autels.

Piété de la Gaule chrétienne.

(15) C'eſt de nous que les Pontifes Romains tiennent aujourd'hui en ſouveraineté l'étendue de leur domination, & le droit de donner des loix à pluſieurs villes d'Italie, où ils n'étoient autrefois obéis qu'en matiére de religion. Nous avons changé leur houlette en un ſceptre d'or, afin que le paſteur à qui le

soin du troupeau de Dieu a été confié, fût décoré des marques de la souveraineté.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

Que dirai-je de nos anciens triomphes & des mers que nous avons traversées, lorsqu'autrefois les François alloient avec leurs Rois prodigues de leur auguste sang, porter leurs armes & (16) leurs croix victorieuses dans les villes de la Palestine.

Nous avons encore pour la religion le même zéle qu'avoient autrefois nos ancêtres. Louis le Grand porte ses vûes pour la propagation de la foi, jusqu'à l'extrémité de l'Orient ; & plus d'une fois déja nos vaisseaux ont parcouru le vaste océan & fait le tour du monde avec les pieuses milices de Jesus-Christ, non pour y soumettre les peuples aux fleurs de lis, mais pour leur présenter *la Croix*, gage précieux du salut : pour élever des temples à Dieu, & non des fortifications au nom de Louis, pour faire part des trésors célestes aux nouveaux sujets de Jesus-Christ, & non pour

Soins de Louis le Grand pour la propagation de la religion chrétienne, & l'extinction de l'hérésie.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

rapporter des richeſſes qui font aller juſqu'à l'extrémité de la Chine les autres vaiſſeaux.

C'eſt vous, grand Prince, qui avez extirpé l'héréſie, qui avez banni de la France les dogmes des novateurs, & qui par vos coups avez forcé les furies de replonger leurs têtes impies dans les enfers d'où elles avoient oſé ſortir pour infecter nos climats. Nos ayeux s'étoient imaginé qu'il falloit une longue ſuite de Rois & pluſieurs ſiécles pour abolir ce culte criminel, & croioient s'être aſſez couverts de gloire, quand ils avoient pu regagner à Dieu les habitans d'une ſeule ville, & y relever ſes autels. Louis parle, à ſa voix tombent tous les temples conſacrés à d'abominables myſtéres, & l'on ne met pas plus de jours à les raſer, que l'artificieuſe & rebelle héréſie n'avoit employé d'années pour détacher les citoiens de la religion de leurs peres.

Aujourd'hui réunis, nous n'avons qu'une même foi & qu'un même cul-

te ; la France n'a plus les mêmes ſujets de crainte qu'elle eut autrefois lorſque ſes ſujets armés les uns contre les autres touchérent au moment de leur deſtruction ; l'héréſie expirante exhale ſes derniéres fureurs, & montrant avec plaiſir du haut des Cevenes les toits encore fumans, les temples en proie à des flammes ſacriléges, des cadavres horriblement déchirés, des genres de mort qui tuent mille fois pour une, des ſupplices recherchés, inconnus même aux Tyrans de l'antiquité; elle ſe conſole elle-même de ſa douleur, & par ce cruel ſpectacle rappelle aux François qu'elle a enfin abandonné un ſouvenir utile mais lamentable des maux qu'ils ont ſoufferts.

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

REMARQUES

Sur le ſixiéme Livre.

ON a vû dans ce livre les maladies des arbres, les cauſes & les remédes de ces maladies, & les rapports qu'il y a entre les hommes & les arbres ; l'Auteur eſſaye de prouver que la circulation de la ſéve ſe fait chez les uns comme la circulation du ſang chez les autres ; il renouvelle la méthode de tirer par la térébration des arbres, des ſucs qui ſeroient très-utiles à la Médecine ; viennent enſuite les moyens de corriger le goût & de changer la couleur des fruits, après quoi le Poëte détaille les différens accidens qui ſurviennent aux arbres & les remédes qu'il convient d'employer. Le Guy qui vient par excroiſſance ſur le chêne, fournit au Pere Vanniere l'occaſion de décrire le reſpect des Gaulois pour cet arbuſte, leur maniére de le cueillir & leur ſuperſtition à cet égard ; il paſſe delà à l'éloge des François, qui au lieu de ce culte ſuperſtitieux de leurs ancêtres, reconnoiſſent le vrai Dieu & vivent dans le Chriſtianiſme : cet éloge améne celui de Louis XIV. au ſujet de la propagation de la foi & de l'extinction de l'héréſie.

(1) [*N'étoient munies de petites valvules*,

&c.] Ces valvules sont imaginaires, on ne les trouve point, & la séve va librement de haut en bas, comme de bas en haut.

(2) [*Une ville qu'on appelle Lima, &c.*] C'est la Capitale du Pérou dans l'Amérique méridionale : il y régne un printems perpétuel, & tout ce qu'en dit le Pere Vanniere, est exactement vrai ; mais il ne parle point des tremblemens de terre qui y sont fréquens & terribles, & qui ont enfin renversé cette ville de fond en comble : la nouvelle ville est bâtie auprès des ruines de l'ancienne : ces tremblemens n'en font point un séjour agréable, quelque beau qu'y soit le ciel.

(3) [*A cet homme admirable, &c.*] L'Auteur parle de Dom Joseph Pardo de Figueroa, Gentilhomme de Lima, versé dans toutes les sciences, & Commandant des troupes du Mexique.

(4) [*Tire le mastic en larmes, &c.*] C'est une sorte de gomme qui coule d'un arbre qu'on appelle lentisque.

(5) [*La térébration la plus sûre, &c.*] C'est la maniére de tirer les sucs des arbres. La térébration se fait en perçant le tronc d'un arbre avec une tariére à l'approche du printems quand la séve commence à monter ; elle a été inconnue aux anciens, & nous la tenons des Anglois. La térébration, dit le Chancelier Bacon, est une espéce de saignée qui délivre les arbres d'une réplétion de sucs qui nuit à leur fécondité. On a bien enchéri sur les vûes de M. Bacon. On a trouvé que les

MALADIES DES ARBRES, MOYENS D'Y REMÉDIER.

sucs tirés par la térébration étoient d'une grande utilité dans la Médecine. Voici l'ordre qu'il faut garder selon le Docteur Torge. » Il y a, dit-il, différentes maniéres de tirer » le suc d'un arbre pour en avoir beaucoup : » il ne suffit pas d'entamer l'arbre légérement » avec un couteau, il faut percer le tronc du » côté du midi, passer au-delà de la moëlle, » & ne s'arrêter qu'à un pouce près de l'écor- » ce qui est du côté du septentrion ; on doit » conduire la tariére de façon que le trou » aille toujours en montant afin de donner » lieu à l'écoulement de la séve : le trou » doit être fait proche de la terre ; 1°. pour » ne point gâter le tronc de l'arbre ; 2°. afin » qu'il ne soit point besoin d'un long tuyau » pour conduire la séve dans le vaisseau qui » doit la recevoir. « La térébration se fait avec plus de succès à midi dans la chaleur du jour, parce que les sucs sont plus en mouvement. La chaleur fait monter la séve, c'est un alambic fait des mains de la nature, les alambics artificiels n'en sont que des copies.

(6) [*Et est souverain contre la pierre, &c.*] Il y a bien à rabattre de toutes ces prétendues propriétés : ces sucs ont des vertus, sans doute, mais on les a exagerées. D'ailleurs, quelque dépuration que l'on en fasse, ils ne peuvent se garder aussi long-tems à beaucoup près que les eaux des plantes qu'on tire au feu par la distillation : aussi a-t-on abandonné l'usage de ces sucs, quoique plus naturels & plus efficaces.

(7)

(7) [*Juſqu'à faire des punctions aux fleurs, &c.*] Le Docteur Harvejus eſt deſcendu de la térébration des arbres à la punction des plantes, il a trouvé le ſecret de tirer des têtes de pavot *l'Opium* le plus pur qui fut jamais. On commence par expoſer au ſoleil durant quelques heures les plantes entiéres, enſuite on en pique les têtes, & en peu de tems on en tire plein une taſſe de ſuc de pavot qui eſt *l'Opium* véritable & qu'on ne ſauroit aſſez payer. Ceux qui ſavent en quel état *l'Opium* vient de la Gréce ou de l'Egypte, eſtimeroient infiniment celui du Docteur Hervejus. Il eſt certain que le bon *Opium* ne vient point juſqu'à nous, que les étrangers qui le tirent des têtes de pavot le gardent pour leur uſage, & qu'ils ne nous envoyent que le *meconium* qui n'eſt qu'un ſuc tiré par expreſſion, & qu'ils font épaiſſir pour en faciliter le tranſport. Le *meconium* eſt beaucoup inférieur en activité à *l'Opium*, mais d'ailleurs, il eſt mêlé de beaucoup de parties hétérogénes & impures. C'eſtpour cela que les Chymiſtes en font un extrait qu'ils appellent *laudanum* : Voyez M. Charras dans ſa pharmacopée. Ce que je viens de dire de la térébration & de la punction eſt tiré en partie *des curioſités de la nature par l'Abbé de Vallemont.* Le mot térébration vient de *terebra* qui ſignifie tariére.

(8) [*Si vous mêlez au printems des ſucs, &c.*] Ce ſont des contes de jardiniers auſquels l'Abbé de Vallemont dans le livre que je viens de citer, a donné mal à propos un air de vé-

rité. Les nouveaux fleuristes y donnent à plein collier, ils font des épreuves réitérées ; & lorsqu'ils se sont convaincus à leurs dépens, que c'est une duperie, ils enseignent aux autres ces prétendus secrets pour perpétuer les dupes.

(9) [*Les jeux cruels de la fortune, &c.*] Cette pensée est imitée d'Horace, elle se trouve dans deux Odes différentes.

Valet ima summis
Mutare, & insignem attenuat Deus,
Obscura promens : hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit ; hic posuisse gaudet.
L. 1. Od. 34.

Et dans l'Ode 29. Livre 3.

Fortuna sævo læta negotio, &
Ludum insolentem ludere pertinax,
Transmutat incertos honores,
Nunc mihi nunc aliis benigna.

(10) [*Qui pour avoir chaussé le cothurne, &c.*] Cette chaussure est affectée à la Tragédie : aussi un acteur qui joue ordinairement dans le bas comique, est-il ridicule quand il s'avise de chausser le cothurne. Feu Poisson, Comédien, & le dernier mort, jouoit quelquefois au carnaval le rôle de Mithridate dans la Tragédie qui porte ce nom, & l'on y rioit plus qu'à la Comédie la plus divertissante.

(11) [*Tant il est important, &c.*] Salomon disoit aussi :

Responsio mollis frangit iram.

L. Prov.

(12) [*Il les étouffe par ses embrassemens, &c.*] Néron dit dans Britannicus.

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

(13) [*Pour faire sauter sans bruit les clous, &c.*] Ce sont des contes de ma mere l'oye & de peau d'ane. Mais les Poëtes ont droit d'adopter toutes les Fables qui leur fourniſſent des descriptions & des images agréables. Je ne crois pas que la nature produise pareille plante : s'il en est une, nous sommes fort heureux qu'elle ne soit point connue : il y a déja assez de voleurs & de plantes ruineuses, comme le tabac, le caffé, &c.

(14) [*C'est ainsi que le chêne porte le guy, &c.*] C'est une excroissence d'arbre ou plante qui ne se trouve jamais sur la terre & qui naît sur le chêne & quelques autres arbres. Ses fruits naissent trois à trois disposés en trefle dans l'extrémité des rameaux, ce sont des bayes ovales semblables à une petite perle remplies d'une semence plate, de la figure d'un cœur, couverte d'une membrane argentée, très-délicate, enveloppée de glu. Ces fruits naissent sur des branches différentes de celles qui portent les fleurs. Les grives sont fort friandes des bayes du guy, elles les avalent & les vuident ensuite sur les branches des arbres où elles se perchent, par ce moyen elles

donnent lieu à une nouvelle production du guy ; mais en écraſant ces bayes avec leurs pattes ou avec leur bec, elles en font ſortir la glu avec laquelle elles s'attachent aux branches ; ce qui a fait dire à Plaute : *ipſa ſibi avis mortem cacat.* Virgile ne croyoit pas que le guy vînt de ſa propre graine.

Quale ſolet ſilvis brumali frigore viſcum,
Fronde virere novâ quam non ſua ſeminat arbos.

Æneid. L. 6.

M. Rai eſt de la même opinion dans ſon hiſtoire des plantes, mais l'expérience l'emporte ſur l'autorité.

Chez les Gaulois, les Druides alloient anciennement au mois de Décembre qu'ils appelloient ſacré, cueillir le guy du chêne en grande cérémonie : cela ſe faiſoit avec beaucoup de ſolemnité. Les devins marchoient les premiers entonnant des cantiques & des hymnes en l'honneur de leurs divinités. Enſuite venoit un héraut le caducée en main ; après lui ſuivoient trois Druides de front portant les choſes néceſſaires pour le ſacrifice. Enfin paroiſſoit le Chef ou le Prince des Druides accompagné de tout le peuple : le chef des Druides montoit ſur le chêne & coupoit *le guy* avec une ſerpe d'or, les autres Druides le recevoient, & au premier jour de l'an on le diſtribuoit au peuple, comme une choſe ſainte après l'avoir béni & conſacré.

(15) [*C'eſt de nous que les Pontifes Romains*

tiennent aujourd'hui en ſouveraineté, &c.] L'Exarcat de Navenne fut donné à l'Egliſe Romaine, par Pepin & par Charlemagne. Mais en donnant le Domaine utile, ils ſe réſervérent la ſouveraineté, & la laiſſérent perdre par la ſuite. On trouvera à ce ſujet beaucoup de lumiére dans l'Hiſtoire Civile de Naples, par Giannone, quelque peu dans l'origine de la grandeur Romaine par l'Abbé de Vertot.

(16) [*Et leurs croix victorieuſes, &c.*] Dans le tems des croiſades tous les croiſés portoient une croix ſur leur habit ou ſur leurs armes.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *La Metairie, ou Œconomie Rurale; Poëme traduit du Latin du Pere Vanniere, avec des remarques;* & il m'a paru que cette traduction répondoit au mérite de l'original. Fait à Paris le 10 Novembre 1755.

PHILIPPE DE PRETOT.

PRIVILEGE.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur ESTIENNE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Metairie, Poëme traduit du Latin du Pere Vanniere :* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems

de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment a celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

théque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France le sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens cinquante six, & de notre Regne le quarante-uniéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre 14. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°.* 22. *fol.* 21. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 19 *Mars* 1756.

C. A. JOMBERT, Adjoint.

FAUTES A CORRIGER

dans le premier Volume.

PREFACE.

*P*AGE 27. *ligne* 4. Poetiques. *lisez* Poëtique.
P. 34. *l.* 5. Œuvres d'Homére, *lis.* d'Horace.

ŒCONOMIE RURALE.

P. 38. *l.* 27. ou faites-le amener, *lis.* ou le faites amener.
P 48. *l.* 21. un peu plus élevé, *ôtez* plus.
P. 49. *l.* 17. graines mauvaises, *lis.* mauvaises graines.
P. 53. *l.* 23. s'occupent, *lis.* s'occuper.
P. 59. *l.* 27. donc un ingrat, *ôtez* donc.
P. 99. *l.* 18. dans la crainte. Que la, *lisez* dans la crainte que la.
P. 110. *l.* 3. comme en ville, *lis.* comme à la ville.
P. 112. *l.* 3. dépende, *lis.* dépendent.
P. 113. *l.* 15. *supprimez* de la Ville.
P. 114. *l.* 22. *supprimez* plus souvent.
P. 116. *l.* 1. s'il craignoit, *lis.* s'il croyoit.
P. 139. *l.* 4. *supprimez* &.
Ibid. l. 6. Enfans. Après quoi, *lis.* Enfans, après quoi.
Ibid. l. 15. *supprimez* car.
P. 143. *l.* 20. de *concetti*, *lis.* du *concetti.*
P. 156. *l.* 24. quand il, *lis.* lorsqu'il.
P. 162. *l.* 24. *supprimez* car.
P. 165. *l.* 11. *supprimez* car.
P. 167. *l.* 26. on a encore, *lis.* il a encore.

P. 189. *l.* 20. *Pellite*, *lif. pellito.*
P. 193. *l.* 8. Alpes Italiennes, *lif.* Alpes Juliennes.
Ibid. l. 25. m'a parue, *lif.* m'a paru.
P. 196. *l.* 3. *ferret*, lif. *fervet.*
P. 203. *l.* 2. muſeau. Ses rivaux, *lif.* muſeau, ſes rivaux.
P. 205. *l.* 25. & dont les cris menaçans ſuffiſent pour épouvanter, *lif.* par les cris menaçans dont il épouvantera.
P. 213. *l.* 20. diſcores, *lif.* diſcords.
P. 214. *l.* 24. Illuſtré, *lif.* Illuſtre.
P. 225. *l.* 26. les lacs, *lif.* le lac.
P. 238. *l.* 17. exercé, *lif.* exercée.
P. 296. *l.* 24. celles, *lif.* celle.
P. 309. *l.* 24. au-deſſus, *lif.* au-deſſous.
P. 312. *l.* 28. entrée, *lif.* entée.
P. 327. *l.* 14. nulpart, *lif.* nulle part.
P. 329. *l.* 15. & de façon, *ôtez* &.
Ibid. l. 18. & vous obſerverez, *lif.* & obſervez.
Ibid. l. 24. les fievres, *lif.* la fievre.
Ibid. l. 27. & des reins, *lif.* & de reins.
P. 349. *l.* 17. abandonné, *lif.* abandonnés.
P. 357. *l.* 2. de Navenne, *lif.* de Ravenne.